





HV 265 .B68 1921

Bordeaux, Henry, 1870-1963.

Voici l'heure des âmes

LI

HENR

CLASS

WITHDRAWN

Carleton College Library

Voici l'Heure des Ames

DU MÊME AUTEUR

<i>Les Yeux qui s'ouvrent</i> (A).	<i>L'Amour en fuite.</i>
Roman. 185 ^e édit. . 6 fr. »	Roman. 32 ^e édit. . 6 fr. »
<i>La Maison.</i>	<i>Carnet d'un stagiaire.</i>
Roman. 132 ^e édit. . 6 fr. »	Nouvelles. 23 ^e édit. 6 fr. »
<i>La Neige sur les pas.</i>	<i>L'Écran brisé.</i>
Roman. 138 ^e édit. . 6 fr. »	Nouvelles. 23 ^e édit. 6 fr. »
<i>La Robe de laine</i>	<i>L'Écran brisé. Pièce. . 2 fr. »</i>
Roman. 158 ^e édit. . 6 fr. »	<i>Portraits de femmes et</i>
<i>La Croisée des Chemins.</i>	<i>d'enfants. 11^e édit. 7 fr. »</i>
Roman. 80 ^e édit. . 6 fr. »	* <i>Les Pierres du foyer.</i>
<i>Les Roquevillard.</i>	20 ^e édit. 6 fr. »
Roman. 43 ^e édit. . 6 fr. »	<i>La Vie au théâtre.</i>
<i>La Petite Mademoiselle.</i>	1907-1909 6 fr. »
Roman. 46 ^e édit. . 6 fr. »	1910-1911 6 fr. »
<i>Le Plessis-de-Roye. Un coin de France pendant la guerre.</i>	1911-1913 6 fr. »
<i>Sur le Rhin.</i>	1913-1919 8 fr. »
<i>Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.</i>	mont : I. <i>Les Derniers</i>
<i>La Chanson de Vaux-Douau-</i>	<i>du fort de Vaux. II.</i>
Chaque volume 6 fr.	<i>Captifs délivrés (Douau-</i>
<i>La Jeunesse nouvelle.</i>	<i>Vaux).</i>
Chaque volume 6 fr.	<i>Trois Tombes.</i>
<i>La Résurrection de la chair. 1 vol.</i>	
	7 fr.

HENRY BORDEAUX

de l'Académie Française.

Voici l'Heure des Ames

Deuxième Édition



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

Rue de Rennes, 117.

1921

110552

HV

265

. B68

1921

10.12.4
22
A LA MÉMOIRE
DE MA CHÈRE SŒUR VALENTINE,
FILLE DE LA CHARITÉ,
DÉCÉDÉE AU SERVICE DES PAUVRES
LA NUIT DE NOËL 1917
A PÉKIN.

W. H. H. coll. 1940

Bd 6-18-41. 587

AVANT-PROPOS

J'ai emprunté à un passage d'Elisabeth Browning le titre de cet ouvrage : Voici l'Heure des Ames. Il ne contient que des biographies morales, et dans ma pensée il doit ressembler à un jardin où sont groupées des fleurs différentes dont le parfum se mêle : le Divin Jardinier les a lui-même cultivées.

Le livre est divisé en deux parties : Avant la guerre et Dans la guerre. Elles n'offrent entre elles aucune dis-parate. La guerre, en effet, n'a pas créé chez nous un état d'héroïsme supérieur. Elle a appelé un plus grand nombre à atteindre ces hauts plateaux ; nous avions déjà une élite non pas seulement intellectuelle, mais de cœur, de raison et d'élan, qui respirait naturellement l'air des sommets. Cette élite a été une semeuse d'énergie et d'endurance. Nous la retrouverons encore pour l'avenir de la race. Des esprits superficiels ont expliqué notre résistance de quatre ans et demi et notre victoire en affirmant que la race avait réagi. Elle n'avait pas cessé d'agir, mais, dans son ombre discrète, ils ne la voyaient pas.

*
* *

Un soir de la guerre, je reçus la visite d'un chef qui venait m'annoncer une douloureuse nouvelle venue du

Ministère des Affaires Étrangères. A l'autre bout du monde, une pieuse femme, celle à qui ce livre est dédié, était décédée la nuit de Noël, subitement dans son service. Elle avait offert sa vie pour ceux des siens qui servaient aux armées, après en avoir fait le don à l'instruction et aux soins des enfants pauvres. Son cœur s'était rompu. Il avait connu, loin du pays, loin de la famille, bien des déchirements secrets. Il s'était usé prématurément dans le sacrifice quotidien. Au cours de cette veillée-là, j'ai puisé pourtant de plus ardents motifs, d'utiliser les heures jusqu'à la fin. Les heures ? il n'en est qu'une : l'Heure des Ames.

Le Maupas Ce 20 octobre 1920

H. B.

I

AVANT LA GUERRE

Voici l'heure des Ames

LE VATICAN ILLUMINÉ

Juin 1913.

Le dernier soir que je passai à Rome, je voulus revoir la place Saint-Pierre. Le mince croissant de lune qui brillait ne suffisait pas à tirer de l'ombre l'immense basilique. Je restai un moment à écouter le bruit des fontaines, ce tumulte des eaux jaillissantes qui est une des musiques de Rome. Mais surtout je regardais avec une surprise nouvelle le Vatican, dont presque toutes les fenêtres étaient éclairées. Ces carrés multipliés de lumière lui donnaient un air d'apparition. Le palais pontifical, qui est à lui seul, maintenant, un royaume, semblait, dans la nuit confuse comme la mer, un gigantesque vaisseau isolé qui, pour se diriger, a allumé tous ses feux.

L'isolement s'est-il fait réellement autour de lui ? L'indifférence et la haine viennent-elles de tous côtés le heurter ? Et le souverain qui l'habite est-il, par sa vertu même intransigeante et inhabile, séparé du reste du monde ? Ceux qui se l'imaginent et qui, de France, apportent ici l'image d'un bon curé de

campagne inexpert à la conduite des hommes, éloigné de son siècle, en contradiction avec son prédécesseur, n'ont pas compris, n'ont pas vu Pie X.

Quand je fus en sa présence, sans témoin, instantanément une strophe de *Nerte* sur le pape proscrit et assiégé d'Avignon me revint à la mémoire. Un poète comme Mistral est à l'aise pour peindre, d'un trait, la noblesse, l'amertume et la volonté : « C'était un grand vieillard en robe blanche... avec l'œil creux et un fond de tristesse. Il voit à ce moment la chrétienté déchirée... Et, prenant texte de son sacre et convaincu d'être le pape vrai, il dit néanmoins : « Je ne plierai pas. ».

Il ne m'avait pas vu entrer. Il ne me voyait pas, et je le regardais. Voyait-il de ses yeux si profonds et si purs la *chrétienté déchirée* ? Cette concentration, cette mélancolie, que traduisait une expression grave, presque dure, à quoi s'adressaient-elles ? Il n'y avait sur les traits, dans les lignes fortes de la stature, aucun artifice de grandeur, et pourtant sa majesté rayonnait autour de lui. L'*autorité*, cet indéfinissable ascendant que le pouvoir ne crée pas, dont l'image, aisée et élégante chez l'un, fière et rigide chez l'autre, est fréquente sous la pourpre romaine, on assure qu'il ne la possédait pas lors de son avènement ? Alors elle s'est faite en lui peu à peu. Ainsi a-t-elle pu s'incorporer en sa simplicité sans l'atteindre. Et, après qu'il a parlé, dans un français qui lui est de plus en plus familier, un geste de bénédiction vient solenniser les paroles, ce geste dont le pape, arrêté

sur le bord du chemin, sanctifie, dans le poème de Mistral, le travail des moissonneurs auxquels il distribue le secret de la vie : « Ayez la paix intérieure, car c'est là la meilleure joie ! Et que vos gouttes de sueur deviennent perles de lumière... »

Cette autorité, qu'on est contraint de lui reconnaître, après avoir essayé d'en charger son secrétaire d'Etat, dont on a voulu faire inexactly une sorte de Richelieu avide du pouvoir, comment le chef de la catholicité l'exercerait-il à l'encontre des intérêts et de la durée de l'Eglise ? Son isolement, dans Rome, serait si extraordinaire ! Aucune ville au monde ne donne, comme celle-ci, une leçon de continuité. Les âges s'y unissent, s'y enchevêtrent, par une chaîne ininterrompue. Les temples païens s'épanouissent en églises chrétiennes, tels le Panthéon, Saints-Côme et Damien, Sainte-Françoise-Romaine. On peut suivre, aux peintures murales, qu'ont découvertes les fouilles récentes de Saint-Paul et Paul, la substitution de la Rome nouvelle à la Rome païenne. La voie Appienne conduit aux catacombes. Sur l'arène du Colisée, on cherche la trace des martyrs, dont le sang fleurit là comme ces roses rouges qui bordent les bassins du temple des Vestales. Du Palatin, dont les ruines sont battues d'une vague de hautes herbes, on compte les dômes et les toits. Et voici que, dans la crypte même de Saint-Pierre, cette impression d'une continuité qui ne renonce à rien de précieux ni de solide se symbolise dans cette statue du premier pontife qui est celle

même d'un consul romain, à qui l'on a changé le chef, tant le geste de détruire est ici inusité quand il est possible d'utiliser pour le bien, de reconstruire ou de maintenir.

Cette même harmonie, cet art de fondre les disparates, combien ils se retrouvent davantage dans les dix-neuf siècles de papauté ! Les circonstances et les hommes ont pu paraître contradictoires : dans l'histoire, le même but unique et divin est immuablement poursuivi. Du premier au dernier pontife, cette royauté qui se renouvelle d'elle-même est comme un arbre qui, des racines au faite, est parcouru par la même sève, par la même force vitale.

Comment, dès lors, isoler Pie X de ses prédécesseurs, de son prédécesseur immédiat ? Que l'un agisse avec plus de spontanéité, plus directement et ouvertement que l'autre, n'est-ce point seulement parce qu'il ne lui était plus permis de compter sur cet allié dont les Italiens ont accoutumé de dire qu'il est galant homme, le temps ? Mais leur unité est étroite comme leur dépendance. Quand Pie X, dans sa lettre aux recteurs des Instituts catholiques de France, exhorte les jeunes étudiants à se mettre à l'école de saint Thomas, fait-il autre chose que reprendre l'encyclique *Æterni Patris* de Léon XIII qui présente le docteur angélique comme le véritable maître de la philosophie ? Ils ont pareillement condamné le kantisme et le subjectivisme allemands. La protestation de S. E. le cardinal Merry del Val, au nom de Pie X, contre la visite de M. Loubet à

Rome, n'est que la répétition, presque dans les mêmes termes, de l'avertissement formulé par Léon XIII onze mois auparavant, et déjà le Souverain Pontife mettait en garde le chef de l'Etat français contre les dangers d'une politique intérieure qui risquait de compromettre le protectorat d'Orient, « les faits ayant une logique en dépit de la volonté des hommes. »

Cette même continuité de vues et d'actes se retrouve, et comment en serait-il autrement, dans la question du modernisme, et la fameuse encyclique *Pascendi dominici gregis* est le commentaire éloquent du cri d'alarme jeté déjà par Léon XIII dans sa lettre du 22 janvier 1899 au cardinal Gibbons sur l'américanisme, lettre qui définit le principe même du modernisme en ces termes : « Pour ramener plus facilement les dissidents à la vérité catholique, il faut que l'Eglise s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge d'homme, et que, se relâchant de son ancienne rigueur, elle se montre favorable aux aspirations et aux théories des peuples modernes. Or, ce principe, beaucoup l'étendent non seulement à la discipline, mais encore aux doctrines qui constituent le dépôt de la foi... »

Même accord sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, même affirmation de l'autorité enseignante de l'Eglise.

Léon XIII, dans une lettre au cardinal Guibert, désignant ces catholiques « qui croient pouvoir prendre quelque part dans le gouvernement de l'E-

glise », rappelait la division du Christ entre le troupeau et les pasteurs, « parmi lesquels il y en a un qui est le chef et le pasteur suprême de tous, » et dans l'allocution consistoriale du 16 décembre 1907, Pie X disait pareillement : « Ils se réclament à grands cris d'on ne sait quelle conscience laïque en opposition avec la conscience catholique, et s'arrogent le droit en même temps que la mission de corriger et de réformer les consciences catholiques. » Et, sur l'école enfin, ils rappellent avec la même ardeur, avec la même netteté que sans l'enseignement religieux toute culture des intelligences restera une culture malsaine.

Parallèle bien inutile, car la pensée des deux pontifes vient de plus loin qu'eux. Ils l'ont reçue et la transmettent. Appuyé sur un passé qui a reçu les promesses éternelles, Pie X ne peut pas être isolé dans le temps. Il est l'héritier de tous ces rois qui sont ensevelis dans Saint-Pierre, dont la voix se mêle à la sienne, qui l'assistent comme un chœur vivant. Et dans l'espace, il est relié par sa direction même aux milliers d'âmes croyantes ou seulement avides de croire, à toute cette sensibilité catholique qu'agite la passion de la durée. Son caractère universel le protège contre tout isolement. Il n'est pas astreint à plaire et à déplaire. C'est lui qui distribue aux hommes la paix intérieure, la paix du cœur et la paix intellectuelle qui nous sont d'autant plus nécessaires que nous vivons à une époque plus agitée, plus remuante, plus anarchique, et de cette nécessité

ne voit-on pas l'intuition dans la précision et la fermeté des décisions pontificales ?

... Parmi toutes les lumières qu'éclairait le Vatican ce soir-là, tandis que la place Saint-Pierre demeurait dans l'ombre et que chantaient les fontaines, la plus ardente, la plus rayonnante, ne s'apercevait pas. « Une âme qui monte à Dieu comme une flamme, dit *Nerte*, rien n'est plus beau, je crois. »

*
**

Août 1914,

Tandis que les trains fleuris emportent les hommes de France au-devant de l'ennemi, tandis que je remplis mon humble office militaire à l'exécution de la mobilisation, cette nouvelle que je viens d'apprendre m'obsède :

Le pape est mort...

Pie X fut le pape des petits enfants, celui qui les a rapprochés de Dieu, celui qui les a conviés dans toute leur fraîcheur intacte à la Table Sainte. Comme son Maître, il les a laissés venir à lui. Un jour, peu après le décret qui abaissait l'âge de la première communion, on entendit dans le Vatican un grand tumulte. Les vieux murs en résonnaient et les parquets en tremblaient. Était-ce une armée d'invasion ? Était-ce un pèlerinage impatient qui forçait les portes ? Cependant, les garde-nobles et les suisses qui montaient la garde riaient entre eux. Et d'où pouvait bien leur venir cette gaieté ? Alors on vit s'avancer, à travers les salons tendus de rouge ou décorés de tapis-

series, le plus singulier des cortèges : petites filles en robes blanches, petits garçons aux brassards blancs, vrais petits enfants aux yeux neufs pour qui la vie est sans ombre et sans passé. On eût dit la délégation du royaume de Lilliput. Ils s'avançaient pêle-mêle, se bousculant un peu les uns les autres, se haussant sur le bout de leurs bottines craquantes pour apercevoir le chef de la chrétienté dont leur avaient tant parlé leurs mamans. Ils venaient de toutes les provinces de France : une foi commune les réunissait, comme autrefois leurs pères, quand ils partaient pour la croisade et s'en allaient conquérir Jérusalem.

Enfin, ils arrivèrent dans la salle où était dressé le trône pontifical. Et ils virent un vieillard en soutane blanche qui les regardait avec douceur, avec amour, et qui, levant la main, les bénit. Puis la farandole pieuse retraversa le Vatican, pareille à ces gracieuses processions qui ornaient les frises des temples antiques.

Il fut encore le pape des gens du peuple, des pauvres et des misérables, des simples et des laborieux. Ceux qui vivent penchés sur leur tâche quotidienne aiment qu'on les aime, mais aussi qu'on les dirige et qu'on choisisse pour eux. Quand on voulait discréditer Pie X, on l'appelait : un bon curé de campagne. Il n'eût pas rougi de ce titre, car il pratiquait l'humilité. Il fut, tout d'abord, un bon curé de campagne. On le vit bien à Salzano. Quand il n'avait plus d'argent à distribuer, il portait au Mont-

de-Piété son anneau d'archiprêtre. Quand vint l'épidémie de choléra, si l'on manquait de fossoyeurs, il en faisait la besogne, après qu'il avait administré et embrassé les mourants. Et lorsqu'il gravit les échelons des dignités ecclésiastiques, il continua de demeurer accessible à tous. Jamais il ne flatta ni dédaigna personne. Patriarche de Venise, il aimait à se promener dans les ruelles, à entrer dans les boutiques, à connaître la vie de chacun. Pape enfin, il s'appliqua, malgré la fatigue et malgré l'âge, à diminuer les difficultés des audiences. Comme saint Louis au pied du chêne de Vincennes, il eût aimé à recevoir en plein air, et pourquoi pas dans les jardins du Vatican qui sont plantés de beaux arbres?

Il n'attachait pas d'importance aux biens de la terre. Il fut le commentaire vivant de la parole éternelle : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. On le vit bien quand la loi de séparation fut votée avec son arsenal de cultuelles. Nos députés qui s'étaient improvisés théologiens, mais qui introduisaient dans la théologie leurs basses préoccupations ordinaires, allaient partout répétant : « Vous pouvez être tranquilles ! L'Eglise sera trop heureuse d'accepter le sort que nous lui faisons. Nous avons été impartiaux. Elle garde ses biens, tous ses biens moyennant quelques petites formalités. Comment les abandonnerait-elle de gaieté de cœur ? Comment se laisserait-elle spolier ? Rassurez-vous : tout est pour le mieux... » Et ce fut l'encyclique *Gravissimo officii* du 10 août 1906. Le pape rejetait la loi d'un coup

de pied. Il n'acceptait pas les petites formalités qui le ligotaient. Il n'acceptait pas un contrat qui, dans l'histoire des contrats, offrait cette nouveauté unique d'être l'œuvre d'un seul des deux contractants.

Les dernières paroles que je lui entendis prononcer furent : « La France, oui, j'ai confiance dans la France... » Peu auparavant, il lui avait donné une sainte et désigné une patronne. En béatifiant Jeanne d'Arc, n'avait-il pas ravivé le souvenir de notre héroïne nationale ? Et après la proclamation solennelle de la béatification, dans Saint-Pierre que remplissait l'enthousiasme des pèlerins français, comme il ne pouvait se faire entendre, il prit le drapeau tricolore et y posa ses lèvres...

A la chapelle Sixtine, je n'ai jamais pu regarder sans être secoué d'un tremblement d'admiration le Dieu de Michel-Ange insufflant la vie au premier homme. Adam, que la main divine a touché, regarde ébloui, ravi et presque effrayé.

Le conclave va donner un successeur à Pie X sur la chaire de Saint-Pierre. C'est le miracle de la vie spirituelle qui va s'accomplir. Un homme sera désigné, dans l'éblouissement et l'effroi, pour être sur la terre l'image visible du Dieu vivant...

LE MIRACLE DES MAINS QUI PARLENT

Larnay, juillet 1912.

J'ai vu, à Sienne, la salle voûtée d'un hôpital dont les murs étaient ornés de vieilles fresques un peu dégradées, mais d'un coloris charmant encore. Par une grande baie vitrée, qui suivait le dessin de la voûte romane, cette salle de Santa Maria della Scala, qu'on appelle *il Pellegrinaio* donnait sur la campagne qui vient, comme une amie, jusqu'aux portes de l'heureuse ville sans banlieue et semble même désirer de passer par-dessus les murs. Je pensais regarder l'ouvrage d'un vieux maître, Vecchietta, mais je le regardai mal, car, sous la fresque, il y avait, dans un lit bien blanc, une jeune femme malade, dont le visage régulier, envahi par des yeux magnifiques, était brûlé de fièvre. La mort était là, comme la campagne aux portes de Sienne, et désireuse de passer les murs. C'est un voisinage dangereux pour les œuvres d'art que celui de la misère humaine. On n'a plus sa liberté pour jouir de la vie, quand on la voit, si près de soi, réduite ou menacée. Des artistes n'ont-ils pas prétendu réserver leurs yeux aux visions de fêtes,

pour ne pas altérer leur faculté créatrice ? Mais c'étaient des artistes bornés, sans contact avec la vérité qui peut être cruelle dans ses ordres. Et le spectacle changea pour moi : la malade en fit partie. Ce fut une fresque symbolique, dont elle devint l'un des personnages et qu'ainsi composèrent notre souffrance et ce qui la console, la paix de la campagne, la sérénité de l'art, et la pitié de la religieuse qui allait et venait, tout simplement, comme une servante, sans même se douter qu'elle portait en elle la contagieuse douceur de croire.

Les pieux maîtres d'autrefois immobilisaient sur les murs des églises — ou des hôpitaux — les miracles de la vie du Christ ou ceux de la vie des Saints. Il en est un que je souhaiterais de représenter avec une ferveur et une force égales et c'est celui des *maines qui parlent*. Miracle que j'ai vu, de mes yeux vu, dans un coin de France qu'on ne visite pas assez.

Bien des poètes et bien des peintres ont célébré la beauté des mains. Mains effilées et délicates des primitifs, mains tendues comme des ailes d'anges de cette vierge de Bonfigli qui est la perle de Pérouse ; mains polies et parfaites, à la paume charnue, aux doigts menus, déliés et lumineux comme des rayons de soleil, de Jeanne d'Aragon ; mains fatiguées et crevassées des vieilles femmes de Rembrandt ; mains rugueuses, laborieuses et usées, mains émouventes de ceux et de celles qui ont demandé au travail leur pain quotidien ; mains nerveuses et mobiles, si vite agitées, des inquiets qui ne savent pas

qu'elles livrent leurs tourments intérieurs ; mains calmes et soignées, blanches avec des veines bleues, qui exaltent et apaisent et qui, de loin même, sont une caresse pour les yeux et pour les lèvres ; mains jointes qui accompagnent la prière et semblent s'allonger dans l'extase comme si elles voulaient prolonger leur compagnie et suivre les mots qui montent ; et vous aussi, même vous, mains péniblement levées des mourants qui déjà n'ont plus la parole et qui, pourtant, veulent parler encore, vous, dont le geste, à peine distinct, et qu'il faut savoir interpréter, signifie l'adieu suprême et va parfois jusqu'à l'acceptation, ou même se dressent pour bénir : vous n'êtes que les suppléantes de la voix et du visage, et je ne croyais pas qu'il vous fût possible de porter dans vos paumes ouvertes l'offrande d'une âme qui n'aurait que vous pour s'exprimer.

A Larnay, près de Poitiers, j'ai vu trois jeunes filles aveugles sourdes-muettes qui n'avaient que leurs mains pour traduire leurs âmes emprisonnées. Et ces mains suffisaient à la tâche. N'est-ce pas le miracle des mains ?

« Cinquante mille personnes accourent, haletantes pour voir un homme s'envoler de terre ; presque aucune ne bouge pour voir une âme s'évader d'un corps. » C'est la plainte que formule dans son livre consacré à Larnay M. Louis Arnould. Aussi m'attendait-il à la gare de Poitiers avec une voiture. Il a toute l'ardeur et l'intransigeance des premiers âges. Il eût considéré mon abstention comme un

scandale. Les trois *miraculées* sont un peu ses filles. Combien je lui suis reconnaissant de ce brusque enlèvement qui me révéla des merveilles !

Larnay n'est qu'à deux lieux de Poitiers, sur le plateau du polygone d'artillerie, parmi les bois. C'était à la fine pointe du printemps et les bourgeons qui poussaient aux branches ne cachaient pas encore l'élégante ossature des arbres, mais les pourraient d'une délicate poussière verte. Le château, du dix-huitième siècle, est aujourd'hui converti en hospice. Quand nous entrâmes, le couvert était mis dans le réfectoire. Les cent cinquante petites sourdes-muettes de l'établissement allaient se mettre à table. Nous les croisâmes dans un corridor ; elles nous dévisagèrent en riant. Nous n'étions pas venus pour elles, mais pour leurs trois sœurs privilégiées qui devaient nous rejoindre quelques instants plus tard dans leur salle d'étude.

Vous imaginez-vous l'état d'un sourd-muet aveugle ? J'évoque pour ma part le mineur perdu sous terre, qui ne voit ni n'entend rien, et qui n'a que ses mains en avant pour se diriger à tâtons dans la silencieuse obscurité. Combien insuffisante est cette comparaison ! A celui qui n'a jamais vu ni entendu, quelles notions des choses et de la vie peuvent même venir des seules mains ? Lui donneront-elles des idées, lui permettront-elles de se faire comprendre, et comment lui livreraient-elles la terre, et les hommes, et le secret de Dieu ? On ne conçoit pas sans épouvante un tel dénuement, une si complète misère.

Cherchant à se représenter l'origine du langage et la marche de la pensée, des philosophes ont posé le problème de ce déchet humain qu'ils n'ont pas estimé susceptible de parvenir à l'intelligence. Diderot dans ses *Lettres sur les aveugles* avait dit que préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une préoccupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, et Leibnitz, mais il estimait qu'un sourd-muet aveugle serait infailliblement voué à l'imbécillité. Kant n'accordait même pas la possibilité de la raison aux sourds de naissance, qui par là, doivent demeurer sans parole, et Bonald, dans ses *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, déclare que la communication des vérités générales et morales peut uniquement se faire par « la parole articulée et non par le langage des signes et gestes. » Pour donner un démenti aux philosophes, il suffit d'un petit abbé de l'Epée qui bâtit tout doucement un pont pour passer du signe à la parole. Et voyez l'obstination de cet entêté. En 1774, il écrivait : « J'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui, étant sourd-muet, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans. » Il se penche sur l'abîme, il n'ose tout de même pas descendre jusqu'au fond ; il ne réclame pas le sourd-muet aveugle de naissance. Pour celui-là, il semble qu'il n'y a rien à faire. Et pourtant celui-là se réveillera de l'ombre où il vagissait. Il s'élèvera jusqu'à la connaissance ; avec le minimum de secours

qu'un seul sens lui accordera, il percevra ce que les facultés sensibles n'ont jamais pu percevoir, le nécessaire et l'universel, l'éternel et l'absolu, et, muré dans sa prison, il invitera Dieu à y descendre.

Les voici toutes trois, Marie Heurtin et sa petite sœur Marthe, et Anne-Marie Poyet. On s'attend à surprendre immédiatement le témoignage de leur déchéance, et l'on est presque effaré devant ces visages qui respirent l'intelligence et même — il faut le dire — le bonheur. O mes yeux et mes oreilles, m'attendais-je à penser, comment pourrais-je vivre sans vous? Et j'ai devant moi des êtres vivants dont les yeux sont morts et les oreilles closes, et dont les mains se tendent pour saisir les formes, les assembler, les transmettre. Elles inspirent une sorte de crainte, ces mains tendues, qui prennent les mots et les donnent, et qui s'agitent comme des lèvres, et puis on a envie de les baiser pour leur effort incessant et récompensé. Marie, l'aînée, a un visage émacié et pâle qui s'illumine: on y voit, comme une lumière qui va et vient, le passage de l'idée. Elle est un peu grave et concentrée. La découverte qu'elle a faite du monde extérieur n'a été pour elle que l'occasion de mieux suivre le travail intime de son âme que le divin attire. Sa sœur Marthe, qui n'a que dix ans, est une belle fillette, saine et gaie, qui ne demande qu'à vivre. Et Anne-Marie Poyet, à peine majeure, rit volontiers et entend, si je puis dire, la plaisanterie: on doit la conduire à Lourdes, et son éducatrice lui assure que le voyage n'est pas décidé.

Elle sait très bien que ce n'est là qu'un jeu et proteste avec son rire.

Les éducatrices, ce sont des Filles de la Sagesse. En vérité, il conviendrait de s'agenouiller devant ces religieuses et de baiser le bas de leurs jupes. Le miracle des mains ne se fait qu'à leur instigation. Elles vont chercher ces âmes cachées dans leur retraites profondes, elles les traînent non pas même jusqu'à la lumière, mais jusqu'à la source de la lumière. Elles sont dignes de saint Vincent de Paul et de l'abbé de l'Epée. Leur charité leur inspire ce que les philosophes croyaient impossible : elles ont trouvé le chemin qui, des notions relatives des objets, conduit jusqu'à la cause première, jusqu'à Dieu. Celle qui reçut Marie Heurtin en 1895 s'appelait sœur Sainte-Marguerite. Elle ignorait ce qu'elle ferait du petit monstre sauvage qu'on lui apportait. Marie était la fille d'un tonnelier de Vertou, qui ne savait qu'en faire. On la refusait chez les aveugles parce qu'elle était sourde-muette, et chez les sourds-muets parce qu'elle était aveugle. La sœur Sainte-Marguerite s'ingénia à la faire passer de l'objet au signe qui le représente. Il faut lire dans les *Âmes en prison* de Louis Arnould la méthode de cette éducation, et comment l'enfant acquit la notion de pauvreté, celle de la vieillesse, celle de l'avenir, celle de la mort. La pauvreté, la vieillesse, la mort la révoltèrent : elle voulait être jeune, riche, et vivre toujours. Et nous osons ne pas aimer la vie ! La religieuse lui fit comprendre qu'elle-même était pauvre et vieille et mour-

rait bientôt. Marie, qui l'aimait, pleura, s'attendrit et accepta. Cette tendresse qu'elle éprouvait servit à lui découvrir l'âme, car elle ne pouvait venir en elle que de quelque chose qui n'était pas le corps, et qui, un jour, se séparerait du corps. Et, par la hiérarchie des êtres, elle s'éleva jusqu'à Dieu. Elle y rencontra des joies infinies. Une Hélène Keller, en Amérique, a pu acquérir une instruction étonnante. Marie Hurlin a plus de goût pour la perfection du cœur que pour la science. A Lourdes, où on la conduisit, elle demanda sa guérison par obéissance, mais la volonté de Dieu lui suffit. Elle n'a pas cessé de montrer la plus complète résignation. Cependant elle sait ce qu'elle n'a pas eu en partage. Voir, surtout, la tourmente. Dans son Histoire Sainte, quand elle apprit que l'on avait crevé les yeux de Samson, elle pleura. Et sur la petite lettre qu'elle me fit l'honneur de m'écrire, je relève ces mots, dont la naïveté est émouvante : « Je suis heureuse de vous voir. » Elle aime à lire. Les contes, si colorés, si lumineux, d'Alphonse Daudet lui sont chers. Cependant elle préfère des lectures plus graves, et spécialement les *Méditations* de Bossuet sur les Evangiles. Quant à sa petite sœur, Marthe, devenue sa compagne à Larnay, elle la caresse comme son enfant.

L'histoire d'Anne-Marie Poyet est à peu près la même, sauf qu'elle témoigne d'un de ces dévouements dont on ne voit guère d'exemples que dans le peuple. Elle est la quatrième enfant d'un teinturier de Saint-Chamond. Elle était née parfaitement constituée,

mais, à dix-huit mois, elle prend une méningite à la suite de laquelle elle perd la vue et l'ouïe. On l'avait condamnée. Son père et sa mère la soignent quinze mois, en se la passant de l'un à l'autre, car elle ne peut même pas rester dans un lit : il lui faut le lit vivant des bras, et, pour s'endormir, des caresses sur ses larmes. Voilà un homme et une femme sans argent, sans ressources, qui doivent gagner leur vie et celle de leurs enfants, et dont le seul repos est de bercer cette petite créature que la mort ne respecte que s'ils la tiennent bien serrée sur leur cœur. L'enfant vécut. Là, encore, il faut crier au miracle. Elle fut enfin confiée à l'hospice de Larnay, mais elle passe les vacances chez ceux qui lui donnèrent deux fois la vie.

Quand nous sortîmes de l'hospice, l'ombre était déjà venue. Cependant je me fis conduire jusqu'à la tombe de sœur Sainte-Marguerite. C'est, dans un jardin, un petit tertre avec une croix, mais pas de nom.

Puis, sur les bois, sur le chemin, la nuit tomba. Et je songeais que, sur la nuit humaine, j'avais vu le soleil se lever.

UNE CHAPELLE SUR DES TOMBES

3 janvier 1911.

Comment une église refléurit sur ses ruines, je vous le raconterai. J'ai sous les yeux la photographie, venue d'au-delà des mers, d'une petite chapelle bien modeste. Ni son portique roman, ni son clocheton, ni la chétive régularité de son architecture ne sont susceptibles de retenir l'attention. Pourtant ses pierres chantent. Elles disent un poème de sang et d'amour. Elles sont le témoignage vivant de l'éternelle conquête religieuse par le sacrifice.

On achève de la construire en ce moment, à Tien-Tsin, au cœur de la cité chinoise, sur l'emplacement même de celle où furent massacrées, le 21 juin 1870, les dix filles de la Charité qui étaient venues là soigner les malades, enseigner les enfants, répandre Dieu. Pour la bâtir, on n'a pas dérangé les stèles qui désignent le lieu de chaque mort. Quel monument funèbre pourrait égaler ces simples colonnettes ?

Un jour ou l'autre, sans doute, un jour prochain on instruira à Rome la cause des dix martyres. Com-

ment, tandis qu'on inaugure là-bas la petite chapelle neuve, ne pas rappeler leur mémoire, comme on jette des palmes au seuil des églises le dimanche des Rameaux, comme on effeuille des roses à la Fête-Dieu?

Elles n'étaient pas rassemblées au hasard. Le hasard ne joue, dans la vie, qu'un rôle apparent. Une harmonie secrète, issue de la longue série de nos volontés quotidiennes, règle les circonstances qui servent de contours à notre personnalité. Aucune d'elles ne pensait revoir son pays, et plusieurs sauraient d'avance comment cela finirait. Il y avait six Françaises, deux Belges, une Italienne et une Irlandaise. Les six Françaises étaient : sœur Legras, la plus âgée, qui apportait en Chine un peu de la belle humeur et de l'esprit débrouillard de Paris ; sœur Clavelin, préposée à la pharmacie ; sœur Pavillon ; sœur Tillet la plus jeune, à qui de méritoires efforts avaient été nécessaires pour vaincre la répugnance instinctive que lui inspiraient les Chinois et pour abandonner son désir de revenir en France, et qui depuis peu était parvenue à l'apaisement ; sœur Lenu, qui avait dû triompher de la même répulsion, et enfin sœur Marie-Pauline Viollet qui, si simplement, avait quitté pour le service des pauvres le bien-être de sa famille. « Elle nous est arrivée, a dit la religieuse qui, à Tours, la reçut, avec des mains et l'extérieur d'une jeune personne distinguée ; elle est partie avec les mains durcies au travail du jardin et de la cuisine, et avec l'humilité des Filles de la

Charité, » Pauvres mains de jeune fille délicate devenues crevassées et gercées et que des barbares devaient couper.

La supérieure sœur Marquet, était Belge ; modeste et même timorée, elle aurait préféré s'effacer, n'aurait jamais été la première, mais quand le danger fut là elle prit sa place et fut frappée en avant. Dès son départ pour la Chine, elle s'attendait à la mort. Sœur Adam, ange de piété et de régularité, appartenait à la même nationalité. L'Irlandaise, sœur O'Sullivan, ne faisait que passer à la maison de Tien-Tsin pour retourner en Europe, quand ses compagnes lui avaient demandé de rester ; on avait grand besoin pour l'hôpital, pour le dispensaire, de quelqu'un parlant couramment anglais. Sœur O'Sullivan, toute à la joie du retour, accueillit fort mal cette prière elle était pareille à une *petite furie*, elle se révoltait à cette seule idée. On lui fit visiter la nouvelle église qu'on appelait Notre-Dame-des-Victoires ; elle pria, et, quand elle sortit, elle déclara qu'elle n'y partirait plus. N'avait-elle pas entendu la Vierge lui déclarer : « *Restez pour toute votre vie parmi ces pauvres peuples ?...* »

J'ai gardé pour la fin de cette nomenclature la sœur Andreoni, née dans un petit village près de Florence, qui fut par son ardeur, par son exaltation contagieuse, le centre mystique de cette sainte colonie. A treize ans, mortellement malade, elle avait consolé sa mère en lui disant qu'elle ne mourrait pas avant d'avoir tressé deux couronnes. Une vision

l'en avait avertie. C'étaient les deux couronnes de la virginité et du martyre. Plus tard, comme elle était une jeune fille tout à fait charmante, les prétendants ne manquaient point. Mais elle les refusait impitoyablement. — Pourquoi ? réclamait-on. — Trop vilain, pas assez beau... En effet, son cœur avait d'autres exigences. Un hiver, elle s'imposa de se rendre pieds nus, chaque matin, à une mission qu'on prêchait dans le voisinage : ainsi marchait-elle dans la neige. Dès qu'elle fut entrée en religion, elle réclama d'aller en Chine. Elle aspirait au martyre ; son désir était si violent qu'il la faisait tomber parfois en défaillance, et ce désir força l'avenir. Elle eut d'avance la certitude du massacre. Elle annonça, parole trop véridique et qui devait se justifier à la lettre, qu'elle *mourrait hachée*. Et, même, elle connut la liste de ses compagnes condamnées ou élues. La supérieure d'alors, sœur Dutrouilh, à qui elle confia cette vision, se réjouissait d'être du nombre. — Non, ma sœur, répondit la sœur Andreoni, nous étions dix et vous n'y étiez pas. — Mais si, mais si, insista la religieuse devant toutes les autres qui riaient. — Je ne vous y ai pas vue... Or, la sœur Dutrouilh fut éplacée en 1869 : après la catastrophe, c'est elle qui fut chargée de réinstaller la mission. On ne pouvait pas savoir encore en toute certitude que sœur Andreoni était une voyante. Cependant on attachait, dès ce moment-là, une importance particulière à son présage. La pensée du martyre ne quittait guère la communauté. On en parlait à la récréation, comme

des pensionnaires regardent au jardin si l'amour ne vient pas. C'était le sujet délicieux et inconnu. Au repassage, quand une cornette montrait une blancheur éblouissante, une des religieuses proposait : « Si on la mettait de côté pour le grand jour ? » — Et l'on réservait les plus belles.

J'ai noté sur un cahier cette anecdote, cueillie je ne sais plus où, peut-être dans le journal des Goncourt : « Le matin d'Inkermann, raconte le général Schmitz, je trouve, au petit jour, de Lourmel en bottes vernies, en culotte blanche, en gants frais, tout cela battant neuf, et alors que je lui disais : « Comme tu es joli, aujourd'hui, pourquoi ça ? — Tu veux, mon cher, qu'on mette en terre de Lourmel à la façon d'un pauvre diable ? »

Je retrouve dans le détail des cornettes amidonnées cette qualité d'héroïsme à la française qui ajoute un rien de grâce et de fantaisie à l'offre totale de soi-même. Cette assemblée de petites sœurs qui repassent se prépare à faire de son mieux quand le moment viendra. Et le moment ne saurait tarder, puisque sœur Andreoni l'a annoncé.

La maison de Tien-Tsin n'était pas ancienne. Elle datait de 1862. Elle se composait d'une école, d'un dispensaire et d'un hôpital, bien utiles pendant le choléra des années suivantes. Les sœurs allaient et venaient dans leur costume, visitaient les malades à domicile, recueillaient les enfants abandonnés. En soignant les corps, elles n'oubliaient pas la chasse aux âmes. De leur côté, les Lazaristes avaient installé une

mission et bâti une église à côté du consulat français.

Vers le mois de mai 1870, de mauvaises rumeurs commencèrent à se répandre contre les sœurs. On les appelait les *diablesses blanches*. On les rendait responsables de disparitions d'enfants. On les accusait aussi d'en acheter à prix d'or, et de leur arracher le cœur et les yeux pour préparer des remèdes et des charmes. C'est toujours la vieille imputation de sorcellerie. « Cette immense population de Tien-Tsin, dit le baron de Hübner dans sa relation, frémissait comme le feuillage d'une forêt tremble sous les premières rafales qui précèdent la tempête. » L'une ou l'autre religieuse est insultée dans la rue. On viole des sépultures d'enfants dans le cimetière français pour constater si les yeux et le cœur ne leur ont pas été enlevés. Un médecin, qui vient au couvent, est attaqué par la populace et ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval. On est à la veille des plus redoutables événements. Les chrétiens, les étrangers sont visés. C'est un terrible réveil chinois qui se prépare.

La catastrophe pourrait encore se conjurer avec de la résolution et de la perspicacité. Mais le consul de France, M. Fontanier, a, jusqu'alors, refusé d'intervenir. Il ne croit pas au danger, quand son collègue d'Angleterre réclame déjà une canonnière.

Le 19 juin, on prend et on torture un chrétien, l'on menace les sœurs d'une perquisition. Le consul s'y oppose, mais demeure inactif. Le soir, la foule se rassemble devant le consulat et la mission des Lazaristes; on crie, on vocifère, on lance des cailloux.

Les deux lazaristes, le père Chevrier et le père Vincent Ou, prêtre indigène, et les dix religieuses mieux au courant des mœurs chinoises savent que ce sont là des cris de mort. M. Fontanier est sans inquiétude. Le 20, les sœurs évacuent leurs malades, licencient les enfants qui leur ont été confiés ne gardant que les orphelins et les abandonnés, et continuent aux mêmes heures leurs exercices habituels. Jusqu'au dernier moment, la règle devait être maintenue. Le soir, elles furent informées qu'elles recevraient le lendemain la visite des mandarins. Sœur Andreoni réunit les employés pour mettre la maison en ordre. Comme on avait peur, elle tâcha à rassurer tout son monde. Mais elle-même était très pâle et tremblait un peu. C'était le dernier frisson de la chair à qui l'esprit impose l'acceptation du sacrifice.

Le 21, vers neuf heures du matin, le gong résonna et le peuple se massa autour du consulat et de la mission. Il faut savoir que la maison des Filles de la Charité en était distante de deux kilomètres et qu'ainsi elles ne pouvaient savoir ce qui se passait. Le consul, nullement inquiet (une dépêche retrouvée après sa mort en fait foi), réclame cependant des soldats au fonctionnaire chinois qui administre la ville. On lui envoie trois policiers que la foule maltraite. Furieux, et comprenant enfin le péril, il revêt son uniforme et, escorté de son secrétaire, il se rend officiellement au tribunal où siège Tch'oung-beou, le gouverneur. La porte est fermée ; d'un coup de pied, il la fait sauter, et il entre. Sa colère secou-

le Chinois, mais celui-ci se désole, et, d'ailleurs, il ne peut plus rien. Il cherche seulement à retenir le consul : — Ici, vous ne courez pas de risque. Tandis que si vous sortez... — Là, vraiment, ce consul imprudent et confiant reprend l'avantage. Il n'a pas su prévoir, mais il va finir en héros. — Ma place n'est pas ici, déclare-t-il, elle est au consulat. — Et, avec son chancelier, il tente de se frayer un passage dans la foule. Ils sont blessés, ils tombent, ils se relèvent, et vont mourir à leur poste où ils paraissent tout percés de coups. Peu après, les deux zazaristes sont égorgés ; on met le feu à leur église, à leur maison, au consulat. Et puis, on court chez les sœurs.

Celles-ci ont vu Notre-Dame-des-Victoires embrasée. Elles ne peuvent plus compter sur aucun secours. Avant que la foule soit là, leur agonie a commencé. Il faut rassurer les enfants, les employés, et ne faut-il pas aussi se préparer à mourir ? La supérieure rassemble tout son monde dans la chapelle, y compris les plus petits. Déjà les cris des massacreurs parviennent distinctement à leurs oreilles. Vous rappelez-vous, dans l'épopée des Aliscans, la première communion de Vivien le Chevalier sur le champ de bataille ? Ainsi les sœurs appellent Dieu à leur aide. La sœur Marquet ouvre le tabernacle et prend le ciboire, mais, jusque dans ce moment de hâte, elle ne peut abdiquer son infinie humilité et elle passe le vase sacré à la sœur Andreoni qu'elle juge plus digne de distribuer les saintes espèces.

La communion est donnée ; maintenant elle sont prêtes, maintenant Dieu est en elles, ce ne sont plus de faibles femmes devant le supplice.

La porte du dehors est enfoncée, et l'on pénètre dans la cour intérieure. Il faut tâcher de sauver les enfants. Peut-être la horde des assaillants se contentera-t-elle de dix victimes. Et le troupeau des sœurs sort de la chapelle par une porte latérale. Cette fois, la sœur Marquet est devant. Elle s'offre, elle offre ses compagnes à la boucherie et demande d'épargner les petits. Elle est frappée la première. Toutes sont égorgées tour à tour à l'extérieur de la chapelle, sauf deux d'entre elles restées par ordre avec les enfants et qui moururent asphyxiées avec une vingtaine de ceux-ci. La sœur Lenu expira la dernière. Dégrafée, elle réclamait un voile. Et aux dix il convient d'ajouter une vierge chinoise chargée de sauver les saints vases et qui, refusant de les livrer, fut sabrée. Et, encore, M. et M^{me} de Chalmaison qui voulurent porter secours aux sœurs et qui furent pareillement exécutés. Je passe sur les scènes d'horreur qui suivirent.

Avant trois heures le massacre était terminé. La règle des Filles de la Charité leur commande, à trois heures précises, de rompre le silence qui suit la lecture spirituelle avec ces mots que prononce l'une d'elles à haute voix : « *Jésus-Christ s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté.* » Laquelle d'entre elles, sœur Andreoni ou sœur Marquet, rompit à cette même heure

le silence de la mort pour offrir à Dieu le sanglant bouquet de ces dix holocaustes ?...

La petite chapelle a refleurì sur les ruines. Aujourd'hui, d'autres religieuses continuent l'œuvre à peine interrompue. Au dispensaire, à l'hôpital rebâti, parmi les Chinois qui viennent offrir leurs plaies, on retrouverait sans doute des descendants des meurtriers, peut-être des meurtriers eux-mêmes perclus de vieillesse et d'infirmités. Et ces cornettes qui vont et viennent au milieu de ces horribles faces jaunes, j'ai des raisons particulières pour ne pas souhaiter qu'elles soient repassées trop bien, selon la mode de Sœur Andreoni...

P.S. — Comme je corrigeais les épreuves de cet article, je reçois précisément de Tien-Tsin un lettre dont je détache ce passage :

« Nous avons eu ce matin une bien touchante cérémonie : c'était l'inauguration de la petite chapelle du Yen-Tse-Tang dans la ville chinoise. Nous sommes parties de l'hôpital Saint-Joseph par la nuit rendue claire à cause de la neige tombée en grande quantité. C'était l'heure de la méditation et elle était facile en parcourant la ville européenne encore endormie, et puis la ville chinoise encore plus endormie dans les ténèbres du paganisme. Mais qu'il faisait froid en côtoyant le Pei-Ho qui, non encore gelé, charriait cependant de gros blocs de glace ! Puis, nous avons eu la sainte messe à six heures dans cette

chapelle bien petite et bien pauvre, mais touchante par ses souvenirs. Nous avons fait la sainte communion là où nos dix sœurs se sont communiquées elles-mêmes il y a quarante ans un instant avant le massacre... »

DANS LA PESTE DE MANDCHOURIE

(Janvier 1911).

1. — L'AVANT-GARDE FRANÇAISE.

4 Mars 1911.

Elle se compose de ces volontaires qui, au delà de nos frontières, propagent le respect ou l'amour de notre pays. Soldats, religieuses, médecins, missionnaires, ils sont les servants de la plus grande France. Leurs tombes lointaines deviennent des parcelles de patrie. Personne ne les visitera sans reporter sur leurs origines un peu de cet héroïsme dont ils maintiennent à notre profit l'honneur à travers le monde. A défaut de fleurs, offrons-leur notre souvenir.

Une lettre que je reçois de Tien-Tsin me donne quelques détails inédits sur ce docteur Mesny, qui mourut si bravement en Mandchourie : « Nous avons appris, cette semaine, un bien douloureux événement cruellement ressenti par toute la population de Tien-Tsin : notre bon docteur Mesny est décédé à Kharine, où il avait été appelé par le gouvernement chinois, il y a un peu plus d'un mois, pour combattre l'épouvantable fléau. Trente-six heures de maladie

ont terrassé cet homme de quarante-deux ans, d'une forte santé, très savant et très estimé de tous. Sa mort a été celle d'un héros, seul, sans parents, sans amis. Il a lui-même jugé son cas. Il a prévu sa fin, il a pensé à ses fonctions, aux précautions à prendre contre l'épidémie, à la façon dont il fallait annoncer son décès à sa chère famille, et puis il s'est préparé à la mort. Il l'accepta, car il croyait en Dieu, et ceux qui le virent avant qu'il écartât toute présence assurent qu'il souriait. Il laisse une femme et deux enfants. La malheureuse a reçu elle-même le premier télégramme annonçant la mort du docteur. Elle lui avait télégraphié la veille pour lui donner de meilleures nouvelles des enfants atteints de la coqueluche, et l'employé du télégraphe, trop zélé, a répondu par cette affreuse nouvelle. Le consul de France, chargé, selon les dernières instructions de M. Mesny, d'apprendre le malheur, est arrivé au moment où la pauvre femme, qui venait d'être avertie si brusquement, perdait connaissance... »

Dans la lettre suivante, c'est le récit de la cérémonie de Tien-Tsin :

« Nous avons eu, hier, un service solennel pour le docteur Mesny, service organisé par l'Ecole de médecine chinoise qu'il dirigeait à Tien-Tsin. Les premières places, à l'église, étaient occupées par les personnages officiels de l'Etat : vice-roi, mandarins. Il y avait aussi une nombreuse société européenne, catholiques et protestants mêlés. Dans cette diversité de races et de religions, le service funèbre ca-

tholique revêtait un caractère plus grandiose encore et plus touchant. Quand la musique militaire exécuta la marche funèbre, personne ne put retenir son émotion : on pensait au docteur Mesny qui a donné un tel exemple, à sa femme, à ses enfants. »

Sa femme, ses enfants... Ne sauront-ils pas que la France honore sa mémoire ? Ne célébrera-t-on de service qu'à Tien-Tsin ?...

Le docteur Mesny n'est pas la seule victime française qu'ait faite la peste de Mandchourie. Il y avait là trois religieux des missions étrangères. Les missions étrangères, on le sait, ne se recrutent qu'en France et propagent notre influence. Retenez ces trois noms : Bourlès, Delpal et Mutillod. Tous trois sont morts, à tour de rôle, à leur poste. Quand le fléau se répandit, ils accoururent dans les centres les plus menacés. Je relève encore, dans une lettre, cette indication : « Le plus grand danger en Mandchourie, c'est la panique. C'est pourquoi les sœurs et les missionnaires sont plus à l'abri que les autres parce qu'ils n'ont pas peur... » Imaginez ce que peut être la panique chez une population entassée et superstitieuse, hostile aux soins et aux précautions, et prête au désespoir. Le mal hideux désigne les siens : ils tombent, et nul ne les relève, et les bêtes viennent dévorer leurs cadavres. D'après les données du *New-York Herald*, M. Georges Scott a pu recomposer dans l'*Illustration* le plus sinistre tableau du désastre : les maisons désertes, les corps abandonnés et les chiens maîtres de la rue... Dans

cet épouvantement, un docteur Mesny, des missionnaires sont la suprême résistance. Tout le monde s'affole et tremble, et ils restent calmes. Ils sont comme des îlots que l'inondation assiège, ou comme des chefs qui tentent d'arrêter la déroute. Et la mort qui les prend ne les a pas vus reculer.

Des trois religieux, le premier frappé fut M. Bourlès. C'était un Breton. De sa race il avait la ténacité et les magnifiques élans. Il ne s'était pas donné à demi au service de Dieu. Quand il partit pour la Chine, il y a seize ans, il fit le vœu de ne pas rentrer en France. L'exil qu'il acceptait, il entendait que ce fût un sacrifice sans retour. Il adorait son pays natal, mais il voulait offrir un cœur déchiré. Près du bâtiment de sa mission à Kharbine, il installa une ambulance. Aux malades, aux mourants, il montrait le Christ en croix. Quand son tour vint, il ne se déranger presque pas. Il n'eut qu'à s'étendre dans son propre hôpital, et, voyant Dieu derrière la mort, il pria.

Le second fut M. Delpal. Plus ancien que M. Bourlès, il était arrivé en Mandchourie en 1897. Mieux que lui encore, il parlait le chinois. Celui-là, c'était un constructeur. Il bâtissait des églises, il bâtissait des maisons et des dispensaires. Il s'entendait aux matériaux et aux plans d'architecture, et il connaissait à merveille son petit monde ouvrier. A Pa-i-en-son, tout en s'occupant d'une nombreuse chrétienté, il trouva le temps de construire une basilique. A Hou-lan, où il fut envoyé ensuite, il édi-

fia une résidence et commença une église. Il ne put la voir terminée. Sur la terre on n'achève pas souvent son œuvre : Dieu y pourvoit. Il mourut le 27 janvier, et voici comment M. Mutillod, le dernier du groupe qui vint l'assister, raconte sa fin. Je ne sais rien de plus éloquent que cet humble récit minutieux et paisible :

« Quand j'arrivai près de lui, le 26 janvier, à trois heures, son vicaire, le P. Jacques Tchang, venait de lui administrer les derniers sacrements. Il paraissait bien souffrant, mais il avait toute sa connaissance et il n'éprouvait pas une trop grande difficulté à parler.

« Dans la soirée, à la suite d'une potion que le médecin lui avait préparée, une amélioration sensible se produisit; le pouls était régulier, et nous nous prenions à espérer.

« Hélas ! ce matin, vers trois heures, la respiration devint plus haletante et la parole plus embarrassée. A quatre heures, le cher malade n'arrivait plus qu'avec peine à se faire comprendre, et à quatre heures et demie, il ne pouvait plus s'exprimer. Mais il avait encore toute sa connaissance. Ses gestes, et particulièrement le soin qu'il mettait à arranger son scapulaire, le laissaient bien entendre. Il se mit à chercher quelque chose sur la table, à sa portée. Je venais d'enlever sa montre, qui était sur cette table. Le P. Jacques devina son intention et la lui mit devant les yeux. Le cher malade voulait savoir l'heure.

« Je lui dis :

« — Cher Père, il est quatre heures et demie.

« C'est aujourd'hui vendredi, le jour choisi par
« Notre-Seigneur pour consommer son sacrifice.
« Offrez avec amour vos souffrances et votre vie en
« union avec les souffrances et le sacrifice de notre
« divin Sauveur. »

« Il fit un signe d'assentiment.

« Quelques minutes plus tard commençait l'agonie pendant laquelle le malade fut très tranquille. Plusieurs fois je lui donnai l'absolution. Je n'ai pas saisi le moment précis de son dernier soupir. Mais à quatre heures trois quarts, tout était consommé ».

Cependant, un télégramme avait précédé cette lettre. Il annonçait la mort du P. Mutillod, qui l'avait écrite. Lui aussi, il avait succombé, peu de jours après, à l'implacable mal. A ce chevet empoisonné il puisait les germes funestes, et toute sa lettre respire le calme dans l'accomplissement du devoir.

Celui-là était mon compatriote. Aucun témoignage, sauf cette dépêche funèbre, n'est encore parvenu sur lui jusqu'à ce jour. J'attends de les pouvoir recueillir pour parler de lui comme il convient.

II. — LE JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE.

3 avril 1911.

Une paysanne de Savoie, qui avait un fils prêtre, ayant cessé de le tutoyer, je lui en demandai la raison :

— C'est, m'expliqua-t-elle d'un mot, à cause du sacerdoce...

Au lieu d'exiger du respect, elle désirait en donner. Le caractère sacré de son enfant rétablissait les distances. J'imagine que les parents de ce père Mutillod des Missions étrangères, qui vient de mourir de la peste en Mandchourie, l'eussent traité avec cette noblesse rustique s'il était jamais revenu dans leur métairie de Marclaz, près de Thonon. Mais il était parti en 1901 pour ne plus revenir. C'étaient de ces paysans chez qui la grandeur est naturelle et qui ont rencontré la paix dans l'acceptation quotidienne.

J'ai donc pu donner le 4 mars dernier, grâce à des lettres reçues de Chine, quelques détails inédits sur la mort héroïque du docteur Mesny, à Kharbine, et sur celle, non moins courageuse, des trois missionnaires français qui furent atteints du fléau en soignant les pestiférés, les P. Bourlès, Delpal et Mutillod. Celui-ci, frappé le dernier, avait assisté le P. Delpal et retracé ses derniers instants. Avant que sa lettre fût parvenue, un télégramme annonçait son propre décès. Aujourd'hui, les *Missions catholiques* publient un document de Mgr Lalouyer, vicaire apostolique de la Mandchourie septentrionale, daté du 8 février ; on y apprend que le P. Mutillod prit les germes du mal qui l'emporta au chevet du P. Delpal. Il était allé le rejoindre à Hou-lan ; il lui adoucit la mort, puis il mit ordre aux affaires que le défunt laissait, ranima le courage du prêtre indigène qui était le vicaire du P. Delpal, et regagna son poste. Trois jours après, le 1^{er} février, il expirait. Un autre

missionnaire était venu l'assister, comme lui-même avait fait pour le P. Delpal ; c'est, entre ces soldats d'avant-garde, une chaîne de secours ininterrompue. Le P. Guérin lui ferma les yeux, après quoi il écrivit tranquillement : « Me voilà maintenant seul dans mon quartier, et, peut-être, bientôt aussi, apprendrez-vous la nouvelle de ma mort. Que la volonté de Dieu soit faite !... »

Le P. Mutillod n'était âgé que de trente-cinq ans. Ses camarades de collège, en Savoie, louent son caractère enthousiate, généreux, gai. Une photographie récente le représente un peu raide, maigre, les traits droits et fins, et, sur le visage, une expression ascétique et décidée. L'impression que laisse ce visage est celle d'une volonté toute tendue vers un but, et de cette magnifique résistance nerveuse qui si souvent domine la force physique. J'ai entre les mains ses dernières lettres, et un journal qu'il rédigea pour sa famille durant les premiers mois de l'absence. La dernière de ces lettres est datée du 18 décembre dernier, à Si-ki-t'chang : « La Chine, y est-il dit, ne me fera pas oublier le petit nid de Marclaz, avec tous ceux qui l'habitent. » Le prêtre distribue aux siens les conseils et les vœux de nouvelle année ; il les engage à regarder en face les difficultés de la vie qui ne manquent à personne ; sur lui-même, il est sobre de détails ; le fléau, cependant, menace le pays « S'il vient, déclare-t-il presque négligemment, on tâchera de lui faire bonne figure. »

Son journal, qui a pour épigraphe : *Dieu et les âmes*

le 30 juillet 1901, veille de son départ des Missions-Etrangères de Paris, jusqu'au 25 novembre suivant, après son installation dans son poste chinois. Il y laisse *parler son cœur, sans arrangements de plume*. Mais dans ce cœur brûle une flamme ardente. Dès ce temps-là, il offrait joyeusement sa vie. Voici comment il parle de sa vocation : « Demain, c'est grand jour, le jour rêvé depuis que Jésus, au fond du cœur, fait entendre sa voix douce et forte : *Je veux faire de toi un missionnaire*. La gaieté règne sur le visage des vingt-deux partants. On se communique ses impressions, et c'est à peine si la joie d'aller là où Dieu nous appelle permet à la pauvre nature de faire entendre sa voix plaintive. Le sacrifice est dur, il est vrai, mais le sacrifice a des joies que seul l'intéressé peut connaître et goûter... » Qu'on imagine, sur cette indication, le bel élan de ces vingt-deux jeunes gens avides d'aller répandre la parole divine — et le dévouement français — en des pays barbares, mal connus, mal sains et dangereux. Le jardin de la rue du Bac, ce soir de juillet, les rassemble ; ils vont laisser derrière eux une mère, un père, des frères ou des sœurs, des amis, leur terre natale, leur cher pays ; tout cela, il est peu probable qu'ils le revoient jamais ; de le savoir, leur tendresse tremble un peu, mais le rayonnement de la foi brûle leurs larmes et leurs regrets. Chacun de ces vingt-deux visages encore presque enfantins resplendit.

Louis Veuillot en une page inoubliable a décrit la cérémonie qui, à la chapelle des Missions, précède

le départ. Ceux-ci disent adieu à leur Séminaire, et les voilà entassés dans les trois omnibus qui les emmènent à la gare de Lyon. A la procure de Marseille ils sont reçus et fêtés comme un bataillon désigné pour la guerre peut l'être par une garnison qui demeure. On leur fait visiter le paquebot le *Natal*, où ils s'embarqueront. Une grande cabine est réservée aux quatre *Mandchoux* : ainsi appelle-t-on déjà les quatre missionnaires envoyés en Mandchourie. Le 3 août, notre P. Mutillod va dire la messe à Notre-Dame-de-la-Garde : « Comme on la dit avec ferveur, note-t-il, dans cette basilique si chère aux navigateurs, qui domine Marseille et d'où l'on peut contempler la majesté de la mer sur une immense étendue ! Là, j'ai prié pour vous, chers parents, afin que Dieu vous comble des grâces et des bénédictions réservées à ceux qui font les sacrifices héroïques avec joie et amour. Au moment de partir, on éprouve le besoin de s'attacher plus amoureusement et plus fortement à tout ce qu'on a aimé... La prière n'est-elle pas le seul et véritable lien qui réunit les cœurs dans une même charité ?... » Le même soir, il ajoute sur son cahier : « La nuit arrive tout doucement, c'est la dernière que nous passerons sur la terre de France. »

Il tient à ce que son père et sa mère ne se contentent pas d'accepter une séparation vraisemblablement définitive, mais l'acceptent joyeusement. Le lendemain matin il leur répète : « Ce soir, quatre heures et demie, heure où nous lèverons l'ancre

Il faut que rayonne dans votre cœur le bonheur de voir un fils chéri s'embarquer sur les océans pour aller au loin porter la bonne nouvelle à des peuples qui l'ignorent encore. » Les parents de Marclaz, que faisaient-ils ce même jour du commencement d'août ? Peut-être le père revint-il des champs plus tôt que de coutume, afin de retrouver sa femme. Dans ces cas-là, il ne fait pas bon être seul. Ils n'eurent sans doute rien à dire pour se comprendre, et même furent-ils plus silencieux que de coutume. Tant de choses s'entendent dans le silence ! Dieu, ce soir-là, reçut l'offrande de ces deux cœurs déchirés.

Leur fils, au salut solennel d'adieu, rassemblait en gerbe tous ses souvenirs, comme on les revoit d'un coup, sous leur lumière essentielle, quand la mort est proche : « J'ai revu, dit-il, comme dans un rêve, mes jeunes années, la première communion, la paix de chez nous, le petit séminaire, l'appel de Dieu, le séminaire des Missions, tout ce qui a fait vibrer mon cœur de façons diverses... » Et il remercie la Providence.

L'heure approche, il monte en bateau. « Nous y trouvons toute une armée de Chinois qu'on rapatrie. Ils jouent avec des sortes de pions qui ressemblent aux dominos. Nous les regardons, sans rien dire, nous contentant d'écouter leur baragouinage, et nous nous disions, par devers nous : « Et cependant, il faudra apprendre à reconnaître et à démêler ces sons qui n'ont rien d'humain... » Puis le *Natal* s'ébranle. À l'extrémité de la jetée, le Père Prieur de Marseille

est venu saluer ses jeunes frères qui s'en vont. Il a une longue barbe blanche qui se voit de loin. Longtemps, les partants la cherchent. « Tant que nos yeux peuvent distinguer quelque chose, ils restent fixés sur la terre. C'est la France qui disparaît pour toujours ; comment ne pas la regarder jusqu'au dernier moment ? » Mais, un peu plus loin, le P. Mutillod se reproche sa faiblesse : « Pourquoi des regrets ? Je vais servir. »

Ce soir-là il s'en va au gaillard d'avant, tout à fait sur la pointe de la proue, et il y reste jusque bien tard dans la nuit. « La mer est calme, les étoiles sourient au ciel. Le clapotement des vagues, le bruit sourd de la machine, tout cela me berce. C'est la solitude et c'est la paix. Je sens que Dieu est là... » Et il prie.

A la fin d'octobre seulement il parvient dans le poste perdu de Mandchourie pour lequel il a été désigné. Et il y passe les premiers jours avec le P. Delpal et le P. Bourlès. Ainsi, durant cet automne de l'année 1901, furent rassemblées dans un village chinois les trois futures victimes de la peste. Et le journal du P. Mutillod se termine par une prière pour demander le martyr.

Ces quelques pages toutes simples sont transfigurées par une mort conforme au but sublime que poursuivait cette jeune vie...

MONSEIGNEUR JALABERT

ÉVÊQUE DE DAKAR

1. — LA FUTURE CATHÉDRALE DE DAKAR.

Janvier 1911.

Je dois à ma province d'avoir reçu, ces jours derniers, la visite de M^{gr} Jalabert, évêque de Sénégalie. M^{gr} Jalabert est mon compatriote. La Savoie a fourni bon nombre de missionnaires et d'explorateurs. Le Savoyard, volontiers nonchalant sur son propre sol, est, dès qu'il émigre, merveilleusement actif. Il emporte avec lui la force natale dont il se sert, sur place, modérément, car il aime à flâner un peu. Et il garde le culte du souvenir.

M^{gr} Jalabert, ordonné prêtre à vingt-trois ans, sollicita le poste le plus difficile, celui-là même que saint Vincent de Paul occupa sur les galères royales : il fut aumônier des bagnes de la Guyane. Il le demeura pendant six ans. Pendant six ans, il ne connut que ce milieu coupable et désespéré, qu'il tâcha d'assainir, de reconforter. Après quoi, sa santé ébranlée l'obligea à revenir en France. Mais il n'y séjourna pas longtemps. En 1890, il repartait pour le Sénégal.

Il était curé de Saint-Louis en 1900 quand éclata l'épidémie de fièvre jaune qui emporta l'évêque de Dakar, M^{gr} Buléon, à trente-huit ans. Pour sa belle conduite, pour l'organisation qu'il donna aux secours, il fut décoré. Enfin, Pie X, il y a deux ans, lui confia ce périlleux évêché de Dakar.

Ces détails biographiques, que je voudrais approfondir, je ne les tiens pas de lui. M^{gr} Jalabert est de ceux qui, s'étant donnés à une cause, se sont oubliés eux-mêmes. Dans le métier militaire, les années de campagne comptent double. Six ans de Guyane et quinze ans de Sénégal se sont marqués sur les traits de l'Evêque. A peine a-t-il dépassé la cinquantaine, et il a toute la majesté d'un vieillard. La majesté, non pas la fatigue ni la mélancolie. La longue barbe en éventail est presque blanche. Le grand front dégarni est lumineux. Et les yeux clairs ont la limpidité de ceux qui ne regardent qu'un but, et un but de foi, d'espérance, de charité. Ah ! ces yeux idéalistes qui ne veulent pas être détournés de leur *idée*, qui ne s'arrêtent pas sur les petitesse humaines, qui, de leur feu généreux, semblent purifier tout ce qu'ils regardent, quel rayonnement de jeunesse impérissable ils répandent sur le visage le plus martelé par la vie !

Tout de suite il me parla du projet qui l'appelait à Paris : Dakar a quarante mille habitants, dont six mille catholiques et Dakar n'a pas d'église. Alors il faut en construire une. Je l'écoutais avec un peu de surprise. Dakar, c'est si loin ! Il faut du temps pour

s'intéresser à ce qu'on n'a pas vu, à ce qu'on ne verra sans doute jamais. Puis, insensiblement, le Sénégal se rapprocha, et j'écoutai mieux.

A vrai dire, ce sont des lettres d'amour qui me révélèrent autrefois le Sénégal. A la fin du XVIII^e siècle, certain chevalier de Boufflers, qui avait un peu trop fêté sa folle jeunesse en chansons gaillardes et en galanteries de toutes sortes, s'éprit de cette délicieuse comtesse de Sabran que M^{me} Vigée-Lebrun a représentée avec une auréole de cheveux blonds, des yeux noirs si tendres, et tant de grâce à la fois souple et dolente. Elle était veuve d'un très vieux mari. Elle avait vingt-sept ans. Ils s'aimèrent. Mais, pour l'épouser, il ne se jugeait pas digne d'elle, n'ayant à lui offrir que sa mauvaise réputation ; en outre, chevalier de Malte, il perdait en se mariant les bénéfices qu'il avait. Malgré les larmes de son amie, il se fit nommer gouverneur du Sénégal, afin de conquérir, pour elle, un peu de gloire et de fortune. Et ce boulevardier, comme on dirait aujourd'hui, ou comme on aurait dit hier, — car l'expression a déjà vieilli, — révéla une énergie magnifique. Déjà, plein d'initiative, il doit briser l'opposition des bureaux. Il sait prendre ses responsabilités, il couvre ses subordonnés quand il n'a rien à leur reprocher, — vertu bien rare. Malgré toutes sortes de difficultés, toutes sortes d'abandons, le délabrement de l'administration et des bâtiments, il ne se décourage pas. Sa gaieté, son esprit le servent. Il fait des mots sur ses ennuis. Il remonte ceux qui se laissent déprimer par le climat. M^{me} de Sabran note

tous les jours ses pensées qui vont vers lui, sur un journal qu'elle lui envoie, et rien n'est plus charmant, dans sa monotonie, que cette lamentation d'amour. On ne saurait demander à un homme, et à un homme occupé, d'écrire aussi tendrement que son amie ; pourtant, le journal qu'il tient de son côté est d'une belle émotion, virile tout de même, et il n'en oublie pas, tout amoureux qu'il soit, les intérêts de sa chère colonie. Souvent il songe que son désir d'estime et de renommée l'a entraîné loin de son bonheur ; cependant il n'a pas hésité. Toute cette correspondance est par avance la correspondance d'un mari et d'une femme que le service du pays a séparés.

Boufflers devait jouir d'une belle santé. Le climat ne paraît pas l'avoir amolli. On ne découvre pas, dans son journal, cette sensation de lourde volupté, de sensualité triste, qui monte jusqu'à l'oppression du *Roman d'un Spahis*. Vous rappelez-vous certaines phrases de Loti : « ...De la chaleur immobilisée dans l'air, de la chaleur couvant sous les eaux, des phosphorescences partout : la nature ayant l'air saturé de chaleur et de phosphore ; un calme plein de mystère sur les bords du Sénégal, une tranquille mélancolie des choses... » ?

Le Sénégal est, je crois, notre plus ancienne colonie. Dès le XIV^e siècle, des marins dieppois y avaient fondé des établissements. Au commencement du XVII^e, on s'y installa plus effectivement. Colbert, qui donna un si bel essor à notre commerce et à notre colonisation, fonda une grande compagnie

pour l'exploiter. Parmi ses gouverneurs, on eut La Courbe et André Brue. Sous Louis XV, la paix de Paris nous l'enleva, mais nous le reprîmes sous Louis XVI, qui fut le restaurateur de notre marine, pour le perdre encore de 1809 à 1816 et le recouvrer enfin, définitivement.

Le général Faidherbe fut le grand organisateur du Sénégal. Par une suite de campagnes heureuses, qui s'échelonnent de 1854 à 1865, il imposa le respect de nos armes, de notre puissance. « Vingt-cinq ans après ses campagnes, écrit M. Cultru dans son *Histoire du Sénégal du XV^e siècle à 1870*, son nom est encore célèbre jusque dans le lointain pays de Kong, où les caravaniers mandingues l'avaient porté. » Il débarrassa le fleuve et les côtes de la piraterie, et il fut le précurseur de notre pénétration en Afrique centrale.

La liste serait longue de tous les chefs qu'il faudrait citer après lui : parmi les morts, le général Borgnis-Desbordes, le lieutenant-colonel Bonnier, qui s'empara de Tombouctou la mytérieuse, le général Brière de l'Isle ; parmi les vivants le général Archinard, le général Frey, le général de Trentinian, le général Galliéni, le général Dodds, le général Toutée, et le colonel Monteil, et le lieutenant de vaisseau Hourst, et le colonel Mangin, et le jeune colonel Gouraud, qui prit Samory, et tant d'autres encore, qui composent une liste glorieuse et jamais close.

Il conviendrait de composer une autre liste avec les missionnaires du Saint-Esprit qui, depuis un siècle où

deux, exercent au Sénégal une influence dont le bénéfice est tout français. Déjà, sous Louis XVI, MM. Bertoux et de Glicourt furent les agents de la reprise de la colonie aux Anglais. Au siècle dernier, je trouve cités dans un petit ouvrage de M. de Sorbiers de la Tourrasse sur la *Colonisation au Sénégal* les noms du P. Libermann, de M^{sr} Kobès, qui fut le premier évêque de Sénégalie ; du P. Arragon de l'Isère, qui fut un des fondateurs de Dakar, il y a quarante ans. L'œuvre des missionnaires se continue sur place sans interruption : l'un meurt, un autre vient de France occuper son poste. Ils enseignent les noirs et ils leur apprennent à cultiver la terre. Leur action est d'autant plus grande que les nègres, sensibles aux merveilles de notre industrie, sont pleins d'admiration pour le dévouement moral, tant ils ont naturellement le sens religieux.

Dakar est en partie leur œuvre, Dakar qui remplaçant Saint-Louis, est, avec Libreville, sur l'estuaire du Gabon, la clé de l'Afrique centrale. Dakar est aujourd'hui une grande ville, la plus considérable de l'Afrique occidentale française. On peut admirer le palais du gouverneur, celui de la Banque de l'Afrique occidentale, celui du secrétariat général, celui de la marine. On y a bâti des casernes modèles. On y a même construit une mosquée. Mais on y chercherait vainement une église catholique. Le petit livre de M. de la Tourrasse en fait la remarque : « Tandis qu'en 1847 notre gouvernement faisait bâtir une mosquée à Saint-Louis et que no

missionnaires ne recevaient aucun encouragement, les protestants anglais avaient fondé plus de cinquante établissements dont les principaux sont encore à Sierra-Leone et à Liberia. On comptait, à cette même époque, dans la seule petite ville de Sierra-Leone, vingt-quatre chapelles appartenant à dix-neuf sectes différentes et soixante ministres protestants pouvant disposer de plus de cinq millions par an. Ce sont là des chiffres officiels. » Les bibles anglaises servent à coloniser, même si chaque pasteur les interprète à sa manière. Et la religion catholique que son unité même devrait rendre plus forte, n'a pas une seule église à Dakar ! Celle qui avait été élevée a été démolie en 1905 : le terrain qui la supportait était friable.

M^{gr} Jalabert s'est voué à la tâche de construire la cathédrale de Dakar. Comme cette œuvre du Souvenir français qui s'en va recueillir à l'étranger même et honorer la trace de nos morts et qui a peuplé ainsi les bords du Rhin de monuments pathétiques, il veut consacrer son église, qui fleurira sur un territoire français, *à la mémoire de tous les héros de l'épopée africaine, explorateurs, soldats, marins, administrateurs morts là-bas au service de la France, les uns en répandant glorieusement leur sang, les autres victimes ignorées de leur dévouement au pays.*

Les morts de la longue bataille qui se livra pour nous en Afrique sont éparpillés un peu partout. Le monument de Médine recouvre les restes du lieutenant Descemet et de l'enseigne des Essarts qui furent

tués dans la célèbre défense de 1857. On a marqué l'emplacement où tombèrent le capitaine Casmajou, assassiné au Zinder; le colonel Moll, tué par les soldats de Voulet; le commandant Lamy, vainqueur de Rabah. Le gouverneur Ballay a sa statue dans la Guinée française. Faut-il rappeler les explorateurs Crampe, Blanchet, et tant d'autres? Ne faudrait-il point faire le tour de toute l'Afrique, du Maroc, où mourut l'an dernier le lieutenant Prioux, au Transvaal, où tomba le colonel de Villebois-Mareuil? Mais il en est d'obscurs qui périrent dans la brousse ou dans les hôpitaux. De ceux-là qui donc a recueilli le nom? On ne peut aujourd'hui les rassembler. Et pourtant M^{gr} Jalabert a la pieuse volonté de les bénir tous. L'église qui, à Dakar, sera édifiée à leur souvenir, et pour laquelle il demande assistance à la France entière, sera le signe visible de cette bénédiction qui, immortalisant leur pensée, descendra pour eux et par eux sur la terre africaine.

II. — PARMI LES VICTIMES DE L'« AFRIQUE »...

18 janvier 1920.

La petite troupe religieuse qui s'était embarquée à bord de l'*Afrique* à destination du Sénégal se dénombrait ainsi : neuf Pères du Saint-Esprit, sept Frères, une Sœur de Saint-Joseph de Cluny, plus le Chef, l'évêque, M^{gr} Jalabert, en tout dix-huit. Ils allaient ou ils retournaient à Dakar. Il faut savoir que Dakar est en partie leur œuvre, l'œuvre de cette

congrégation du Saint-Esprit qui, depuis deux siècles bientôt, exerce au Sénégal une action bienfaisante de civilisation catholique ensemble et française. Déjà, sous Louis XVI, MM. Bertoux et de Glicourt furent nos meilleurs agents, quand la colonie nous fut rendue par les Anglais. Or notre influence avait été ralentie par la guerre. Et M^{sr} Jalabert avait dû revenir en France pour reconstituer les cadres de son armée. Son armée, c'était bien cela : on pouvait compter autour de lui les Croix de la Légion d'honneur et les Croix de guerre.

Il était mon compatriote, étant né à Chambéry en 1859. Je dus à ce lien d'origine sa visite, il y a quelques années. Il désirait de m'intéresser à l'œuvre du Souvenir africain qu'il avait fondée.

Dakar n'a pas de cathédrale. Il en construirait une qui serait un symbole, car il la consacrerait à la mémoire de tous les héros de l'épopée africaine. Et dès lors il se mit à rassembler les noms de tous les morts français de la terre d'Afrique, afin de les inscrire, et à quêter dans le monde entier pour l'édification de son monument. La guerre survint qui ralentit son effort sans en changer la direction. Et même il agrandit son projet : il ajouterait à ses listes de morts africains les morts de l'armée coloniale et de la marine tombés pendant la guerre. Ainsi était-il venu en France pour réorganiser ses cadres et pour achever la préparation de son œuvre. Il y avait rencontré la plus active sympathie. Il avait même pu s'en aller à Rome, où il avait obtenu l'approbation

de Benoît XV, qui lui avait remis une somme de cent mille francs, prélude d'autres dons. Et au retour, faisant un crochet jusqu'au Rhin, il avait pu rendre visite, à Strasbourg et à Mayence, à ses amis d'autrefois, le général Gouraud, le général Mangin, ces grands Africains. Il repartait heureux, confiant, sûr du résultat auquel il travaillait depuis tant d'années et désireux d'obtenir dans sa colonie un essor digne du peuple victorieux dont il venait de constater sur place le prestige. Et il repartait, accompagné de tout un état-major destiné à réaliser ses plans. Dès l'arrivée à Dakar, on ouvrirait les chantiers, on poserait la première pierre. Et il s'embarqua joyeusement sur l'*Afrique*.

Dans la *Chanson de Roland*, l'archevêque Turpin, avant de mourir, s'en va chercher les corps de douze pairs de France. Il les met en ordre, puis il lève solennellement la main pour les bénir. Aucun des survivants de l'*Afrique* n'a raconté encore les scènes du naufrage. On ne sait rien de ce qui s'est passé dans cette nuit d'ouragan, rien, sinon le chiffre des victimes. La troupe de M^{gr} Jalabert a-t-elle pu, dans le danger, se rassembler autour de lui pour obtenir une bénédiction suprême, ou chacun a-t-il vu venir la mort séparément? Sûrement il aura, lui rassemblée en esprit le petit groupe de ses compagnons dont il attendait pour sa colonie tant de bien. Et comme Turpin, il aura béni ces morts vivants. D'avance, il les a inscrits, dans une dernière pensée sur la liste de ceux qui sont tombés au service de la France. Et voici leurs noms :

Le P. Monnier, un Breton, depuis plus de trente ans au Sénégal ou au Gabon et resté malgré l'âge aussi enthousiaste, aussi ardent qu'un jeune homme. Le P. Marius Testault, de Blois, qui, dans la guerre, s'engagea comme brancardier et, après s'être consacré aux typhiques, aux contagieux, aux blessés, voulut servir dans la troupe et mérita l'épaulette de sous-lieutenant. Il était venu du Sénégal apporter ses services : il y retournait, avide de regagner le temps aussi utilement perdu. Le P. Stanislas Béniteau, d'Angers, élève des Sulpiciens, conscience scrupuleuse, défiant de lui-même, qui avait demandé les Missions, persuadé qu'il trouverait le calme intérieur dans le sacrifice. Il était désigné pour la Guadeloupe. Au dernier moment un contre-ordre l'envoyait au Congo : c'était son arrêt de mort. Le P. Le Sellier, de Séez, d'une de ces familles pieuses qui, sur leurs nombreux enfants, en donnent toujours quelques-uns à l'Eglise. Un frère de celui-ci est prêtre, et trois de ses sœurs sont religieuses. Il eut, pour sa part, dès l'enfance, une vocation de missionnaire. Le soir, chez lui, on lisait la *Vie des Saints*. Chaque enfant, à tour de rôle, était chargé de la lecture. Quand c'était son tour, il franchissait les confesseurs pour arriver aux martyrs. Intelligent, instruit, sans aucun souci des conventions, très allant, avait fait un premier séjour à Loango, de 1909 à 1914. En 1914, il était revenu pour s'engager commeaumônier. Il mérita toute une série de citations, puis la Légion d'honneur, avec ce motif :

D'un dévouement inlassable et d'un sang-froid sans exemple, au cours des attaques du 9 au 18 août 1918, le Père Le Sellier, toujours debout en tête des premières vagues, n'a cessé de donner le plus splendide exemple de mépris du danger, de l'énergie et de la bravoure sous le feu. Le 9 août en particulier, sans aucun souci des rafales de mitrailleuses et des barrages d'artillerie, il souleva par son attitude l'admiration des officiers et de la troupe qui, électrisés par son exemple, crièrent à plusieurs reprises en plein combat : « Bravo, l'aumônier ! »

En voilà un qui aura vu venir la mort sans crainte : il la connaissait. Le P. Leray, d'une famille de treize enfants : jusqu'à vingt ans, il avait travaillé aux champs, économisant sou à sou le nécessaire pour ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre à trente-cinq ans, il avait demandé à partir pour la Guinée, mais lui aussi était revenu pour la guerre et s'y était illustré. Puis il retournait, joyeux, à sa mission. Le P. Guyénot, du Jura, novice au début de la guerre, cité lui aussi, qui apprenait la langue indigène dans ses cantonnements de repos pour aller au Gabon dès la paix : il n'aura pu y débarquer. Et le P. Séal, sous-lieutenant et Croix de guerre. Et le P. Van Dooren, le benjamin de la troupe, hollandais qui avait demandé une mission française. Et le P. Michel de Lausanne, docteur en philosophie et en théologie, professeur au Séminaire français de Rome : entré chez les Chartreux dont il n'avait pu supporter la règle, il avait demandé à enseigner dans un séminaire indigène. Et les Frères Crépin Benoît, Hermas Huckle, Marcien Neumayer,

Antonin Muratet, Léger Mona, Arsène Heckly, et l'auxiliaire Gabriel Ged, qui retournaient au Sénégal, après avoir, eux aussi, fait la guerre, pour continuer leur aide aux missionnaires dans les travaux matériels d'aménagement et d'entretien des postes. Et la Sœur saint Pierre des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui s'en allait à la mission de Brazzaville...

M^{gr} Jalabert, en pensée, les a tous salués et bénis dans la mort. Et voilà, parmi tant d'autres victimes, la force religieuse et française que la mer a engloutie dans le naufrage de l'*Afrique*...

UNE AME D'ÉLITE

3 octobre 1920.

J'achève une lecture assez singulière, celle d'un manuscrit laissé par une religieuse décédée à Lourdes il y a quelques années. C'est l'histoire d'une vie intérieure. La vie intérieure, nous ne la connaissons guère et nous ne la pratiquons plus. Comme M^{me} Benoîton, nous sommes toujours sortis et, quand nous rentrons, ce n'est jamais en nous-mêmes. Elle a pourtant ses profondeurs, ses abîmes, ses élévations. Elle est diverse, mystérieuse, dangereuse et magnifique comme cet air bleu qui nous baigne, que nous croyons aux beaux jours uniformément paisible et limpide et dont nos explorateurs nouveaux, les aviateurs, nous disent l'infinie variété et le cours changeant. Elle n'a pas besoin du concours des circonstances, elle se contente du sort le plus ordinaire : quelle aventure égalerait le dialogue, de plus en plus direct et rapproché, d'une âme qui s'interroge ou qui répond à Dieu ?

Voici la biographie de la sœur Marie de l'Enfant-Jésus, telle qu'on peut l'imaginer d'après les rares

indications du manuscrit. Elle naquit en Dauphiné, dans le bonheur et la fortune. La mort de son père, des revers à la suite d'un procès contraignirent sa famille à s'en aller vivre à la campagne. Cette demi-solitude de la campagne toute l'année, ou elle endort les énergies et les intelligences par sa monotonie, par le manque d'élan, de nouveauté, de conversation, ou elle favorise le développement de sensibilités qui, repliées, concentrées, atteignent une puissance, une ardeur exceptionnelles. Sur le fond gris des jours se détachent non des événements, mais des sentiments. A force de tirer sa distraction de soi-même, on connaît mieux ses ressources, et l'on s'étonne de sa richesse. Rappelez-vous ce château du Cayla, où se formèrent Eugénie et Maurice de Guérin, ce manoir de Vendée où s'élaborèrent les héroïsmes intimes du *Récit d'une sœur*. Les modes, les médisances, les petitesse, la dispersion de la ville disparaissent. On a toute la journée devant soi pour se perdre soi-même ou pour se trouver. Des paysans tout bruts, sans complications pour nous, la lecture qu'on peut approfondir, la musique où l'on peut se précipiter, la nature qui devient un personnage vivant à qui confier ses rêves, ses agitations, son ennui, tout ramène à cette méditation forcée que le bon air et de saines habitudes empêchent de tourner à la neurasthénie. Ainsi l'isolement et la terre s'entendent à former des caractères originaux, aptes aux grandes passions comme aux tâches au long cours, et dont la mesure ne sera pas la qualité principale.

Notre jeune fille fut de ceux que la solitude exalte et fortifie. Une mère cruellement atteinte par son deuil, une sœur aînée obligée de se placer comme institutrice et puisant dans son travail même le goût du dévouement qui devait la conduire aux écoles enfantines, deux frères que leurs études éloignaient le plus souvent, une petite sœur cadette enfin, dont il fallait suivre l'éducation, c'était son entourage immédiat. Ajoutez-y les paysages du Dauphiné, doux et âpres ensemble, et, l'été, quelques voisinages. La vocation religieuse va déterminer dans ce cœur tendre, mais volontaire, un conflit pathétique. Elle aime les siens, auxquels elle se sent quasi nécessaire, elle s'est attachée à ce coin de sol où chacun la connaît et qui fut le cadre de toutes ses pensées, mais elle se sent attirée vers le cloître. Déjà l'aînée est partie, pour se consacrer aux petits des pauvres. Partira-t-elle à son tour ? Son confesseur, n'osant le lui conseiller, laisse à Dieu le soin de l'éclairer. Elle attend, elle écoute en elle la voix qui l'appelle doucement, mais obstinément. Une visite au couvent de Sainte-Claire à Lyon, qu'elle a choisi si elle part, précipite sa résolution. De la cellule, où on lui a permis d'entrer, elle aperçoit la lampe du sanctuaire ainsi placée que, de sa chambrette, chaque clarisse peut la voir. Et la sœur qui la conduit, remarquant son silence, ce silence auquel la campagne l'a accoutumée dans ses sentiments les plus profonds, lui demande : — Pourquoi êtes-vous si triste ? — Je voudrais rester avec vous, répond-elle.

Elle est décidée, elle partira dès que sa sœur cadette reviendra de la pension. Elle a vingt-six ans, et c'est déjà bien tard pour se soumettre à une règle aussi rigide. Elle n'attendra donc pas davantage. Mais, comme elle prévoit, de sa famille, des assauts auxquels sa tendresse, momentanément, ne résistera pas, comme elle est sûre d'elle-même, non pas de l'impuissance des larmes maternelles, elle s'en ira un matin, de très bonne heure, sans avertir. Elle a choisi le 15 août. La veille, à onze heures du soir, elle note sur le carnet qu'elle laisse à sa petite sœur : « Plus que quelques heures, et tout sera consommé... Déjà, j'ai dit en secret le dernier adieu à notre pauvre mère, qui ne se doute pas du cruel réveil ; j'ai embrassé plus tendrement que d'habitude mes frères. Plusieurs fois, pendant cette terrible journée, des larmes ont tremblé dans mes paupières. La mort de notre pauvre chien motivait un peu ma tristesse, et j'étais bien aise de cette occasion pour m'y livrer en toute liberté. Oh ! quel martyre intérieur j'ai subi pendant ces derniers jours ! Dieu seul le sait, et, j'espère, Il me le comptera. Je le Lui ai offert pour vous, pour que vous soyez courageux et forts dans l'épreuve que Dieu vous envoie. Oui, c'est Dieu qui vous l'envoie, et vous n'avez rien de mieux à faire que de vous soumettre à sa sainte volonté. »

Elle s'en va, avant le jour, se confiant à la nuit comme un malfaiteur. Elle porte avec elle toute la douleur qu'elle va répandre chez ceux qu'elle quitte. Pourtant elle n'hésite pas. Elle sait que l'Eglise

reconnaît l'autorité de la vocation individuelle, admet la réalisation personnelle dans l'ordre divin.

Je me souviens d'avoir interrogé, sur un départ tout pareil, une petite sœur des pauvres : « Je n'avais emporté, me dit-elle, qu'une douzaine de mouchoirs, parce que je prévoyais bien que je pleurerais beaucoup et que la communauté ne m'en donnerait pas assez... » Ainsi se mêlent dans un cœur de femme les tendresses humaines et la soumission à l'appel de Dieu. Car cette volontaire sœur Marie de l'Enfant-Jésus aspirera avant tout, dans son cloître, à être la plus obéissante servante du Seigneur, et ne cessera pas pour autant de s'associer aux bonheurs et aux malheurs de famille, d'en prendre sa part, surtout des croix.

En 1872,¹ le couvent de Sainte-Claire fut envahi par l'insurrection lyonnaise, qui croyait y découvrir, ô banalité de la sottise humaine ! un dépôt d'armes. On commence les fouilles, et l'on secoue une armoire fermée à clé : « — Qu'avez-vous là-dedans ? — Vous allez voir. » On l'ouvre. Elle était pleine de jouets d'enfants, dont les religieuses faisaient des distributions. Et voilà nos bandits qui se précipitent avec des cris joyeux : « Ma sœur, ce cheval pour mon petit garçon. — Cette poupée pour ma fillette... » Ainsi le peuple se gonfle et s'apaise en quelques instants. C'est pourquoi il le faut mener. On se quitte les meilleurs amis du monde. Mais c'est bientôt une seconde visite, celle du maire usurpateur, un cordonnier. Celui-ci, quand il voit les clarisses pieds-nus, entre dans une

grande colère : « Pourquoi n'êtes-vous pas chaussées ? C'est contre nature. Les pieds sont faits pour être chaussés... » Je crois bien, il était cordonnier ! Il partit, faisant claquer les portes. Cependant le couvent fut respecté. La sœur Marie de l'Enfant-Jésus, qui raconte ces véridiques histoires, cite le propos de l'un des insurgés à un autre : « Tu vois ce couvent ; eh bien ! nous y sommes entrés un jour. Nous voulions tout casser. Mais nous n'avons pas pu ; je crois qu'elles nous ont ensorcelés... » Ainsi le jeune Ramuntcho fut vaincu par la paix du monastère où il allait chercher Gracieuse.

Ces événements-là sont à peu près le seul détail de vie extérieure qu'on relève dans le journal, cela et puis l'installation à Lourdes dans un nouveau cloître. Tout le reste, c'est le rapprochement de Dieu opiniâtrément poursuivi. La religieuse parle à Jésus et Jésus lui répond. Il lui répond surtout dans la souffrance. Car la souffrance devient pour elle la visite de Dieu, le signe visible de son intervention. Le jour de la mort de sa sœur, quand elle l'ignore encore, elle entend qu'Il lui dit : « Heureuses les âmes qui se laissent couler dans la souffrance comme dans un moule ! » Parole qui est comme le paroxysme de la soumission, le don suprême de l'âme brûlée d'amour. La communion la remplit de force et de joie. Mais quand elle subit davantage ce qu'elle appelle si énergiquement, si magnifiquement, l'*étreinte eucharistique*, elle sait ce qui l'attend, et elle demande avec douceur : « Qu'allez-vous m'envoyer, mon Dieu ? » Elle tend l'épaule à une nouvelle croix, dont elle est

sûre. Ce surcroît de félicité ne l'a jamais trompée.

Ainsi elle s'épure jusqu'à la mort. Sa dernière année est un véritable martyre. Elle est comblée. La maladie de cœur qui l'emporte lentement ne lui permet plus de se coucher. Il faut qu'elle passe les nuits sur un fauteuil, Cependant elle travaille encore : de petites statues de plâtre pour villages de montagne, des tricots de laine pour les pauvres. Elle désire voir Dieu face à face. Il s'est déjà tant révélé à elle dans la douleur. La Supérieure qui retrace ses derniers instants, après l'avoir louée de sa régularité, de son humilité, de son amour de la pauvreté, de sa charité infinie, cite ses derniers mots : « Je suis heureuse, disait-elle, je meurs tranquille, *mais sans consolation extraordinaire* ; je ne désire rien de plus... c'est plus sûr, moins indigne de ma petitesse... Je ne veux que ce que veut Jésus pour le temps et pour l'éternité... » J'ai souligné la plus belle parole. Cette religieuse qui avait parlé à Dieu de si près, acceptant qu'Il ne se rapprochât pas davantage au moment suprême, n'est-ce pas le plus bel acte de foi ?

Une petite novice de Lourdes, qui aimait et admirait sœur Marie de l'Enfant-Jésus, et à qui l'on avait dit, pensant aux vertus de la morte : « Il poussera des lis sur sa tombe... » ne manquait pas, chaque fois qu'elle allait au cimetière, de regarder si les lis avaient poussé. Petite novice, vous ne pouviez pas les voir, mais nous, nous les voyons très bien croître dans votre cœur. C'est le bouquet que désire la sœur Marie de l'Enfant-Jésus...

ADÈLE KAMM

Leysin, janvier 1913.

Comme je montais à Leysin, on m'avait dit : Sur-
tout ne manquez pas d'emporter *Adèle Kamm* ; cette
vie de jeune poitrinaire vous passionnera.

Je n'apercevais pas très bien en quoi la biographie
d'une tuberculeuse me pourrait passionner. Les his-
toires de malades, ça n'est guère pour moi. Enfin
j'emportai *Adèle Kamm*.

*
* *

La montagne reçoit, aujourd'hui, l'hiver comme
été, et je ne sais si sa robe d'hiver n'est pas la plus
belle. On lui rend visite à Saint-Moritz en Engadine,
Chamonix, au Revard en Savoie, à Caux pareil à
un balcon sur le lac Léman, à Villard dans la vallée
du Rhône ; et là, dans le vent et le froid, elle offre
à ses amis les plaisirs de la luge, du bobsleigh, du
ski. Sa neige ne paraît uniforme qu'à des yeux peu
exercés. Elle change selon la lumière : elle a des
reflets bleus, violets, mauves, et le soir, au couchant

elle s'embrase. Il faut voir la montagne en hiver, comme les pays de soleil au cœur de l'été.

Mais il y a aussi la montagne des sanatoriums, celle de Davos, celle de Leysin. Au premier abord, on ne la distingue pas de l'autre. Ces hôtels confortables, bien aérés, brillants ressemblent si peu à des hôpitaux ! A table, personne ne se permet de tousser : la consigne est très sévère, et les nouveaux, en peu de temps, parviennent à l'observer. C'est presque gai : on cause, on plaisante, on rit. Mais il y a des places vides : les malades ne peuvent pas toujours descendre, et la nuit on entend des toux déchirantes.

Le paysage de Leysin n'est pas sévère. Les forêts de sapins couvrent les pentes du plateau où s'étale le village. Saupoudrées de neige, elles composent avec les prairies toutes blanches, blanches sans une ombre, une harmonie de clair-obscur, mais d'un clair-obscur dont la clarté resplendit à en être aveuglante et dont l'obscurité pourrait déjà passer pour de la lumière. Les arcs-boutants du Chamossaire dévalent jusqu'au bord du Rhône qui coule tout en bas et l'on a, juste en face de soi, la Dent du Midi aux sept pointes.

De sa chambre au cinquième étage, de son lit qu'elle ne quitta guère, Adèle Kamm, plusieurs hivers, contempla ce paysage sans éprouver le besoin d'en reculer les formidables parois. Elle était de ces malades qui ne descendent jamais. Cependant on la connaissait. Sa chambre ne désemplassait pas de visi-

teurs. Même de loin, sa présence exerçait une action bienfaisante. Elle est morte au mois de mars 1911, à vingt-six ans, après six ans de condamnation, six ans de survie qu'elle employa magnifiquement. « Il est des vies, dit M. Paul Seippel, son biographe, dans la courte préface où il s'excuse presque d'avoir écrit ce beau livre d'intimité, il est des vies dont la beauté décente répugne à toute apparence de réclame. La mort libératrice marque l'heure où l'on peut et doit en parler. Car il est bon qu'elles soient connues de tous, puisqu'elles sont faites pour enrichir le patrimoine humain d'un nouvel exemple d'héroïsme et de sainteté. »

M. Paul Seippel n'a pas triché avec son sujet. La biographie qu'il nous donne est toute simple, sans vaine ornementation. Il a écarté les effets d'émotion facile, et l'émotion, quand elle vient, est de la qualité la plus rare. Ce qui coule de ce livre, comme d'une source jaillissante, c'est le plus étonnant héroïsme : l'héroïsme quotidien.

*
* *

Adèle Kamm, née à Lausanne en 1885, comptait dans ses ascendants des soldats et des hôteliers. L'un fit la campagne de Russie, l'autre aménagea l'hôtel du Grand-Pont. On peut retrouver chez elle un mélange de bravoure et de sens pratique, une générosité d'âme qui pèse néanmoins le doit et avoir jusqu'au moment où elle ne fit plus que donner. C'était,

à vingt ans, une charmante jeune fille, parfaitement élevée, qui revenait d'Angleterre où elle avait achevé ses études, et qu'on trouvait gaie, jolie, adroite et pratique. A la suite d'une pleurésie, le mal se déclara, et tout de suite on le diagnostiqua incurable.

On n'est pas d'emblée un saint, et d'ailleurs ce serait inhumain et peu intéressant. Il faut qu'on voie le chemin par où l'on monte et qu'on puisse mesurer l'importance de l'ascension. Adèle Kamm, condamnée, et le sachant, emploiera trois années à son apprentissage de mourante. Elle traversera successivement la période du désespoir, celle de l'engourdissement, celle de la lutte où l'on veut vaincre à tout prix. Souvent on a parlé, non sans exagération, de l'exaltation des malades dans les sanatoriums. Cette exaltation, il est rare qu'elle dure. La vie lente, immobile, monotone, la fige et l'on parvient bientôt à un état d'indifférence : les jours sont comptés, et l'on ne s'en sert plus, on les laisse tomber à l'abîme sans même prendre garde au bruit de leur chute. D'une race énergique, Adèle Kamm voulut les retenir. Elle résista à la dépression habituelle et parce que la gaieté est un principe de santé, elle s'efforça d'être gaie. Elle fut une malade aimable : « L'amabilité a-t-elle dit, c'est la charité qui se donne, c'est la patience qui supporte, c'est la force et la paix qui se transmettent d'un seul cœur au cœur de toute une famille. »

Elle résistait, elle n'acceptait pas encore. Elle n'était pas encore à cette découverte dont Marc Au

rèle a tiré un enseignement et dont je tiens la formule de M. Paul Bourget : *faire de l'obstacle la matière de son action*. Quand elle fut atteinte, elle était fiancée. Ainsi dut-elle renoncer à son amour et à l'avenir. Par une discrétion qui respecte le secret de son cœur, on ne nous dit pas la souffrance qu'elle en ressentit, mais on songe à Antigone se plaignant qu'elle ne connaîtra jamais la douceur du foyer, ni les petits bras confiants d'un enfant né d'elle. Il lui restait à renoncer à la vie. Elle le fit très simplement au Cannet, pendant le printemps de 1908, un de ces printemps de vent et de pluie qui ajoutent l'ironie à leurs injurieuses giboulées. Lasse du doute qui la diminuait, elle acquit la certitude qui la libéra et, sûre de ne pas guérir, elle organisa sa vie *tranquillement et utilement*. Désormais, pacifiée, elle fut heureuse.

*
* *

Tranquillement, oui, puisqu'elle avait la paix. Mais utilement ? Il n'y a rien de pire que l'inactivité pour une nature énergique. Cela, elle ne l'accepta jamais. Le cercle se rétrécissait de ce qu'elle pouvait entreprendre. Couchée, il lui fallait bien renoncer aux petits ouvrages d'aiguille. « Une chose reste toujours, murmure-t-elle : la joie des autres ; donner un peu de courage, d'espoir, provoquer un sourire, tout cela est un doux travail et il n'est pas nécessaire d'être assis pour cela. » On pense bien qu'il y a aussi la prière. Et pour ses sœurs en souffrance, elle

écrit un petit livre : *Joyeux dans l'affliction*, où elle leur fait part de sa conquête.

Avec une autre condamnée, Louise Devenoge, comme elle, du peuple celle-là, elle fonde une petite association de malades. Ne sommes-nous pas au temps des syndicats ? Celui-ci est assez original. Ces deux jeunes filles ont remarqué qu'on ne sait pas bien parler aux malades. Ils éprouvent sans cesse la sensation déprimante d'être rejetés hors de l'existence commune, diminués, un peu méprisés. On les plaint trop, on ne les comprend jamais tout à fait. On leur donne de la pitié, on leur adresse des sermons, et tout cela est horriblement pénible. S'ils échangeaient entre eux leurs réflexions, peut-être sauraient-ils mieux ce qui leur convient ? Et voilà l'origine de l'œuvre des *coccinelles*. Les coccinelles, vulgairement les bêtes bon Dieu, ce seront les malades. A tour de rôle, ils écriront leurs idées, ils consigneront leurs épreuves sur un petit cahier qui s'en ira d'un lit à l'autre. On ne sera plus seul à souffrir, on saura comment les autres font, on fera partie de la même équipe, comme des soldats à la bataille, et l'on sait bien qu'on a plus de courage à marcher quand on se sent les coudes appuyés. Mais surtout pas d'apostolat, pas d'édification, pas de mômeries, pas de *patois de Chanaan* : qu'on dise quelque chose de sincère, et cela suffira. Et qu'on tâche d'être gaie : *la joie est un devoir*. Adèle Kammer fut l'âme de cette petite assemblée. Elle eut une foule d'amies lointaines qu'elle ne vit jamais, qu'elle réconfortait à distance rien qu'en leur confiant ses

propres luttes et ses misères. Il lui arriva plus d'une fois encore de connaître le découragement à force de trop souffrir : alors elle confessait ses *dégringolades* dans ses avis aux coccinelles, et cela leur faisait plaisir, et cela leur faisait du bien. De tous côtés on venait à elle, chacun lui apportait sa peine et se trouvait soulagé. De cette malade, dont tout le corps était supplicié, on réclamait assistance, et elle acceptait ces nouvelles croix. « Oui, disait-elle, il faut aimer : tout est là. »

*
* *

La vie morale ne lui suffisant pas, elle crée aux environs de Genève, dans un endroit bien abrité, une galerie de cure d'air pour les pauvres incurables. Elle n'a pas d'argent : sa brochure, *Joyeux dans l'affliction*, lui procure les premiers fonds. Elle rencontre des résistances locales, elle les brise. Au fond de son lit elle dresse les plans, réduit les devis, organise, administre, construit. Et lorsque lady Aberdeen, vice-reine d'Irlande, qui a entrepris dans son pays la lutte contre la tuberculose, vient rendre visite à cette fondatrice dont elle a entendu parler et qui gît grelottante, sous les couvertures, savez-vous ce qu'Adèle Kamm répond à cette question d'adieu : « N'avez-vous pas quelque message à envoyer à nos ouvriers et à nos malades d'Irlande ? » « — Oh ! madame, répond-elle, dites-leur que je suis heureuse... » Elle est heureuse parce qu'elle travaille, elle est heureuse

parce qu'elle travaille pour les autres. Elle a trouvé là son point d'appui pour supporter sa misère de corps, pour la supporter ? non, pour l'aimer. Car elle l'aime. Elle avoue tout naturellement qu'elle a eu de la chance dans la vie, qu'elle a été bénie.

Et possédée de charité, la voici qui pense aux prisonniers. Elle leur écrit une grande lettre qui commence par traîner dans les bureaux de la police et qui parvient finalement à son adresse. Elle est étonnante d'ingénuité et de psychologie ensemble. Loin de s'apitoyer sur leur sort, elle les invite à penser aux malades : « Le matin, lorsque vous allez à votre travail, pensez à nous qui ne pouvons rien faire de nos mains et qui avons la nostalgie du travail ; et le soir pensez encore à nous qui souffrons et ne serons pas soulagés par une bonne nuit. » C'est sa trouvaille : substituer à la croix que l'on porte la croix que portent les autres, et toutes deviennent légères à l'épaule. Aux malheureux, aux coupables, aux déçus, elle fait la suprême charité : elle leur demande quelque chose.

Cette charité la rapprochait de Dieu. Elle puisait en Dieu cette force d'oubli. M. Paul Seippel voit en elle les traits particuliers d'une sainte protestante. Certes, je n'instituerai pas un débat confessionnel sur cette tombe où il ne faut déposer que des fleurs. Mais je vois Adèle Kamm très près du catholicisme au contraire. Elle expie pour les autres, elle voit le Christ dans tous les détails de sa longue épreuve, elle croit à la réversibilité des mérites et à

la communion des fidèles. Et pour la mieux analyser, M. Paul Seippel lui-même demande son aide à sainte Thérèse.

Six ans elle vécut à la veille de mourir. Les médecins ne comprenaient pas le miracle de cette existence précaire. C'était un miracle de volonté et d'amour. Elle n'appelait ni n'écartait la mort. « La vie et la mort, a-t-elle pu dire, me sont une même joie. »

*
* *

Vous souvenez-vous de cette page de la *Chanson de Roland* où Charlemagne arrête le soleil pour avoir le temps d'achever la défaite des Sarrasins ? De son lit de douleur la petite Adèle Kamm arrêta six années de suite la mort pour avoir le temps de se composer une belle vie. Et quand, trop réduite et brûlée, elle eut décidément perdu ce pouvoir, elle sourit à la visiteuse comme à une amie qui a eu la gentillesse de rester à la porte et d'attendre qu'elle eût achevé le chef-d'œuvre de sa vie...

MADAME PASTEUR

Août 1913.

Lisez ce petit livre (1). Ce n'est qu'un portrait, un portrait de vieille femme, et tous ceux qui liront ces pages sentiront au cœur cet afflux de sang qui nous vient des grandes œuvres et des nobles vies.

« Elle a passé dans la gloire en cherchant toujours à s'effacer... » — « Tout en elle était discret. » — « Ne pensant jamais à elle, elle ne voulait point qu'on s'occupât d'elle. Le mot « moi », ce mot, un des premiers et des derniers que prononcent les lèvres humaines, était si étranger à son vocabulaire que, pendant les trente années où j'ai eu le bonheur de vivre près d'elle, de l'aimer, de la vénérer, je ne me rappelle pas lui avoir entendu dire une phrase commençant par ce mot. Comme elle est simple ! disait-on toujours, que ce fût à une première entrevue ou après de longues années d'intimité. Et à cette simplicité qui implique un si rare ensemble de qualités primordiales s'ajoutait l'heureux don de voir les choses et les gens par les grands et les bons côtés »

(1) *Madame Pasteur*, par René Vallery-Radot.

une bienveillance sans égale, une bonté toujours indulgente. Eloges ou excuses, c'était sa manière de juger son prochain. »

Ainsi parle de M^{me} Pasteur M. René Vallery-Radot, son gendre, dans l'opuscule qu'il lui consacre. A cette piété, à ce sens profond des intimités, à cet élargissement si naturel du ton le plus délicat, vous eussiez reconnu l'auteur de cette admirable *Vie de Pasteur*, l'un des plus beaux livres de ce temps, où l'on peut puiser tour à tour l'élan et la paix. *Tout en elle était discret* : ne revoyez-vous pas, rien qu'à ce trait, ces femmes que vous avez pu rencontrer, surtout en province, qui ne cherchaient jamais à briller, dont la toilette et la conversation ne visaient à aucun effet, qui se sentaient presque gênées d'être remarquées, et dont il était néanmoins facile de deviner qu'elles exerçaient une autorité de vertu et de grâce à l'intérieur de leur maison ? A peine avait-on entendu le son de leur voix et discerné sous leur réserve leur distinction et leur jugement, et l'on emportait d'elles une image d'ordre et de clarté.

Je n'ai vu qu'une fois M^{me} Pasteur. C'était à Arbois, où je venais en pèlerinage visiter la maison où il passa ses premières années. Le grand Pasteur est né à Dôle, mais c'est Arbois qui est sa patrie. Notre véritable pays, n'est-ce pas celui où nos parents ont eu, avant l'éveil de nos facultés, leur installation définitive, celui que nous avons associé à nos plaisirs et à nos peines d'enfant, à nos désirs d'adolescence, à toute cette formation qui fait de nos quinze ou vingt

premières années la partie essentielle de notre vie, celle qui nous fournira d'images, et de joie de vivre, et de force d'âme ? Cette maison où s'installa Jean-Joseph, le tanneur, avec sa famille, au bord de la Cuisance, près du pont, a sans doute été arrangée en demeure bourgeoise ; elle a gardé néanmoins son caractère. M^{me} Pasteur, qui voulut bien m'y accueillir, y avait rassemblé tout ce qui pouvait exciter le souvenir : les livres qu'il lisait, ses daguerréotypes à vingt ou vingt-cinq ans, ses premières peintures, car il aurait pu être un prodigieux artiste. Elle l'évoquait comme s'il était encore là, et non seulement elle s'effaçait devant lui, mais aussi devant ses parents, surtout devant Jean-Joseph, son père, qui avait senti et préparé le glorieux avenir. Ce refus de se mettre en scène, de faire la moindre allusion à son propre rôle était si complet, si absolu, que je n'y pris pas garde au premier abord. D'elle-même il n'y avait rien à dire. Il n'y avait rien à dire, sinon qu'elle avait été la compagne parfaite qui sait créer autour du génie l'atmosphère favorable à son épanouissement, à sa production, celle qu'on n'aperçoit pas et qui est toujours là, attentive, prête au réconfort, bienfaisante.

M. René Vallery-Radot la sort aujourd'hui de l'ombre où il avait dû la laisser sur sa prière lorsqu'il écrivit, elle vivante, sa *Vie de Pasteur*. Il y fut convié par la conférence Saint-Thomas-d'Aquin de Besançon, qui lui demanda de traiter ce sujet : — Parlez-nous de M^{me} Pasteur. Pasteur est tout spécialement

honoré dans notre ville, où il fut étudiant. De toute la Franche-Comté, de tout le Jura, on viendra vous entendre. C'est un exemple à citer aux jeunes filles de France, et vous savez la contagion de l'exemple. Vous seul pouvez parler d'elle avec le tact et la discrétion qui permettent de dire le nécessaire sans jamais tomber dans les exagérations et les amplifications si cruelles à ces pures mémoires... Il se laissa convaincre. La conférence Saint-Thomas-d'Aquin de Besançon est une société provinciale de grand renom. C'est elle qui appela Brunetière à se déclarer sur la vérité religieuse. Il y prononça son retentissant discours sur le *besoin de croire*, qui fut le prélude de son retour au catholicisme. La conférence que fit M. René Vallery-Radot sur M^{me} Pasteur est d'une tout autre qualité : elle ne vise qu'aux détails de la réalité quotidienne, et pourtant elle atteint le fond même de la vie.

Marie Laurent, la future M^{me} Pasteur, appartenait par sa mère à une vieille famille d'Orléans, les Huet, une de ces familles où le courage s'allie à la bonne humeur. Son père était un professeur du lycée. Milieu modeste, peu fortuné, mais d'une exceptionnelle probité d'esprit et de manières. Au début de 1848, M. Laurent fut nommé recteur de la Faculté de Strasbourg. Il recevait le dimanche soir les professeurs, et parmi eux un jeune professeur suppléant de chimie qui venait d'arriver et qui ne sortait guère que pour se rendre à la Faculté. C'était un homme timide, froid avec des yeux enthousiastes, et à qui

des travaux sur les cristaux avaient valu un commencement de réputation. Et brusquement, sans aucune préparation, ce nouveau venu, qui n'avait pas osé se déclarer, écrivit à M. Laurent pour lui demander la main de sa fille Marie. « Autant, dit M. Vallery-Radot, la prudence de Pasteur dans le domaine scientifique était grande, circonspecte, toujours en crainte de laisser quelque point dans l'ombre, autant dans le domaine moral son sentiment était immédiat, impétueux. » Il voyait son bonheur là, il en était sûr. On hésita quelque temps, c'était si inattendu, et M^{lle} Marie, pressée par ses parents, consentit enfin. Elle était de celles qui se donnent pour toujours.

« Alors commença cette vie de foyer qui allait atteindre cet idéal tant de fois cherché, rarement réalisé, où tout s'échange en parfaite intimité. » M^{me} Pasteur voulait servir le travail de son mari. Avant de recopier les notes et les mémoires qu'il lui apportait, elle se les faisait expliquer. Son cœur et son intelligence ne faisaient qu'un : ils s'aidaient mutuellement à comprendre. Elle fut ainsi, en toutes occasions, la première confidente. Elle recevait sa part légitime d'efforts, d'espérances, de déceptions, de victoires. Il y a un mot d'elle qui va nous révéler sa façon d'accepter la vie. On la sollicitait de prendre part à une partie organisée et l'on s'étonnait de son refus qui n'était pas motivé. — *Oh ! c'est bien simple* expliqua-t-elle, *je ne fais jamais de projets.* — Elle se subordonnait naturellement à une tâche autrement importante qu'elle s'était fixée : assurer par tous les

moyens à sa disposition la liberté d'esprit de son mari. Il fallait qu'elle fût toujours là, dans son voisinage, afin qu'il fût dispensé de toute préoccupation matérielle, afin qu'il reçût de cette présence l'apaisement quand la solitude du génie lui pesait.

Un jour que Strasbourg fêtait la venue du prince Louis-Napoléon, alors président de la République avant de devenir empereur, Pasteur avait promis à sa femme de lui montrer le spectacle de la ville. « Le temps d'aller à mon laboratoire, et je reviens. » Il ne revint pas de toute la journée. Et le soir, se souvenant tardivement de sa promesse... « Que veux-tu ? dit-il, non sans remords, il y avait mes expériences. — Sans doute ! » approuva-t-elle en souriant.

C'était toujours comme ça. « Fille, épouse, sœur, mère, nous dit M. Vallery-Radot, M^{me} Pasteur savait vivre sa vie, mais non pas dans le sens moderne, qui a quelque chose de dur, d'impitoyable, au milieu d'un égoïsme à toute épreuve. Pour elle, vivre sa vie, c'était ne jamais penser à elle, se dévouer à diverses tâches aimées et souhaitées, dans le tous-les-jours de l'existence ; c'était se proposer quotidiennement l'idéal des vertus de l'Évangile. » Et il a raison de conclure : « Ah ! jamais on ne rendra assez hommage à celle qui a réuni tant de qualités, ce n'est pas assez dire, tant de vertus de la vraie femme française. » De ces femmes-là, qui s'oublient et se donnent tout à leur famille, et qui dans l'oubli et le don de soi, trouvent le bonheur, il y en a encore, chez nous, et plus qu'on ne croit. Il est juste que l'une d'elles soit

enfin tirée de l'obscurité. Leur jugement est droit comme leur vie. Elles savent mettre chaque chose à sa place, et il se trouve qu'aux plus importantes sont tout naturellement sacrifiées les autres. Imaginez, se demande le biographe, la carrière de Pasteur marié à une femme plus mondaine, plus exigeante, à une femme qui, les premières découvertes réalisées et les premiers succès obtenus, aurait voulu en bénéficier dans sa vanité, dans ses relations, dans ses plaisirs. Ou il l'eût rejetée de son existence et aurait continué, seul et désespéré, ses travaux de laboratoire désormais sans joie, — ou il aurait subi ses caprices, qui l'eussent bientôt amoindri. Alors on peut mesurer la part d'une M^{me} Pasteur dans les inventions de son mari, qu'elle a su faciliter et envelopper d'une calme atmosphère.

Je ne la suivrai pas dans son rôle d'auxiliary au cours de cette carrière si féconde. Je vous renvoie au livre de M. Valléry-Radot. Il y a cependant un dernier trait que je veux relever. Dans l'épreuve, c'est elle qui est la plus forte et qui soutient son mari. Ils perdent successivement trois enfants. La dernière avait douze ans et demi et leur causait les plus douces joies. Pasteur, trop douloureusement frappé, ne rencontra un peu d'oubli que dans le travail. Elle le poussa elle-même vers son laboratoire, consentant à dévorer seule ses larmes qu'elle lui cachait. Quant à lui, *il donnait à ses recherches une portée de plus en plus bienfaisante*. C'était sa manière de porter le deuil.

Un autre genre d'épreuve lui était réservé. Celle-ci

n'a jamais été épargnée aux hommes de génie, ni même à tous ceux dont le mérite dépasse le commun. La haine et l'envie s'acharnent sur eux, comme on voit tous les chiens se précipiter dès qu'on fait un peu de bruit en traversant un village. Quand Pasteur découvrit le vaccin contre la rage, après plusieurs expériences heureuses, on lui amena, trop tard, une petite fille qui avait été mordue trente-sept jours auparavant. Allait-il compromettre sa découverte par un essai aussi hasardeux ? Il n'hésita pas, il essaya et échoua. Aussitôt les calomnies se déchaînèrent, on l'accusa même d'être un meurtrier. Pasteur, ardent et sensible, était découragé par tant d'injustice. M^{me} Pasteur, paisible et confiante, lui montrait que tout cela, plus tard, serait tenu pour rien. Les femmes savent mieux que nous se retirer de la bataille pour en mesurer les coups : les vilénies, les bassesses, elles les jugent avec un sourire et connaissent d'avance leur médiocrité. L'ordre qu'elles ont pris l'habitude de mettre dans leur maison les vient instinctivement diriger dans leurs pensées.

M^{me} Pasteur survécut quinze ans à son mari. Elle repose maintenant dans la crypte de l'Institut Pasteur, auprès de lui. Cette place lui était bien due, et même elle ne l'avait pas demandée. Mais quand avait-elle cessé, lui vivant, ou lui mort, d'être à côté de lui, d'être à lui ?

LE CHANOINE COSTA DE BEAUREGARD

2 novembre 1913.

Il est des vies toutes mêlées aux événements de l'histoire et qui participent de leur importance, même si elles ne les ont pas dirigés. Une biographie d'ambassadeur ou de général prend aisément du relief. On lui prête volontiers de la grandeur et l'on remarque à peine d'autres vies toutes simples, toutes modestes et monotones dont on se rend bien compte, vaguement et confusément, qu'elles furent précieuses, mais sur lesquelles on juge inutile de se pencher. Celles-ci valent par le détail, et, peu à peu, mille détails quotidiens qui s'accumulent composent un dessin plein de grâce. Elles sont pareilles à ces sources cachées dans les bois, qu'on n'entend pas couler. C'est à elles qu'il faut aller boire, car leur eau est pure, tandis que celle des torrents qui roulent avec fracas est presque toujours troublée.

C'est une de ces vies-là que vient d'écrire M^{gr} Costa de Beauregard, sous le titre : *Une âme de saint*, et c'est la biographie toute simple, toute modeste et monotone de son oncle, le chanoine Costa, qui fonda

à Chambéry l'orphelinat du Bocage. Certes, la vieille famille des Costa a donné d'autres gloires plus retentissantes, un marquis Henri qui lutta contre Bonaparte dans les Alpes et qui fut le héros d'*Un Homme d'autrefois* ; un marquis Léon, qui fut l'ami de Cavour dont il n'hésita pas à combattre la politique anti-religieuse ; un marquis Albert, enfin, soldat et historien, qui représenta à l'Académie son pays de Savoie où la langue française fut de tout temps cultivée avec un soin particulier, et cela se voit bien dans un saint François de Sales ou un Joseph de Maistre. Mais donner le jour à ce saint Vincent de Paul savoyard, c'est une faveur divine. Après les couronnes de feuilles de chêne, elle méritait ce rameau d'olivier.

*
* *

Les parents, jadis, n'étaient pas si tendres qu'aujourd'hui. Ils estimaient la tendresse amollissante et ne gâtaient pas leurs enfants. Il est vrai qu'ils en avaient un grand nombre et qu'il les fallait tenir à leur place. Au château de la Motte, près de Chambéry, où Camille Costa fut élevé avec ses neuf frères et sœurs, la vie était plus sérieuse que gaie. Il racontait lui-même plus tard à ses orphelins qu'il recevait pour ses étrennes un paquet de ficelle — étrennes utiles. Un jour qu'il avait écrit à son père une belle lettre qui se terminait par ces effusions : « Mon cher papa, je vous aime de tout mon gentil petit cœur... », formule dont il attendait merveilles : « Quel est l'im-

bécile qui t'a dicté cette ânerie ? » lui demanda simplement son père, quand il le revit. Il n'avait pas plus de chance auprès de sa mère. Comme il se plaignait de n'être pas heureux : — « Et qui t'a jamais dit, lui répliqua-t-elle, que nous sommes en ce monde pour être heureux ?... » Elle-même faisait bon marché de son bonheur personnel. Après sa mort, on retrouva ces lignes dans son livre d'heures : « Mon Dieu ! faites-moi la grâce de réserver toutes mes joies pour l'éternité... » et ces autres encore qui suffisent à résumer sa vie : « Mon Dieu ! faites que je ne parle et que je n'agisse jamais que pour le bien éternel des êtres chers que vous m'avez confiés... » Voilà comment une femme d'autrefois entendait le droit au bonheur.

La plupart des hommes ne valent guère davantage à la fin de leur existence qu'au commencement, et souvent même, ils valent de moins en moins : le cœur se dessèche, l'esprit se racornit, et l'on ne s'occupe que de soi. Une amélioration est déjà un signe de supériorité. Les vies de saints — cela va de soi, puisque la sainteté n'est pas un don, mais un perfectionnement volontaire — offrent toujours le spectacle d'une ascension. Camille Costa n'entra pas de plain-pied dans sa vocation de charité, et quand il y entra, ce fut tout d'abord sans plaisir. Il se sentait appelé par Dieu, et cet appel ne lui causait nulle joie. Il n'y résistait pas, mais il en souffrait amèrement. Il tenait à tant de choses qu'il ne désirait pas de quitter : il croyait parfois ne pas croire, il aimait l'art passionnément, et il connaissait tous ces troubles inté-

rieurs qu'on n'écarte que mollement parce qu'ils ne vont pas sans quelque intime complaisance. Ne suffisait-il donc pas que, tout en se consacrant à la sculpture, il aimât les pauvres et les visitât ? Pourquoi exiger de lui un renoncement plus complet ? Jusqu'à son entrée au séminaire, à Rome, il traversa des jours d'agonie. Et même à Rome l'épreuve ne cessa pas. N'y admirait-il pas avec excès les chefs-d'œuvre païens ? Son directeur, le rude abbé Chenal, qui ressemblait à ce M. Déage par qui saint François de Sales fut tant secoué et gourmandé, le lui reprochait sans barguigner. « Dans les rues de Rome, lui disait-il, vous ne devriez pas avoir d'autre pensée que celle d'un grand saint, tout aussi artiste que vous, saint Joseph Calasanet, qui se répétait sans cesse à lui-même ce conseil bien fait pour vous : *Cum per urbem incedis, memento « te religiosum esse, non pictorem. »* (Quand vous visitez Rome, souvenez-vous que vous n'êtes pas un artiste, mais un religieux). Condamnation qui eût tout de même bien étonné les papes de la Renaissance.

Après son ordination, la paix entra dans son âme. « On peut, a-t-il écrit, donner sa vie de deux manières : ou bien d'un seul coup, en se faisant tuer pour ceux qu'on veut sauver, ou bien en détail, jour pour jour, en usant ses forces, son temps, tout ce que l'on a pour ceux qu'on aime. C'est cette dernière manière que j'ai choisie... » Il se donna chaque jour, mais de plus en plus, et bientôt tout entier. Rentré en Savoie pour y exercer son ministère sacré, il trouva l'oc-

casion qui l'attendait. Ce fut le choléra de 1867 qui la lui fournit. Dans bien des familles le père et la mère avaient succombé ensemble au fléau ; les petits restaient seuls. Qui prendrait la place des morts ? « Vous » lui dit l'abbé Chenal. Là encore, il hésita. Mais les enfants le désignèrent : ils s'accrochaient à sa soutane, ils se jetaient dans ses bras. Comment leur eût-il résisté ? Il fonda, comme il put, l'Orphelinat du Bocage. Le propriétaire du château de Boisson-Rond, qui appartenait à cette famille de Boigne dont les œuvres de bienfaisance sont innombrables à Chambéry, lui donna l'emplacement. Dans le contrat, il est assez curieux de relever cette clause parmi le fatras juridique : « Les chers petits seront nourris, élevés, instruits, gardés le plus affectueusement possible... On ne négligera rien pour leur remplacer la famille absente... » Ce n'est pas un style de notaire.

Dès lors l'histoire du chanoine Costa se confond avec l'histoire de son œuvre. On le nomma chanoine malgré lui. Quand il apprit que cette nomination le menaçait, il accourut à l'archevêché et força la porte du cardinal Billiet, alors archevêque de Chambéry. Il souleva sans succès toutes sortes d'objections, et finalement celle-ci : « Cette nomination prématurée me couvrira de ridicule. — Et moi, lui répliqua l'archevêque, pensez-vous que cela m'a amusé quand *ils* m'ont fait cardinal ? »

Son humilité égalait sa bonté. Et même, elle savait revêtir des formes charmantes, quand il s'agissait de

se dérober aux compliments ou à la reconnaissance. Il n'était pas pour rien le petit-fils de ce marquis de Vérac qui, dévisageant le prince de Talleyrand à la Chambre des pairs, en reçut cette demande impatiente : « Qu'avez-vous à me considérer ainsi ? » et qui lui répondit, non sans impertinence : « Pardon, prince, je ne vous considère nullement, je vous regarde. » Mais l'esprit, chez lui, n'avait plus que de la grâce. Un jour qu'il conduisait un visiteur à travers les salles du Bocage et que ce visiteur l'interrogeait : — « Mais enfin, qui a réalisé ces merveilles ? Quel est le fondateur de cette œuvre ? » — mis au pied du mur, il trouva incontinent le moyen de dire la vérité tout en gardant l'anonymat : — « C'est, dit-il, *un abbé Costa.* »

A Paris, comme il prenait part à une réunion de charité, un des orateurs l'ayant aperçu signala sa présence en parlant de lui avec admiration. Toute l'assistance se retourna pour chercher ce bienfaiteur et l'applaudir. Comment se dérober à l'ovation qui se préparait ? Son esprit le sauva. Il se retourna comme l'assistance et parut chercher comme elle celui dont il venait d'être question.

Beaucoup de traits de sa vie semblent tirés d'une vie de saint François de Sales. C'est le même charme, la même mesure, la même bonhomie familière sous des manières de gentilhomme. Il avait beau s'habiller pauvrement, porter des soutanes rapiécées et des souliers éculés, diminuer sa haute taille en inclinant la tête : il gardait son grand air, mais c'était un air qui

séduisait le cœur. Et c'est aussi la même énergie secrète. Ne nous laissons pas prendre, en effet, à cette douceur et à cette patience des saints. Ce sont vertus acquises et non pas des dons naturels. Il y a chez eux une force de caractère qui aurait pu tout aussi bien se manifester en violence, et qu'ils ont su dominer, discipliner, réduire à la servitude de toutes les œuvres divines.

L'injustice ne fut pas épargnée au chanoine Costa. C'est encore la marque de toutes les grandes vies : aucune ne fut exempte de la calomnie, de l'incompréhension, de la moquerie. Il faut du fumier pour qu'une terre porte plus de fruits. On appela le fondateur du Bocage un exploiteur d'enfants, quand il avait donné à son œuvre tous ses biens et son cœur, quand il reprit et éleva plus de mille orphelins, quand il leur donnait un métier et même les suivait dans la vie. Je ne sais rien de plus émouvant que le passage du livre où on le voit accusé de négligence par le père de l'un de ses orphelins, privé de mère, qui était mort brutalement du croup. « C'est lui, écrivait ce malheureux, qui a tué mon fils... » L'abbé Costa accepta l'injure. Il avait pleuré le petit comme son propre enfant, et il comprenait la douleur paternelle, même si elle va jusqu'à l'égarement. Et il se contenta de répondre : « Pauvre père, il est dans son droit puisqu'il me croit coupable... »

Des traits comme ceux-là achèvent de peindre un homme. Et le biographe, héritier de l'œuvre du mort, porteur du même nom, et sans doute aspirant à la

même perfection, s'est si bien abrité derrière son modèle qu'on n'a même pas l'idée de le citer. Il semble qu'on reçoive directement le témoignage de cette vie.

Le chanoine Costa est décédé le Vendredi Saint de l'année 1910. Sa dépouille repose aujourd'hui à l'orphelinat du Bocage, chez lui. Au-dessus de la dalle, une statue de saint Vincent de Paul rappelle l'exemple qu'il suivit. Aujourd'hui, 2 novembre, le tombeau disparaît sous les fleurs que les orphelins y ont déposées. Et l'on vient s'y agenouiller comme au tombeau d'un saint.

UNE CRISE D'ÂME

(MAURICE FAUCON)

30 décembre 1911.

Quelques archéologues, quelques artistes, quelques lettrés connaissent seuls le nom de Maurice Faucon. Il est mort, il y a quelques années, sans avoir donné sa mesure. Ou plutôt il l'avait donnée, mais d'une autre manière, que ceux même qui l'admiraient n'ont pas tous devinée ou comprise. Un Albert Samain, un Charles Guérin, frappés trop tôt et asservis à la maladie longtemps avant la mort, ont atteint dans leurs poèmes la perfection qui manqua à leur destinée inachevée. Pour Maurice Faucon, c'est sa vie même qu'il faut chercher à travers les deux volumes de *Reliquiæ*, qu'ont publiés ses amis. Une préface émouvante et précise de Michel Salomon, des notes psychologiques de Raymond Saleilles, qui fut son plus intime ami, introduisent plus de clarté dans un texte déjà parlant. Il y a là un passionnant drame intérieur, la crise d'une âme qui, des régions limitrophes du découragement, rebondit au calme, à la paix du cœur. Comme il arrive dans la plupart des *illuminations*

mystiques, cette crise est précédée de longues années obscures, années de bonne volonté qui servent à préparer le terrain et dont les lentes semailles germent en un instant. C'est cela que je voudrais analyser, et qui me paraît offrir un intérêt tout nouveau.

*
* *

Maurice Faucon naquit, en 1857, à Arlanc, en Auvergne. Arlanc, dont la fierté s'accroche à son socle de pierre aux nuances d'airain. C'est une petite ville de trois ou quatre mille habitants, perchée sur le roc au-dessus de la Dore qui est un affluent de la Dore.

Lorsqu'il confia son recueil de vers, *Italie*, à François Coppée qui devait en écrire la préface, celui-ci lui demanda quelques notes biographiques. Ces notes, on les a retrouvées. Elles figurent dans les *Reliquiæ*. Maurice Faucon y raconte brièvement son enfance. Fils unique, il perdit son père quand il n'était qu'un bébé au berceau. Pendant plusieurs mois, la pauvre veuve de vingt-trois ans qui devait lui consacrer sa vie, abattue par un coup trop rigoureux, n'éprouva même pas le désir de se pencher sur ce berceau. Elle-même, plus tard, lui confia cette désolation. Ainsi, la douleur coulait autour de lui comme la Dore au pied de sa ville natale. Mais le socle de pierre lui manquait pour résister au travail de ces vagues incessantes. « J'étais un fils de femme », a-t-il pu dire. Son enfance fut à la fois choyée et mélanco-

lique. Il ne savait pas jouer, il était de ces petits que Sully Prudhomme a chantés et qui *restent au fond des cœurs*, tandis que *les autres font leurs cabrioles*. Quand, plus tard pour achever ses études, il fallut le mettre au collège, il supporta mal l'internat et en reçut une nouvelle blessure. Aux vacances il s'isolait, il regardait, il rêvait, ou il lisait. On l'avait surnommé *M. Lisard*. Il ne se durcissait pas pour la vie qui exige qu'on se cuirasse le cœur. Il augmentait, il raffinait lui-même une sensibilité déjà trop délicate. Mais de cette sensibilité il allait commencer par tirer une merveilleuse exaltation.

A dix-sept ans il entra à l'Ecole des Chartres. A l'Ecole, et aussi au Cercle catholique du Luxembourg, nouvellement fondé, il rencontrait des camarades atteints comme lui de la passion de l'art et des idées. Parmi ses amis d'alors ou d'un peu plus tard, je citerai, outre Saleilles et Salomon, M. de Nolhac, le futur historien de Versailles et peut-être déjà l'auteur des *Sonnets italiens*, le poète Frédéric Plessis, Charles de Loménie, M^{sr} Dulong de Rosnay... C'était déjà l'ivresse intellectuelle qu'allait décupler son séjour à Rome où il venait habiter le palais Farnèse. Rome, à cet âge, c'est peut-être trop lourd de ruines et mieux vaut attendre. Mais il connut alors cet enchantement de la vingtième année que brûle un désir divin et qui, pour se rafraîchir de ses fièvres, fait jaillir des génies un torrent de sensations. Enchantement du Bourget de la *Vie inquiète* qui aurait pu prononcer la parole de Lord Byron : *Je suce les livres comme du*

fleurs Enchantement de Barrès, étudiant, lorsqu'il s'empoisonnait de lyrisme, à Nancy, avec Stanislas de Guaita. La jeunesse de Maurice Faucon fut ainsi surchargée. Selon le mot de Goethe, il laissait à la porte de Rome ses *souliers d'enfant* et il s'écoutait grandir. Par tous les pores il humait l'Italie. A Capri, *il respirait de la jeunesse* ; en Sicile il soulevait la pierre de tant de civilisations mortes. Au dire de ses compagnons, il était de sa génération l'un des mieux doués. A des qualités brillantes d'éloquence, à une élégance mondaine, il ajoutait un goût de la recherche personnelle et directe dans une érudition qu'il maniait aisément. Ne devait-il pas, de très bonne heure, publier de savants mémoires sur les *Registres de Boniface VIII*, sur la *Librairie des papes d'Avignon* ? A une revue artistique, il donnait des études sur les fresques de Benozzo Gozzoli à San Gimignano et sur l'œuvre de Fra Angelico à Rome, qui, par leur tour littéraire et leur plénitude, semblent annoncer les ouvrages de M. Robert de la Sizeranne. Tandis qu'il ébauchait des poèmes ou des nouvelles, le marquis de Noailles, alors ambassadeur en Italie, le remarquait et cherchait à l'attirer vers la carrière diplomatique. Et son vieux maître, Charles Blanc, réclamant plus d'une fois sa collaboration, songeait à lui confier le soin de finir son *Histoire de la Renaissance*, et à lui transmettre sa chaire d'histoire de l'art au Collège de France.

Tel est l'avenir qui s'ouvrait devant ce jeune homme, brillant et fortuné, à qui Rome avait donné son maximum de puissance. La maladie allait le terrasser.

Cependant, je ne crois pas que la maladie ait stérilisé en lui la force de production. Dans une jeunesse trop exaltée par les livres ou par l'art, il faut, à un moment donné, que les volontés actives interviennent pour fermer les bibliothèques et ouvrir les portes toutes grandes à la vie, sans quoi cette exaltation, un jour, retombe et laisse le cœur épuisé. Les volontés actives seraient-elles jamais intervenues chez Maurice Faucon ? Bien des symptômes m'en font douter. Il était de la race des Amiel qui se tourmentent eux-mêmes, ou plutôt on l'imagine au Cayla, dans le groupe des Guérin surveillant leur feu intérieur, ou, mieux encore, entreprenant à Rome des causeries sans fin avec Rio sur l'Art chrétien et, débordant, commençant dix ouvrages sans se recueillir dans aucun. Il aurait toujours manqué de grossièreté créatrice. L'art, comme l'histoire, exige qu'on le rudoie. Il y a de la rudesse de conquérant chez tout homme qui bâtit, que ce soit une maison ou une œuvre. Je relève dans la correspondance de Maurice Faucon ces lignes significatives : « Les épines sont mon lot. La Providence en a encombré ma route. Si elle me les avait épargnées, *peut-être les y aurais-je semées moi-même. Ma pauvre nature est faite ainsi.* » Et dans sa confession à Coppée, il raconte que, fiancé tout jeune selon son choix, il refusa, l'heure venue, de s'engager, et préféra la douleur de son amour meurtri à son amour même. C'est là une pusillanimité révélatrice. Une certaine débilité morale le désarmait. Avec des hésitations, des scrupules, on remplit un

journal, on écrit des lettres à ses amis, on note quelques vers, une émotion d'art, une pensée, un portrait, on ne compose pas des livres solides et durables. En un mot, avec la plus belle intelligence du monde, on est voué aux rôles de second plan, et l'on verra quelquefois briller au premier tel autre qu'on jugeait inférieur, et qui se sera haussé par un prodige d'énergie continue.

Je ne crois donc pas que la maladie — la tuberculose — qui toucha Maurice Faucon à vingt-cinq ans, et qu'il traîna presque vingt-cinq autres années, nous ait privés d'un grand écrivain. Ou plutôt, il n'aurait jamais été qu'un grand écrivain fragmentaire, de souffle trop court, et de plus de douceur que de force. Mais son charme est souvent exquis. De l'avril romain, il dira : « Cette prime fraîcheur de l'année, qui est au vrai printemps ce que la jeune fille est à la jeune femme », et l'on songe à Bourget attendant, pour visiter Assise, certaines nuances de lumière. Sur l'église de la Chaise-Dieu qui va s'écrouler, il trouvera, avant Barrès, l'expression de cette sensibilité catholique qui reçoit le tressaillement de la beauté jusque des plus humbles sanctuaires où des prières se sont amassées : « Elle est sans élégance, sans style, sans solitude, sans imprévu... et quand elle aura disparu, quelque chose s'en sera allé de moi, mélancolique, et doux comme les meilleures heures de la jeunesse... » Une procession, une foire, un tableau, lui inspireront des descriptions pittoresques, d'un art minutieux. Ses jugements littéraires sont d'une viva-

cité et d'un goût surprenants. De Renan, il dira : « Il marche sur des points d'interrogation comme sur un terrain solide ». Et de Gœthe, pour montrer son équilibre : « Les êtres créés par lui sont dans la vie, ni au-dessus, ni au-dessous ». Pareillement sur Rembrandt ou sur Fromentin, il trouvera des définitions singulièrement heureuses ; mais, surtout, il rencontrera de ces pens    es qui sont la cime d'une méditation, qu'on n'atteint qu'avec un effort, et qui invitent    une halte avant de redescendre. Exemples : « Toute chose vivante qui meurt dans l'  me s'y corrompt et l'infecte ». Ailleurs : « Trop prolong    e, l'épreuve fortifie moins qu'elle n'  pure. L'  me est semblable    ces métaux précieux qui ont besoin de l'alliage d'un métal plus grossier pour résister au frottement des usages quotidiens de la vie ». D'une femme un peu m  nag    re, mais sensible    l'art, il dira joliment : une fourmi ail    e.

La maladie acheva, si je puis dire, ce qu'il y avait en lui d'incomplet. Un jour,    Urbino, où il allait évoquer Rapha    l, en proie    un enthousiasme sacr    , il crut entendre une musique divine, digne de la Transfiguration. Ainsi poss    d    , il tenta de s'en rapprocher ; et il atteignit une place publique,   clair    e par des torches, où la fanfare du village achevait les derni    res mesures d'un quadrille d'Offenbach.

Une pareille désillusion l'attendait dans la vie, jusqu'au jour où il ne devait plus entendre que la musique int    rieure de la douleur accept    e. C'est la transformation qui me reste    faire conna    tre.

*
* *

M^{lle} Favre, fille du président Favre, était une pieuse jeune fille qui aimait la danse. C'est dans un bal qu'elle fut cueillie par Dieu, et sentit brusquement l'invincible désir des solitudes du cloître.

M^{me} de Charmoisy était une jeune femme sage et modeste, assez ordinaire. Elle entendit un jour un sermon de saint François de Sales et en sortit bouleversée. Elle rejeta sa tiédeur, et accepta de chercher Dieu dans les plus modestes tâches de sa vie. Ainsi fut-elle la Philothée de l'*Introduction à la vie dévote*.

Au dix-septième siècle, on appelait ces changements des conversions. La conversion n'est pas forcément le passage d'un état d'incrédulité à un état religieux, ou d'une religion fausse à la vraie religion. Elle est encore une illumination de l'âme qui ne lui permet plus d'accepter, avec la foi, une vie passive, faite de demi-acceptation, de demi-refus, d'incertitude, d'hésitation, de lenteur, de lourdeur. Elle apporte avec elle une sorte d'allègement et d'allégresse, la sérénité de ceux qui ont trouvé leur voie, l'air pur des hauts plateaux.

Maurice Faucon, atteint au milieu de ses espérances, avait reçu de la maladie « une compresse glacée sur la fièvre ardente de ses désirs ». Cependant il n'avait pas trop accusé le coup tout d'abord. Il avait pour lui sa jeunesse, sa foi catholique qui ne paraît pas avoir jamais été ébranlée, mais qui était davan-

tage, peut-être, un élan du cœur qu'un soutien continu, et la résistance d'une nature nerveuse, sensible et prête à beaucoup souffrir de toutes manières, mais d'un riche fond intellectuel capable de le distraire, de l'occuper, de lui ouvrir sans cesse des perspectives nouvelles. De 1881 à 1890, de vingt-cinq à trente-trois ans, on le voit dans son journal et dans sa correspondance passer par de continuelles alternatives de découragement et de vigueur morale. En mai 1881, il écrit, et voilà tout ce que souhaite maintenant ce jeune homme si bien lancé, hier, dans l'existence : « Quelle est la plus grande volupté ? ne pas souffrir. » Mais un voyage en Sicile le met en état d'extase.

Un peu plus loin, tandis qu'Alfred Tonnelé faisait de la mélancolie le sens élégant de notre imperfection, il note l'impression de tristesse que sa présence apporte : « Mettez un homme dont l'âme est atteinte au milieu de compagnons joyeux. Sera-t-il égayé par ceux-ci ? Non, mais les rires s'arrêteront, les visages épanouis seront assombris par sa présence ; car la mélancolie se communique plus aisément que la joie. Quand un rayon de soleil paraît dans un ciel brumeux et voilé de pluie, il ne transfigure pas le brouillard et la terre ; c'est le brouillard et la boue qui éteignent le soleil. » Comparaison inexacte et dont il devait vérifier plus tard l'inexactitude, quand il aurait reçu son rayon de soleil.

Sans cesse il se passionne, il s'agite, puis il doute de lui, de ses dons, de son influence. Il projette de

s'affermir, puis il ne pense plus qu'à sa guérison. Le départ de Rome le blesse comme s'il se séparait d'un être vivant. Il y songe avec la tristesse de ceux qui ne sont jamais sûrs de revenir aux mêmes lieux. Parfois, il traverse de magnifiques périodes d'énergie. De son mal même il tire un bienfait d'agrandissement. Et comme il sait consoler son ami Charles de Loménie en deuil de sa jeune femme ! « Ou rien ne demeure de nous après la mort, lui écrit-il, ou nous survivons avec notre personnalité intacte, avec l'amour qui a rempli notre vie terrestre, qui a coulé notre âme dans un moule nouveau et infrangible. S'il y a quelque chose d'éternel en nous, c'est un tel amour, préparé et sanctionné par les éternels décrets de Dieu. » Ne dirait-on pas Joseph de Maistre consolant la marquise Costa après la mort de son fils Eugène ? Il brûle d'être utile aux autres hommes et, sentant sa faiblesse, ne pouvant leur communiquer une force qui lui manque à lui-même, il voudrait les élever : « On ne choisit ni son inspiration ni sa voie. Je regrette, hélas ! de ne pas prouver mon amour fraternel aux hommes, en leur suggérant des recettes de bonheur qui me manquent à moi-même. Je regrette aussi l'élan et la foi qui font les œuvres enflammées, électrisantes. Mais j'ai et j'aurai conscience de ne rien dire, de ne rien penser qui souille, avilisse, ravale. Elever, c'est une manière de consoler. »

Seulement, ces œuvres d'élévation, il ne les écrit pas, ou il ne les écrit qu'à demi. Il s'élance et il retombe. Et c'est un cruel tourment intérieur. En

1889, ce tourment est à son paroxysme : « Si tu savais, confie-t-il à son meilleur ami, ce qu'on devient après huit ou neuf ans de maladie, avec l'obsession continuelle de ce qu'on deviendra, de ce qu'il faut faire pour être soulagé... » Plainte d'un crucifié qui a traîné sa croix dans toutes les villes d'eaux et commence à désespérer. Contrairement à ces absurdes théories qui prétendent faire du génie une névrose, les hommes qui se sont élevés au-dessus des autres ont presque toujours joui d'une belle santé. S'ils ne l'avaient pas assez résistante, ils ont su la cultiver et obtenir d'elle, peu à peu, d'étonnants résultats. Le génie est, avant tout, ordre et équilibre. Et Maurice Faucon, vaincu, en arrivait à des crises d'exaspération qui risquaient d'atteindre jusqu'à sa lucidité.

A cette date (1890) va se placer sa *conversion*. Conversion qui est préparée par tant de jours d'épreuves où son âme prisonnière s'est tout de même façonnée. Conversion qu'annonçait une sorte de croyance mystique dans la guérison. Il guérirait, mais intérieurement.

Que se passa-t-il au juste ? Dans une lettre à Jean Aicard datée du 11 juillet 1892, — deux ans plus tard, — il pose le problème : « J'ai été soulevé par un attrait tellement irrésistible que toute velléité de lutte était abolie, et tellement contraire à ma nature raisonneuse, coutumière de réticences et d'arrière-pensées, tellement différent aussi de tout ce que j'avais senti jusqu'alors, que je suis forcé d'y voir cette

mystérieuse action divine que l'Eglise appelle la grâce. Après deux ans écoulés, j'ai beau analyser, avec un esprit resté critique dans sa libre mais entière acceptation du dogme, les circonstances de ce changement, il me paraît, comme au premier jour, irréductible aux explications naturelles... *C'était l'heure, prévue de toute éternité, où l'imploration irrésistible et la grâce préparée devaient se rencontrer.*

Et dans une lettre à Raymond Saleilles, il généralise cette idée : « En vérité, ce n'est pas le génie, ni le talent, ni l'éloquence, ni la conviction, ni le raisonnement, ce n'est pas l'homme, en un mot, qui produit dans une âme cette révolution mystérieuse qui s'appelle la conversion et qui la conduit, ou de la négation, ou du doute, ou d'une croyance confuse, ou d'une adhésion sans actes, à la foi pratique, intégrale et *sentie*. C'est Dieu, dont la grâce, sollicitée par quelque prière irrésistible, par quelque immolation victorieuse, a choisi cette heure et conduit l'âme à une lecture, à une parole entendue, à un accident, à un je ne sais quoi qui n'est rien et qui, cependant, est décisif, puisque Dieu l'a voulu. »

Raymond Saleilles, seul confident des circonstances qui entourèrent, sans s'y mêler directement, ce drame intérieur, ne peut que nous livrer un état d'âme précisément opposé. Pendant le carême de 1890, Maurice Faucon était à Valescure, près de Saint-Raphaël, avec sa mère. Il avait rencontré à son hôtel une famille étrangère avec laquelle il s'était lié. Quand il causait avec des partenaires qui lui étaient sympa-

thiques, il s'animait et sa conversation reprenait bientôt tout le brillant d'autrefois, de ses années d'exaltation romaine. Il y avait là une jeune fille qui lui devint bien vite extrêmement sympathique. Le rayonnement qui émanait de lui quand il parlait avait frappé l'étrangère. M^{me} Faucon dut avertir son fils. Fallut-il lui rappeler le mal qui lui interdisait les joies de la famille ? D'autres obstacles existaient-ils, différences de caractère, de religion ? Tout cela demeure un peu obscur. Un prêtre de passage, dont l'influence fut décisive et qu'il ne revit pas, le détermina, à la suite de discussions presque orageuses qu'il avait eues avec sa mère, à se rapprocher de Dieu au moment de Pâques. C'est alors, exactement, que Dieu s'empara de lui.

On en peut recueillir la trace dans son Journal : à la date d'avril 1890, il fait cette invocation : « Je tiens votre main, ô mon Dieu ! accordez-moi de ne l'abandonner jamais, même si, pour mon bien, elle me meurtrit et me blesse ! » A la même date, il écrit à son ami : « Dieu m'a ouvert les yeux... » Il acceptera désormais que cette main le meurtrisse et le blesse. Il connaît, selon la belle expression de Raymond Saleilles, *la majesté de la souffrance et la grandeur du sacrifice accompli*. On ne l'entendra plus se plaindre, ni se décourager. Il renonce à publier son volume de poèmes, *Italie*, où il découvre des vers de sensualité et de désespoir. Il renonce même à publier des articles religieux de la qualité de ceux qu'il avait donnés au *Correspondant*, comme s'il avait mieux à faire

qu'à poursuivre un but où se mêle la vanité littéraire : il ne veut plus cultiver que la vie de l'âme. Et de ses propres mains il saccage, il détruit son passé littéraire, pourtant si noble. Il abandonne bientôt son journal intime, qu'il estime inutile. Il meurt peu à peu à lui-même pour renaître en Dieu. Or, ce que Dieu veut tirer de nous, par des voies dont il est seul juge, c'est la plus grande somme de bien possible : « Quand un choc se produit dans une vie sincèrement chrétienne, c'est pour qu'il en jaillisse une gerbe de grâce sur nous-mêmes et sur tous ceux qui nous entourent. »

Chose singulière, et qu'on n'a pas signalée, le jugement même de Maurice Faucon se modifie. Jusqu'alors, ce jugement est prompt, enthousiaste, aventureux. Le voici qui devient étonnamment simple, calme, sûr. Il ne s'égare pas sur les exercices psychologiques et sociaux d'un Paul Desjardins, il manifeste une horreur nouvelle pour le spiritualisme indécis et flottant, presque autant que pour la séduction d'un Anatole France. Lui qui était plutôt d'esprit tourmenté et inquiet, admire les solutions nettes et droites de Pie X sur la séparation, sur le modernisme. Avant 1890, il n'aurait sûrement pas senti et compris ainsi. A tout moment il répète que l'Eglise a besoin non de savants, mais de saints. On a la preuve parlante de sa conversion. Il a la paix. Il mourut en 1907, accidentellement. Pendant dix-sept ans, il s'était préparé à la mort et il ne la vit pas venir. Depuis longtemps il menait une vie monas-

tique. On le revêtit, sur son lit funèbre, des vêtements du tiers-ordre de Saint-François.

Je cueille, comme une fleur, ce passage de son journal : « La roue de ma voiture a écrasé un ver luisant. La force éclairante de l'insecte n'a pas été anéantie avec sa vie. Elle s'est empreinte dans le fer, pour ainsi dire, et y a subsisté jusqu'à ce que les dernières molécules de l'être fragile eussent disparu sous le frottement de pavé. A chaque tour, je voyais reparaître la petite tache phosphorescente... »

Ainsi le sort l'écrasa-t-il, et il ne sera pas, dans l'histoire littéraire, un de ces noms que la gloire fait resplendir ; mais n'a-t-il pas rempli sa destinée par l'irradiation de sa souffrance et de sa foi ?...

II

APRÈS LA GUERRE

LA CHRONIQUE D'UN RÉGIMENT⁽¹⁾

I. — « MES DIPLOMES »

Un soldat du 8^e régiment d'infanterie — recrutement du Nord — est blessé gravement le 15 avril 1917, à la veille de l'offensive sur l'Aisne. On commence par l'emmener au poste de secours ; puis, comme le pauvre diable souffre beaucoup, deux camarades l'installent sur un brancard et se disposent à le transporter à l'ambulance. Avant la mise en marche, l'un d'eux lui montre son sac et lui demande :

— Que veux-tu emporter ?

Le blessé se redresse et, d'une voix assurée, il réclame :

— Mes diplômes.

Le brancardier n'hésite pas, cherche, trouve et lui tend des papiers :

— Les voilà, tes diplômes. Et le reste ?

— Le reste, je m'en f..., vous pourrez vous le partager.

(1) Cette étude a été écrite en préface de : « Mon régiment dans la fournaise de Verdun et la bataille de la Somme », par Paul Dubrulle, 1 vol., Plon, édit.).

Ses diplômes : n'allez pas croire qu'il soit question de diplômes universitaires, car notre homme n'a reçu que des rudiments d'instruction. Le brancardier ne s'y est pas trompé. La plupart des colonels, quand leur régiment est cité à l'ordre du jour, ont pris l'habitude, pour maintenir ou développer l'esprit de corps, de faire imprimer la citation et d'en distribuer un exemplaire à chaque soldat. Le 8^e régiment a la fourragère (1). Il a été cité deux fois à l'ordre de l'armée, et voici le texte de ses *diplômes* :

13 avril 1916.

Le 8^e régiment d'infanterie, grâce à l'impulsion du colonel Lévi, commandant la 4^e brigade d'infanterie et sous le commandement énergique de son chef de corps, le lieutenant-colonel Roubert qui avait déclaré : « Nous tiendrons jusqu'à la mort », a résisté pendant trois jours aux attaques furieuses de l'ennemi, préparées par un déluge de projectiles de gros calibres, et n'a pas perdu un pouce de terrain malgré des pertes sensibles.

17 octobre 1916.

Le 8^e régiment d'infanterie, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Roubert, dans une série de combats acharnés, menés sans interruption du 12 au 20 septembre 1916, s'est emparé de haute lutte d'un bois fortement organisé et de deux lignes de tranchées ; puis, exécutant un changement de direction sur un terrain battu de toutes parts et hérissé de défenses ennemies, a organisé une nouvelle ligne à près de deux kilomètres de ses tranchées de départ. Ramené en première ligne le 30 sep-

(1) Depuis lors, le 8^e régiment a reçu d'autres citations, la fourragère rouge et la Légion d'honneur.

tembre, a encore enlevé, du 1^{er} au 5 octobre, toute une organisation défensive ennemie, faisant preuve jusqu'au bout, malgré les pertes subies, malgré les fatigues épuisantes de deux périodes de combat, d'un élan irrésistible et d'une ténacité indomptable, fait plus de 400 prisonniers et pris 20 mitrailleuses

Les diplômes, on le voit, sont d'importance. Avec ses diplômes, notre blessé consent à être évacué ; il n'est plus le premier blessé venu. Il emporte avec lui, sur son cœur, l'honneur du régiment qui le protégera. Il a ses certificats sur lui, comme un serviteur loyal. Ceux qui les ont donnés s'entendent en valeur militaire, car le premier, c'est Pétain, et le second Fayolle. Le premier constate : — Cet homme est arrivé devant Verdun quand le sort de Verdun, aux derniers jours de février 1916, semblait compromis. Par le froid et la neige, sur un terrain bouleversé, il a tenu contre un ennemi exalté par le succès et il lui a barré la route. — Et le second ajoute : — Lors de notre offensive sur la Somme, de nouveau cet homme était là. Il était de ceux qui, progressant par la ferme Le Priez, ont contribué à l'encerclement et à la chute de Combles et reconquis un coin du sol français. — On comprend qu'un blessé ne se sépare point volontiers de tels témoignages.

Sur la bordure des deux parchemins sont inscrites, comme sur le drapeau, les batailles auxquelles le 8^e régiment a pris part : Hohenlinden, Friedland, Zaatcha, Solférino. Quatre noms pour un demi-siècle ! La liste des batailles de la grande guerre

auxquelles le 8^e régiment a participé est déjà plus de trois fois plus nombreuse : Dinant, Guise, la Marne, Soupir, Chavonne, le Choléra, Mesnil-les-Hurlus, les Eparges, la Mine, Verdun, la Somme, — à quoi il faut ajouter la bataille de l'Aisne devant Craonne et Corbény.

« *Mes diplômes !* », c'est le cri du cœur du soldat qui a travaillé non pour lui, mais pour le régiment, et qui se contente de la gloire collective. J'imagine que l'ouvrier qui avait contribué jadis, si peu que ce soit, à l'édification de Notre-Dame de Reims ou de Notre-Dame d'Amiens, devait être ainsi tenté de dire : « *Mes pierres.* » L'œuvre de la guerre, c'est aussi l'œuvre anonyme où l'effort individuel se perd, mais chacun y a versé sa sueur, son sang, une part de sa vie ou sa vie tout entière.

Or le 8^e régiment a trouvé son historien, non pas le mémorialiste officiel qui note avec brièveté et sécheresse le journal de marche, mais le chroniqueur qui, ayant senti avec tous, a écrit pour tous d'un tour si vrai, si vif et populaire que chacun peut s'écrier : « *Me voilà !* » Ce chroniqueur a vécu Verdun et la Somme. Il a soulevé cette masse de douleurs, de peines et d'espoirs, avec ses propres épaules, mais les épaules des autres s'arc-boutaient pour l'aider, comme il tendait lui-même ses forces pour aider les autres. Il ne s'est point séparé des camarades. Et parce qu'il ne s'est pas séparé des camarades, il a écrit l'un des plus beaux livres de solidarité militaire, le commentaire des *Diplômes* du 8^e.

II. — LE CHRONIQUEUR.

Il s'appelle Paul Dubrulle. Il était sergent fourrier au début de la campagne. Il a été nommé sous-lieutenant au cours de la bataille de la Somme. Il a été tué le 16 avril 1917, le premier jour de la nouvelle bataille de l'Aisne. Auquel de ses compagnons d'armes du 8^e régiment aura-t-il, mourant, passé la plume ?

Paul Dubrulle est né, le 11 mai 1882, à Isbergues, dans le Pas-de-Calais. Isbergues est une commune industrielle ; des aciéries y occupent un assez grand nombre d'ouvriers. Son père était charron. Il n'a pas connu sa mère qu'il a perdue comme il avait à peine cinq ans. Sa vie d'enfant fut ballottée par l'ambition paternelle qui tour à tour le plaçait au collège Sainte-Marie à Aire-sur-la-Lys et le retirait pour en faire un apprenti. Sa puissance de travail suppléait tant bien que mal au décousu de ses études. A dix-neuf ans, il s'engage pour quatre ans, au 33^e régiment d'infanterie à Arras : au bout d'un an il est sergent. La guerre ne l'a donc pas trouvé dépourvu. Libéré après ces quatre années de service militaire, que va-t-il entreprendre ? Il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus. Un frère aîné, Père blanc dans l'Ouganda et mort en odeur de sainteté, n'est sans doute pas étranger à cette vocation religieuse. Mais Paul Dubrulle est à la fois un méditatif et un homme d'action : chez lui la réflexion est lente et la décision est sûre. Au collège, il a laissé le souvenir d'une grande ardeur au travail, d'un esprit méthodique et précis plutôt que

rapide et brillant, d'une énergie tenace. Ses condisciples à Florennes où, plus tard, au cours de son noviciat, il avait été envoyé pour rafraîchir et perfectionner ses études littéraires, le disaient capable d'apprendre par cœur le gros dictionnaire grec de Bailly. Et voici que les traits commencent à s'assembler : d'une origine populaire, ayant passé par la vie de caserne, connaissant bien le soldat, sorti comme lui des entrailles de la nation, ayant peu de besoins matériels, capable de s'absorber dans sa tâche au pire cantonnement, Paul Dubrulle saura exprimer dans la guerre l'âme collective de la section, de la compagnie, du régiment, rien qu'en disant nettement ce qu'il a vu, ce qu'il a observé, enduré, souffert.

Le jour même de la mobilisation, 2 août 1914, Paul Dubrulle est ordonné prêtre. « Prêtre en temps de paix », dira de lui sa première citation. Il rejoint aussitôt son régiment et il est envoyé au dépôt du 73^e à Saint-Astier, près de Périgueux. Là, il attend qu'on dispose de lui. « Ne rien demander, ne rien refuser », recommandait saint François de Sales qui ne voulait pas que l'on contrariât en soi les vues de la Providence. C'est le précepte qu'appliquera dans sa vie militaire le jeune prêtre. Il le conduira à l'acceptation totale, dans la paix intérieure. D'autres se tourmentent, les uns pour se détourner de la mort, les autres pour courir au devant : celui-ci cherche à s'embusquer, cet autre réclame un poste plus dangereux. Dubrulle estime que tout choix est affaire aux chefs et aux règlements, et qu'il

est beaucoup plus simple de ne faire qu'obéir. Il ne s'écartera jamais de cette ligne de conduite, mais il sera toujours prêt. Il l'a montré dans l'épreuve et dans la mort.

Au dépôt, il s'applique à s'acquitter le mieux possible des fonctions qui lui sont confiées, exact à son service, donnant ponctuellement l'exemple, toujours d'humeur égale. Au dépôt, la guerre ne tend pas les nerfs, les esprits, les courages. Les indisciplinés, les faibles et même les héros de fortune s'y relâchent volontiers. Dubrulle est soldat : il entend mener son métier de soldat à la perfection. La plupart des sergents s'exemptent de sac : il portera le sac avec la charge réglementaire. C'est encore saint François de Sales qui mettait au premier plan les devoirs d'état. Dubrulle aura, avant toutes choses, le souci des devoirs d'état. Mais, dans les intervalles du service, le jeune prêtre se retrouvera, avec son goût pieux du sacerdoce et son zèle équilibré.

Le 6 mai 1915, une compagnie de renfort est formée au dépôt de Saint-Astier pour rejoindre le 8^e régiment d'infanterie. Dubrulle est désigné pour en faire partie comme sergent-fourrier. Le renfort débarque à Epernay, puis rejoint le régiment à Cumières : on affecte le fourrier à la 6^e compagnie. « Il s'impose vite à son entourage qui respecte en lui le prêtre, m'écrit un de ses compagnons, le soldat Taquet ; il devient vite le fourrier barbu à lunettes, que tout le monde connaît et aime. Un peu rébarbatif, disent les uns, un peu austère, disent les

autres, il savait d'une parole dissiper toute crainte, et alors c'était la conversation amicale qui s'engageait. Il prêtait à tous la même attention que ce fût un grand, que ce fût un petit, pour lui c'était un homme dont il devait d'abord se faire aimer. Combien de fois, allant le voir et le trouvant en compagnie, ne m'a-t-il pas reproché de ne pas m'être montré assez attentif à ses hommes ; « Vous avez oublié de leur dire au revoir : si vous saviez comme ils sont sensibles aux marques extérieures d'estime ! » C'est par cette simplicité, cette égalité de rapports qu'il acquit très vite un ascendant considérable sur un grand nombre de soldats. Il était servi par une extraordinaire mémoire physionomiste : un interlocuteur rencontré une seule fois des mois et des mois auparavant, il était rare qu'il ne se rappelât pas son visage et son nom... »

Les derniers jours de juin (1915) le 8^e entre en ligne à l'ouest de Reims, dans le secteur de la Ville-aux-Bois. C'est un secteur calme qui, tout de même, aguerrit des troupes fraîches, car on s'y dispute de temps à autre des éléments de tranchées. Quelques extraits des lettres qu'il adressait à la famille R. d'Isbergues dont il avait reçu de nombreux témoignages d'amitié, permettront de le suivre dans cette première partie de sa campagne au 8^e régiment, celle qui précède Verdun :

1^{er} juillet 1915.

Je vais donc vous donner aujourd'hui quelque idée de ma vie. Vous ai-je dit que j'étais fourrier ? A ce titre, je suis

attaché au commandant et je vis perpétuellement dans le même trou. Les relèves ne me touchent pas. Mon rôle est de porter les ordres du commandant à mon commandant de compagnie. Dans cette période de calme les ordres sont peu nombreux et je jouis donc d'une paix très grande, beaucoup plus grande que je ne le désirerais, car je suis rivé à mon poste, d'où tous les inconvénients de la vie sédentaire et militaire : manque d'espace, nous avons un abri où l'on ne peut se tenir debout, et dehors nous n'avons qu'un boyau où il faut s'ingénier pour s'asseoir, — manque de mouvement, d'où fatigue dans la même position gênée, etc. J'allais ajouter l'ennui, mais grâce à Dieu, ce mal est passé à mon côté sans me visiter. Voilà de longues années que je suis habitué à vivre seul avec Dieu et la solitude avec Dieu n'a pour moi rien que d'agréable. Et puis je m'occupe. Je me procure quelques livres et je mets ainsi à profit mon temps libre. Ma vie actuelle, croyez-le bien, n'est pas un martyre ; mais les mérites y pleuvent dru ; il s'agit de savoir les ramasser. C'est ce que je m'efforce de faire...

4 juillet 1915.

C'est dimanche, mais on ne s'en aperçoit guère ici. Depuis le 1^{er} juin, je ne suis pas sorti de nos bois : je n'ai donc eu ni messe, ni communion, ni rien. J'en suis donc à la seule prière et à la présence de Dieu : c'est peu, mais c'est immense. Quand je compare la tristesse et le découragement de quelques pauvres gens avec le calme et le bonheur que me donnent cette présence et le sentiment que je vis pour Dieu, en Dieu et que tout ce que je supporte est voulu par Dieu, pour des fins que je devine trop bien, combien j'estime mon sort ! Ah ! si les pauvres gens savaient se tourner vers Dieu, comme la guerre changerait d'aspect et comme ils seraient forts !

15 juillet 1915.

Je vais dire la messe à l'infirmierie où se trouve un caporal-infirmier prêtre qui possède une chapelle portative. Comme installation, c'est plutôt bizarre. Figurez-vous un tunnel en fer d'une dizaine de mètres de longueur. Comme autel deux lits d'infirmierie superposés, puis comme ornements d'autel des objets minuscules et d'une simplicité absolue : telle est notre chapelle. Mais l'extérieur importe peu. C'est bien Notre-Seigneur qui descend dans notre casemate tout comme dans les grandes cathédrales, et je vous assure qu'on le prie bien et que la rencontre matinale avec Notre-Seigneur est la grande consolation qui éclaire toute la journée :

Un peu plus tard, il a l'occasion de célébrer la messe dans les bois. Ces bois aux abords des lignes, meurtris et blessés par les obus, tout remplis d'oraisons, de méditations, de confidences sur le pays, la maison, le passé, les espérances et le sacrifice, sont pareils à des buissons ardents. Les cœurs les plus fermés s'ouvrent au voisinage du danger. Dieu invisible les visite, et ceux mêmes qui l'ignorent ou le confondent avec un idéal d'humanité, ou n'ont jamais apporté que leur bonne volonté dans la vie. Cette vie précaire se hâte de fleurir ; elle donne son parfum secret, parfois sans que nul le sache, et pas même celui qui l'offre.

Cependant, le lecteur qui, plus tard, cherchera à travers la guerre, l'histoire intérieure des âmes et la courbe de leur ferveur religieuse, ne trouvera pas beaucoup à glaner dans la chronique de Paul Du-

brulle. Il ramassera une abondante récolte dans les admirables lettres du capitaine Belmont (1), dans celles de Leo Latil (2), dans quelques chapitres des *Impressions de guerre de prêtres-soldats* (3), dans les *Familles spirituelles de la France* de Maurice Barrès. Et même il semble que les laïques aient dépassé les clercs dans l'expression de leur foi, comme si, venus de plus loin, ils s'étaient jetés avec plus d'élan dans l'abîme divin. Elle n'est pas d'un prêtre, mais d'un jeune étudiant de la Faculté catholique de droit de Lyon, le sous-lieutenant Jacques Jacquier, du 97^e régiment d'infanterie, tué le 16 juin 1915, à l'âge de 22 ans, cette étonnante prière qui ne craint pas de comparer la passion du soldat à celle du Christ, l'un des plus beaux témoignages des puissances spirituelles qui ont soulevé la France au début de la guerre, et qui, à chaque offensive, prennent encore les cœurs et les ouvrent à l'immolation. Pour ceux qui l'ignorent, j'en citerai le fragment principal qui suit une sorte d'hymne de reconnaissance et d'abandon dans la foi et dans l'amour de Dieu :

Pendant les 18 ou 20 ans de notre première jeunesse, nous avons résolu de servir la France comme vous avez d'abord servi l'humanité par le travail et la vertu au sein de votre vie cachée, puis par l'influence de notre savoir, de notre parole et de nos exemples comme vous l'avez fait pen-

(1) *Lettres du capitaine Belmont à sa famille* (Plon, éditeur). Voir aussi *la Jeunesse Nouvelle*.

(2) Voir le *Correspondant* du 25 janvier 1916.

(3) *Impressions de guerre de prêtres-soldats*, publiées par L. de Grandmaison, 2 vol. (Plon, éditeur).

dant les trois années de votre vie publique. Et voilà que vous nous appelez maintenant à la sauver comme vous avez sauvé le monde par la fécondité souveraine de vos douleurs et de votre Passion rédemptrice.

Déjà notre cœur est immolé comme le vôtre à Gethsémani ; il a fallu nous arracher à la tendresse de nos parents, de nos frères, de nos sœurs et de nos amis que nous ne reverrons peut-être jamais ici-bas.

C'est notre corps que nous allons à présent exposer aux coups de nos adversaires. Peut-être les balles et la mitraille le déchireront-elles bientôt comme les fouets et les clous ont déchiré votre chair sacrée !

.

Peut-être même, ô Jésus, nous demanderez-vous de répandre tout notre sang pour la France comme vous avez répandu tout le vôtre pour l'humanité sur la croix de votre Calvaire.

Notre humilité accepte pleinement cette mort, comme une expiation juste et salutaire de nos fautes.

Notre foi voit dans une telle mort le dévouement héroïque à la plus belle des causes après celle de la religion : la cause de la Patrie, le couronnement le plus glorieux de la vie ici-bas, l'entrée au paradis dans la cohorte des saints et des anges protecteurs de la nation française.

Notre espérance attend de ces douleurs, de ce sang versé, de cette mort jointe aux vôtres une valeur de rédemption qui méritera à notre pays les grâces magnifiques de résurrection et de prospérité religieuse et sociale. Notre amour sera enfin heureux de vous rendre ce que vous nous avez donné : vie pour vie. Et ne pouvant mourir pour vous, nous sommes prêts à mourir pour celle que vous aimez et qui vous aime : la France !

Comme le lierre s'enroule autour du chêne et l'accompagne dans son ascension vers la lumière, au-dessus des arbres voisins, la foi patriotique se mêle ici étroitement à la foi religieuse, prend en elle plus de sève et d'ardeur, et toutes deux, ainsi confondues, montent au-dessus de la forêt des sentiments humains.

Dans la chronique de Paul Dubrulle sur Verdun et la Somme, il n'y a pour ainsi dire pas de notations religieuses, ou plutôt elles sont rares, peu appuyées, amenées soit par un fait précis, comme la mort du commandant Gaby, près d'Haudromont, soit par la force des choses : prière du matin, prière avant le combat. On a pu voir par ses lettres qu'il était *habitué à vivre seul avec Dieu*. La religion était pour lui comme la respiration normale de l'âme. Elle est supposée partout, rarement soulignée. Paul Dubrulle qui a travaillé comme un bœuf dans les sillons de la théologie, de la littérature, de l'histoire, qui est un érudit en bien des matières, n'est pas un intellectuel, ni un philosophe. Il a gardé en lui-même et dans ses récits le caractère populaire : il ne parle pas de ce qu'il y a de plus intime en lui, parce que c'est inutile et il s'en tient aux visions concrètes.

Ce sens des visions concrètes est même ce qui donne tant de prix à sa chronique. Arrêté dans ses hautes études par un excès d'effort, il avait tourné ses ambitions apostoliques vers l'évangélisation du peuple ; ainsi avait-il trouvé sa voie. Il connaît, lui, les natures simples : or, rien n'est plus difficile, ni plus rare. Il se plaît dans la compagnie des sous-

officiers de son régiment, dans celle de ses hommes : mais il s'y plaît, non parce qu'il le désire, non par goût du contact humain, de l'influence à exercer, ni par bienfaisance, tout purement parce qu'il s'y sent plus à l'aise. Sergent jusqu'aux tout derniers mois de sa courte vie militaire, en contact constant avec le soldat, il a pénétré plus avant que la plupart des officiers et des aumôniers l'âme et les sentiments des soldats, du *rank and file* comme disent les Anglais. Il analyse tout naturellement leurs pensées, sans ce ton d'ironie un peu détachée qu'ont volontiers les gens cultivés, mais que le peuple ne comprend ni n'emploie. De là ces pages d'un style cru, naïf, jamais artificiel, qui ont tant de saveur et de prix, et qu'on ne rencontre guère sous la plume des chroniqueurs de la culture de Paul Dubrulle. Il multiplie les remarques matérielles, celles qui ont trait à la vie animale. Le manger, le boire, le dormir revêtent dans ses récits une importance primordiale, prennent une sorte de majesté. Or, pour le soldat, rien ne compte davantage.

Ces mêmes hommes, qu'il nous montre si préoccupés de leur nourriture et de leur sommeil, devront se battre dans la boue et le froid, dans la poussière et sous un soleil de plomb qui dessèche les gorges, sans repos et parfois mal ravitaillés. Ils le devront, et ils le feront. Leur misère, tout à coup, sera agitée d'une grandeur surhumaine. Cette grandeur, Paul Dubrulle la sentira passer comme le souffle d'un grand vent salubre. Par là, son livre posthume est, en même

temps qu'un des plus véridiques de la guerre, un des plus émouvants. La vérité, elle éclate dans sa chronique, mais dite par un soldat qui sert, sent, vibre, peine, souffre, aime, hait, doute, espère, attend, en communauté avec les autres soldats, non par un pleutre qui gémit ou par un orgueilleux qui s'admire. Devant Verdun, entre la Meuse et Douaumont, quand les renforts ennemis arrivent, chargent et croient tout emporter, le 1^{er} corps dont fait partie le 8^e régiment leur oppose ses poitrines. « Ce qui était beau par-dessus tout, écrit alors le sergent Dubrulle, c'était l'attitude des hommes. Je fus saisi immédiatement par cette beauté, et porté très haut, bien au-dessus des misères de la vie quotidienne. Je sentais au fond de moi que je vivais un des grands moments de ma vie, un moment d'épopée, où l'on sort pour tout de bon de l'égoïsme et du terre-à-terre, au service des grandes causes. Dans mon exaltation, je n'en continuais pas moins à observer, à admirer mes hommes. Ils se trouvaient à une heure des plus critiques, avec, en face d'eux, un ennemi en force, sûr de lui, puissamment outillé, et ils demeuraient dans un calme complet. Je les voyais devant moi tirer avec assurance, un peu vivement sans doute, mais sans précipitation. Ils causaient entre eux, se passaient les indications utiles, plaisantaient même. On se serait cru à l'exercice, à part cette noble élévation de l'âme qu'on ne retrouve qu'au feu... J'étais confondu. Ces héros qui jouaient avec la mort, c'étaient ces hommes que le tran-tran de la vie

m'avait révélés comme de bien braves gens, sans doute, mais que je n'eusse jamais pensé capables d'un tel oubli d'eux-mêmes. Parfois j'avais même cru constater, chez l'un ou l'autre, à telle ou telle heure, une certaine langueur de patriotisme, déploré du moins des aspirations trop matérielles. Comme je les appréciais mal, et comme ils se connaissaient peu!... »

Le véritable réalisme est celui qui respecte les faits tout en leur donnant leur couleur. La Marne, l'Yser, Verdun, sont des faits formidables. Tout livre sur la guerre qui n'authentifiera pas ces œuvres collectives, qui ne les rendra pas vraisemblables par l'énergie surhumaine des soldats, par le calme ordonné des chefs, par une pensée directrice, sera convaincu de fausseté. Et de ces faits il y a de quoi tirer une histoire nationale qui hausse le cœur des futures générations françaises, maintienne leur union et force le respect étranger. Un ouvrage comme celui de Paul Dubrulle lui apportera son témoignage.

Un trait caractéristique encore de la manière de notre chroniqueur, c'est un besoin constant d'y voir clair, de se débrouiller, de s'orienter, parmi les êtres comme dans les tranchées. Les descriptions commencent presque toujours par une mise au point, par un plan détaillé. Tant que son cadre n'est pas établi, on le devine mal à l'aise. De même, pour les visages, il aime à en tracer lestraits à larges coups de pinceau. Dans une action engagée, il cherche à se rendre compte, il ne va pas à l'aveugle. On suit son régi-

ment à la bataille, parce qu'il part toujours de l'exécution des ordres et qu'il explique l'utilité de ces ordres. Dès lors, les hommes, les camarades qu'il met en scène cessent d'être des combattants posés on ne sait comment ni pourquoi sur le champ de bataille, comme il apparaît parfois dans les carnets de route : ils barrent le chemin de Verdun ou ils avancent sur Combles en manœuvrant. Ils ne sont pas le jouet d'une destinée meurtrière, ils sont les acteurs efficaces du plus grand drame des nations. Derrière eux il y a la France dont le sort est lié au leur ; sous eux il y a le sol français à défendre ou à recouvrer.

III. — DANS LA FOURNAISE DE VERDUN.

Le futur chroniqueur de Verdun et de la Somme n'avait encore connu, en février 1916, que la guerre lente et souterraine des tranchées. Le 21 février, le 1^{er} Corps est embarqué en camions automobiles aux environs d'Epernay par un froid très vif et transporté d'abord dans la région de Bar-le-Duc, puis à proximité de Verdun. De là, les premiers régiments, dont le 8^e, sont engagés sans retard, dès le 26, sur la croupe d'Haudromont, à l'ouest du massif de Douaumont. La bataille de Verdun a commencé le 21 février. Au cours des trois premiers jours, sous la poussée allemande qu'a préparée l'accumulation d'artillerie la plus considérable de la guerre à cette date, nos troupes ont dû reculer sur la ligne Samogneau — ferme d'Anglemont — Beaumont — lisières nord-

est du bois des Fosses et du bois le Chaume — Ornes et ancienne ligne Ornes à Tavannes. L'ennemi a attaqué sur la rive droite de la Meuse avec deux corps d'armée (les XVIII^e et III^e) et une division (la 13^e du VII^e corps de réserve). Dès le 24, il renforce ses unités de combat avec le V^e corps de réserve et le XV^e corps. Nous n'avions au début que deux divisions sur notre front nord. Mais le 20^e et le 1^{er} corps sont amenés d'urgence.

La journée du 24 marque un grave recul. Notre 72^e et notre 51^e divisions sont à bout. La 37^e vient relever la 72^e et les 308^e et 31^e brigades la 51^e. Mais les deux corps d'armée attendus ne sont pas encore en ligne. Nos secondes lignes sont perdues : Samogneux, la cote 344, le bois des Fosses, le bois le Chaume, Ornes. Du moins l'ennemi paie-t-il chèrement son avance. Il cherche à déboucher de Samogneux qui s'est défendu avec acharnement, sur Champneuville et la cote du Talou et il est écrasé par nos feux de la rive gauche. Il se porte alors sur Beaumont et sur le bois des Fosses après les avoir couverts d'obus de 280 et de 305 et d'obus asphyxiants et après avoir fait reculer les zouaves et les tirailleurs qui tenaient encore la lisière au sud du bois de la Wavrille. Beaumont débordé est disputé pierre à pierre. La perte du bois le Chaume découvre le flanc du bois des Fosses. Enfin l'ennemi progresse dans la région boisée et ravinée qui précède les pentes de Douaumont. Ornes a été évacué et nous nous sommes reportés sur Bezonvaux. Le bois des Caurières a été

perdu, et quand le bois des Fosses tient encore, déjà, par de hardies infiltrations, des éléments d'infanterie s'introduisent, se glissent dans le ravin de la Vauche qui conduit à Douaumont.

C'est le fléchissement qui fait craindre la rupture du front. Le 25, le bois des Fosses est dépassé et l'ennemi entre dans Louvemont. Plus à l'ouest, la cote du Talou est perdue, et il marche sur la cote du Poivre. Plus à l'est, il est entré par surprise dans le fort de Douaumont et menace le village que défend le 95^e régiment sous les ordres du lieutenant-colonel de Belenet. Ces deux journées du 24 et du 25 février 1916 seront comptées parmi les plus angoissantes de la guerre. L'Allemagne a pu croire qu'elle tenait Verdun et qu'en joignant une attaque sur la rive gauche à son irruption par la rive droite, elle provoquerait un nouveau Sedan. Or, le 25 au soir, le général Pétain prenait le commandement général, d'ordre du général de Castelnau envoyé sur les lieux. Dès cette date, le 20^e corps se déployait. Dès le 26, le 1^{er} corps barrait la route entre la Meuse et le massif d'Haudromont.

Le sergent-fourrier du 8^e régiment ne connaît pas ces péripéties de la bataille. Mais il devine immédiatement l'importance de la partie qui se joue. Le soir du 26 février, quand la 2^e division cherche la ligne à occuper entre la croupe d'Haudromont et la Meuse, elle ne trouve guère que des blessés. « Nous allons relever le... ou les Boches », avait dit le commandant Gaby, presque gaîment, se rendant compte de

la situation. Et tout de suite, il faut arrêter les Boches dont le flot déferle, surpris de trouver du rocher là où il croyait s'étaler sur du sable mou. Ce rocher, ce sont les poitrines des hommes du 8^e régiment et des régiments voisins. Le 1^{er} diplôme du 8^e mentionne la déclaration du colonel Roubert : « Nous tiendrons jusqu'à la mort. » Et les morts restent dans le rang qu'ils jalonnent avant qu'on ait le temps de s'occuper d'eux. « Leur présence, constate le fourrier, n'épouvante pas, ne refroidit même pas les hommes. Non qu'ils soient insensibles ! Je vois bien à leurs paroles qu'ils souffrent de perdre leurs camarades, mais ils sont emportés par la grande pensée de la France à défendre. Ils sont tout entiers à l'action... » Un tableau du champ de bataille nous rendra compréhensible l'arrêt brusque de la ruée allemande. Les 21, 22 et 23 février, l'ennemi progresse pas à pas sur un sol que son artillerie a bouleversé de fond en comble. Les 24 et 25, il se précipite, et tout cède devant lui. A partir du 26, il se heurte à une barrière qui ne cédera pas : il est contenu. La merveille sera de comprendre la bataille rien que par le récit d'un fourrier. Mais ce fourrier a jeté dans son récit le cœur même du soldat. L'attaque, une première fois enrayée, a repris en masse. Les Allemands s'avancent, poussant des grognements et des cris. Derrière les premières vagues, débouchent d'autres colonnes, serrées, sans fin, dont la queue se perd derrière la crête d'Haudromont. Que peut contre ces assaillants, trop nombreux et décidés à

passer, le mince cordon que font les fantassins du 8^e? Lisez, lisez le récit du fourrier, qui, de son poste de combat, peut tout voir, et vous comprendrez les gens de Verdun, vous saisirez la grandeur de Verdun. Alors de ce mot : Verdun, jaillira la flamme qui a éclairé pour le monde entier l'éternel honneur français :

Le spectacle est effrayant. Un frisson affreux secoue les corps, mais immédiatement, comme mues par un déclic, les âmes se haussent, se font obéir, et nous vivons une heure d'épopée. Spontanément, sans commandement, les hommes se sont tous levés, et je les vois devant moi, debout, mince cordon que la furie teutonne va emporter, ce semble, en un clin d'œil. Mais pas un n'hésite et ne tourne la tête en arrière pour mesurer, à l'avance, le chemin de la fuite. Droits, bien campés sur les jambes écartées, ils « tirent dans le tas » et font correctement les manœuvres réglementaires, comme au stand, à part la vitesse. La cible est si proche qu'il est inutile d'ajuster les coups. La fusillade fait rage. De nouveau les mitrailleuses se sont mises en branle et les tirs nous renvoient leur tac-tac furieux. L'onde d'enthousiasme a gagné l'arrière. Mon capitaine envoie chercher la compagnie de renfort qui attendait dans un pli de terrain. Elle monte tout de suite et les hommes arrivent en ligne, le dos courbé, le cou tendu en avant, la baïonnette menaçante. Ils sont sérieux ; quelques-uns mêmes halètent, bien excusables. Jusqu'à présent ils étaient à l'abri, et c'est leur premier contact avec la mort. Mais ils sont ardents, décidés : on le voit au brillant de leurs yeux. Et quels beaux officiers ils ont ! Le lieutenant Le B .., un saint-cyrien imberbe de la promotion de Montmirail, arrive en plaisantant : « Ils exagèrent, ils

exagèrent ! » et cela est dit d'un ton tellement jovial, tellement moqueur, que moi, homme de l'avant, je me sens ragillard par cet « arrière ».

Tout le monde se tient prêt à bondir si la ligne fléchissait. Tous, les officiers comme les hommes, ont pris un fusil qu'ils serrent un peu nerveusement. Ils n'attendent que le cri « En avant » pour se précipiter dans un effort suprême.

L'on sent monter, à cette minute, en soi, et comme courir à fleur de peau, les grands sentiments qui, en temps ordinaire, dorment assoupis au fond de l'âme. Les anciens se rappellent avec colère le bois d'Ailly où un épisode malheureux a failli jeter, combien à tort ! le discrédit, pendant quelques jours, sur le brave régiment que nos généraux appelaient « la Vieille Garde ». Ils sentent que l'heure est arrivée de maintenir au régiment sa réputation de gloire. Beaucoup aussi pensent à leurs familles, isolées derrière les lignes allemandes, là-bas, dans le Nord, et ils sont heureux de faire payer à l'envahisseur ces longs mois d'inquiétude et de douleur. Tous revoient — ah ! surtout cela ! — ces évacués, ces « réfugiés », rencontrés, en longs cortèges de misère, sur la route de Verdun, et ils jurent d'épargner ces horreurs à ceux qui ne les ont pas encore connues.

Cependant l'attente se prolonge. Fil ténu et d'apparence frêle, mais fait d'un infrangible métal, notre cordon reste inviolé. Pas un Allemand n'arrive jusqu'à nous. Ils étaient si fiers quand ils débouchaient, confiants dans leur élan, conscients de leur force, et faisant bélier par leur masse ! Mais cette assurance dura peu. Les fusils, mitrailleuses, bientôt le 75, se mirent de la partie. On vit alors la bête innombrable hésiter, flotter ; puis ses éléments épars, sous les coups redoublés, comme font les fourmis devant le danger, se serrèrent, se tassèrent les uns contre les autres, pour reprendre

haleine. En vain : à chaque rafale, ils tombaient par écailles ; à chaque coup de 75, la colonne était coupée d'une large trouée. Peu à peu la masse s'émietta, sembla se volatiliser ; les vivants se dispersèrent à travers les arbres. Ils ne resta plus sur place que des jonchées de cadavres et de blessés...

Voilà les hommes qui arrêterent l'ennemi devant Verdun. Ils ont trouvé leur peintre, l'un d'eux. Les voyez-vous se levant sans commandement, se montrant et, bien campés sur leurs pieds, tirant dans le tas. Voyez-vous venir à eux, comme une cohorte de secours, les sentiments qui les exaltent et leur versent la force victorieuse : honneur du régiment, haine de l'envahisseur, souvenir des foyers perdus. Et pour que ses sentiments se concrétisent dans une vision plus directe, ils revoient eux-mêmes ce douloureux cortège des évacués de Verdun, rencontré sur la route, qui nous rappelait à tous, à Verdun, les premiers jours du début de la guerre. Voyez-vous enfin la bête innombrable hésiter, flotter, se désagréger. Cette page-là devra être copiée dans l'historique du 8^e régiment. La grande histoire, comme l'histoire populaire, s'en empareront. Je ne sais quel neutre disait que Verdun lui avait expliqué la Marne. Notre victoire de la Marne, escamotée par les communiqués allemands, était demeurée longtemps mystérieuse et voilée. Cette armée en retraite qui tout à coup se retourne, arrête et bat l'ennemi, de quels soldats était-elle donc composée ? De ces soldats-là.

D'autres tableaux, dans la chronique de Paul Du-
brulle, valent, sans en avoir toutefois l'ampleur, ce

tableau de *la dernière barrière* : la mort du commandant Gaby, par exemple, qui jette la consternation dans tout le bataillon, ou les effets de l'artillerie allemande (« on croit assister à l'écroulement d'un monde »), ou le paysage d'Haudromont, crevassé et troué, pareil à un paysage lunaire, ou l'amoncellement des chevaux morts, après la relève, dans une caserne de Verdun bombardée, ou ce blessé si terrifiant dans son horreur qu'il fait reculer tout d'abord les brancardiers. Ces tristes scènes se fixent dans la mémoire « avec la force et le relief d'un souvenir d'enfance ». Leurs descriptions ne font grâce d'aucun détail. Pourquoi, néanmoins ne sont-elles jamais démoralisantes ? Parce qu'on y voit la résistance continue de l'être humain contre les puissances déchaînées, et parce que cette résistance puise sa force dans une volonté farouche de ne pas céder. C'est tout le drame de la guerre qui tient dans ces cœurs endurcis. Et le pilonage incessant, qu'il faut subir dans l'immobilité et la crainte, est presque pire que les assauts ennemis au cours desquels on est du moins soutenu par la lutte et l'action. « Telle fut, écrit Paul Dubrulle, notre vie pendant quatre jours. Les hommes étaient épuisés. Pourtant, malgré les dangers qui planaient sur eux, leur courage restait indomptable. Sans doute, durant les bombardements, sans fanfaronnade inutile, ils se terraient. Cependant ils conservaient leur calme, l'on pourrait dire leur indifférence. Leur angoisse intérieure se manifestait par une certaine gravité, mais un esprit attentif aurait

pu s'y tromper. Les conversations continuaient leur train et même les loustics lançaient sur le compte des obus et des Boches des traits d'esprit qui faisaient se dérider les visages et monter les rires. Il y avait bien parfois des moments de silence lourd, lorsque l'on entendait arriver la rafale dangereuse. Une fois ou l'autre, il y eut quelques instants de trouble : un obus venait de tomber dans l'abri. L'émotion du premier instant était trop violente. Dans le brouillard, les corps s'agitaient, couraient de ci, de là, affolés, à la recherche d'un refuge plus sûr. Mais aussitôt une voix de gradé crevait le silence tragique : « Restez à vos places ! Ça n'ira pas mieux ailleurs ! » Et sans hésitation, tout rentrait dans l'ordre. Patiemment, l'on attendait. »

Je n'ai trouvé nulle part mieux analysée cette sorte d'horreur spéciale qu'inspirent les obus lourds et que connaissent bien tous ceux qui les ont vus éclater dans leur voisinage. Certes, le bourdonnement d'abeille menaçante que fait la balle aux oreilles est désagréable, mais ce n'est pas le même frisson, ce n'est pas la sensation du néant, ce n'est pas l'épouvante de la destruction, de la *dislocation*. « Mourir d'une balle semble n'être rien : les parties de notre être restent intactes ; mais être disloqué, écartelé, réduit en bouillie, voilà une appréhension que la chair ne peut supporter et qui est au fond la grande souffrance du bombardement. » Le P. Bourdaloue disait, avec sa rudesse habituelle, à l'une de ses pénitentes qu'il voyait trop préoccupée des charmes de son corps :

« Tout cela sera bientôt pourri. — Oui, répondit-elle révoltée, mais en attendant cela ne l'est point. » La chair se cabre, s'insurge contre la corruption matérielle. De la mort même nous exigerions le respect de notre dépouille. Un cadavre en morceaux n'est plus même un cadavre. Et comme on comprend cette réflexion d'une infirmière de Vadelincourt, près de Verdun, sur une de ses compagnes, Mlle Vandamme, tuée dans l'hôpital par un avion allemand (le 21 août 1917) : « Mlle Vandamme a donné sa vie au pays le jour de sa fête : sainte Jeanne de Chantal ; un éclat d'obus lui trancha l'artère carotide. *Quelle miséricorde que d'être partie ainsi tout d'un coup, d'une petite blessure très propre, sans être le moins du monde amoindrie !* »

Notre corps se rappelle à nous violemment dans la guerre. S'il a faim, s'il a soif, s'il n'a pas dormi, le plus beau courage s'en ressent. Dubrulle qui, le premier jour de Verdun, s'est trouvé si calme et énergique, le lendemain matin est tout frissonnant. Cette assurance l'a abandonné, et il voit la mort, là, devant lui, qui le guette. En proie au pire marasme, machinalement il grignote un biscuit, et il se retrouve lui-même, la confiance est revenue. Il n'oublie guère de noter ces sensations physiques, et combien il a raison ! Elles ont tant d'importance pour tout le monde. Il suffit de si peu de chose pour nous désespérer, mais notre machine est si bien organisée qu'elle est très vite remontée, surtout quand le moteur intérieur est bon. L'épreuve du froid, celle de l'immobilité,

celle de l'abandon, l'une des plus cruelles, et fréquente chez le soldat, il les analyse tout pareillement. De même la détente de la relève, la reprise de la vie animale, la descente, après les heures épiques, au niveau commun dans le bien-être et le trantran ordinaires.

Dubrulle ne pratique pas plus l'oubli des chefs que celui des camarades. Après le petit sous-lieutenant qui s'avance joyeux en disant : « *Ils exagèrent !* », après le commandant Gaby, dont la mort fait couler à ses hommes des pleurs désespérés, voici un médecin-major, en manteau d'artilleur et en képi, dont le poste de secours vient d'être retourné par les obus : ses auxiliaires ont été tués, il est entouré de morts, les blessés épargnés poussent des cris ; il reprend son travail à découvert, sous les marmites, comme s'il était dans une salle d'opérations. Voici, en personne, le lieutenant-colonel qui commande le régiment. Il ne le nomme pas, mais la citation du 8^e le désigne : lieutenant-colonel Roubert. Où donc a-t-il pu, dans ce désarroi, installer son poste de commandement ? Il ne s'est pas mis en frais, il a voulu être au milieu de ses hommes, et il s'abrite sous une toile de tente. O ironie ! sous une toile de tente, quand il tombe partout des obus. Là il travaille, rédige ses ordres, indifférent, tranquille, comme au jour d'une revue. Son état-major modèle sur lui son attitude. « *Exempla trabunt !* ajoute Dubrulle. Les hommes pouvaient-ils s'affoler en face de tels chefs ? » Plus tard, de sergent devenu sous-lieutenant, peu de temps avant d'être

tué, il écrira dans une lettre privée : « Si par hasard vous rencontriez des esprits déséquilibrés qui débâtèrent sur la vie des officiers au front, envoyez-les-moi. Je les ferai vivre avec moi, et en deux jours ils seront guéris. »

Le 8^e régiment est relevé dans la nuit du 29 février au 1^{er} mars, mis en seconde ligne, mais les secondes lignes sont bombardées comme les premières, et ce n'est pas un repos. Puis il est ramené en avant, en réserve dans un ravin. Enfin, le 8 mars, il est emmené en camions automobiles dans la région au sud de Verdun. Les premiers jours, le système nerveux est comme écroulé. Peu à peu l'équilibre se rétablit. Au premier repas des sous-officiers, les survivants comptent les morts, après quoi il faut bien manger.

Joffre vient lui-même décorer de la croix de guerre le drapeau du régiment qui a été cité à l'ordre du jour. Puis le 8^e est embarqué en chemin de fer : « Tout le monde est heureux. Nous nous sentons rouler avec délices : il y a si longtemps que nous n'avons plus voyagé en chemin de fer, que nous menons la vie primitive de l'homme des bois ! Nous en éprouvons une joie enfantine, comme un bambin faisant sa première expédition. Une autre impression dilate les cœurs : enfin nous quittons Verdun, la région terrible... » Ils chantent le refrain du 8^e, ils longent une route que suivent des camions allant en sens inverse, du côté de Verdun, camions chargés de soldats qui vont à leur tour affronter le monstre. Le train s'arrête dans un village. Et voici que les habi-

tants se précipitent aux portes et, devinant d'où ils reviennent, les acclament, leur jettent des fleurs. Ils ne s'attendaient pas à cet accueil : toujours cette sensation d'isolement, d'abandon qui poursuit le soldat, qu'il faut à toute force écarter de lui, car nulle n'est plus déprimante. « Ce premier salut de la France, écrit Paul Dubrulle, fit jaillir les larmes de nos yeux. Nous étions si peu préparés à cette manifestation de sympathie ! Quelques permissionnaires, en effet, racontaient à leur retour, en une sombre litanie, qu'à l'arrière on se moquait pas mal de nous, que le pays avait assez à s'occuper de ses plaisirs. Nous nous étions habitués à nous replier sur nous-mêmes, à faire notre devoir le cœur navré, pour des gens qui n'en étaient pas tous dignes ; et voici que tout à coup nos préjugés, comme un voile, tombaient. Nous avions en cet instant la sensation, très vive, de la France entière tournée amoureusement vers nous et suivant, d'un œil attendri, nos souffrances et nos misères. Nous étions confondus et ravis. »

Cette sensation va se renforcer à Bar-le-Duc. Jadis un poète lyonnais, Joséphin Soulayr, fut quasi célèbre pour le dyptique des *Deux Cortèges* : renommée un peu mélangée, d'effet chromolithographique. Paul Dubrulle peint lui aussi le dyptique des *Deux Cortèges*, mais l'émotion en est si vraie qu'elle prend le cœur. Le train militaire s'est donc arrêté en gare de Bar-le-Duc : il porte dans des wagons à bestiaux la misère du soldat et le salut du pays. A côté de lui vient se ranger un convoi de voyageurs avec tout

le dernier confort, wagons-lits, wagon-restaurant. Ne contient-il pas toute la cargaison exécrée des jouisseurs de l'arrière, fournisseurs engraisés, femmes de plaisir, politiciens, etc. ? Les militaires dévisagent les civils avec hostilité. Ceux-ci se devinent observés, et cependant une curiosité irrésistible les retient aux portières. Que va-t-il se passer ? Le moindre incident déchaînerait l'orage. Un soldat, cependant, a traversé le quai. Il s'arrête devant une portière. Contre qui va-t-il invectiver ? Timidement il demande un journal. Aussitôt les voyageurs se rejettent en arrière dans leurs compartiments, ils reviennent avec des brassées de papier. Les soldats descendent pour les cueillir. Et les interrogations commencent : « Vous venez de Verdun. Ce devait être terrible ? » Et par les portières passent bientôt, en ordre serré, les provisions de voyage, gâteaux, fruits, cigares, cigarettes. Le train se dépouille, et ses habitants sourient de plaisir. « Du haut de mon marchepied, ajoute Dubrulle, j'admirais cette scène émouvante, le cœur éteint. J'étais dominé par une force supérieure ; j'avais le sentiment d'une présence auguste, maternelle, et si grande ! L'âme de la France planait au-dessus de nous, et ce sourire qu'elle nous adressait n'était qu'un faible symbole de l'immense amour qu'elle nous portait ».

Comme un Joinville, comme un Froissart, notre chroniqueur a la sensibilité à fleur de peau. Il laisse couler en lui la vie à la façon de ce peuple militaire dont il fait partie, mais il retrouve exactement ces

sensations collectives dans sa mémoire. Aucun scrupule de lettré ne le paralyse. Il grossit même ses visions ingénument. Il ne se dédouble pas, pour se juger dans le temps même qu'il s'abandonne, mais ses yeux retiennent avec fidélité ce qu'ils ont vu. Sur cette rencontre de l'avant et de l'arrière en gare de Bar-le-Duc se termine la chronique de Verdun. La bataille de la Somme va fournir au 8^e régiment l'occasion de gagner son second diplôme.

IV. — LE 8^e RÉGIMENT SUR LA SOMME.

Au sortir de la fournaise le 1^{er} Corps est mis au repos. C'est pendant ce repos que Dubrulle rédige son journal. Il prenait sur son carnet quelques notes brèves, des dates, des indications. Sur ce schéma il reconstruisait aisément, passant en couleur ses souvenirs. Il logeait dans un couloir étroit où soufflait un continuel courant d'air, mais il se montrait insoucieux du froid, du bruit, du va-et-vient des agents de liaison et vantait le confortable de son cabinet de travail. Il faut croire que la passion d'écrire fait supporter bien des traverses matérielles, si l'on songe aux conditions dans lesquelles furent rédigés tant de livres de guerre.

Il avait été cité à l'ordre du jour par le colonel Lévi qui commandait alors la 4^e brigade d'infanterie : « Dubrulle Paul, sergent fourrier. Au combat du 27 février 1916 s'est montré aussi courageux que brave, a transmis des ordres sous un feu particulièrement violent, se signalant par son calme et son mé-

pris absolu du danger. Prêtre en temps de paix, a assisté à ses derniers moments son chef de bataillon mortellement blessé. » Après avoir oublié d'en faire part dans ses lettres privées, il s'en excuse. Mais, ayant vu à l'œuvre ses camarades, il craint qu'on ait exagéré son mérite. Dans ses lettres privées je relève ces deux passages relatifs à Verdun : « 1^{er} mars 1916... Je crois que mon régiment a accompli de très grandes choses qui auront une importance capitale pour la défense du pays. Cette constatation rend les souffrances et les privations bien douces... » — « 7 mars 1916... Ces huit jours de Verdun défient toute description et toute imagination : c'est tout simplement effroyable. Au dire des anciens, jamais on n'avait vu autant d'horreurs... Aussi je sors de cet enfer le cœur meurtri, et je ne demande à Dieu qu'une seule chose : faire cesser bien vite cette abomination... Heureusement, nous emportons une grande joie, celle d'avoir bien servi la France et d'avoir arrêté le Boche infâme... » Que seraient les terribles visions de guerre, si le salut et l'avenir du pays ne les rendaient supportables ?

Puis, le régiment prend position dans le calme secteur de Paissy. Dubrulle en a su dire la monotonie, la sorte de vague douceur quand le soleil brille, l'ennui. De l'ennui, du cafard, il a donné des analyses qui sentent un médecin des âmes. De la vie de renoncement, d'apparente indifférence et de fatalisme qu'est la vie du soldat, il a montré la grandeur : « Ils savent, dit-il de ses compagnons de tranchée, et par

le cœur bien plus que par l'esprit, ils sentent que la patrie est une grande réalité, auprès de laquelle les individus sont des êtres subordonnés, infimes et comme sans valeur ». Ils le savent, ils le sentent, et ils l'acceptent.

Le soir, s'il n'était pas de service, il allait s'asseoir avec un ami, jésuite comme lui, le P. Taquet, simple soldat, au flanc de la colline, et les deux prêtres s'entretenaient de la vie éternelle où ne sont plus les ambitions humaines. Ou bien ils gravissaient le sommet et percevaient distinctement la canonnade lointaine de la bataille de la Somme qui avait commencé le 1^{er} juillet. La grandeur de Verdun leur apparaissait mieux à distance et déjà un nouvel espoir gonflait leurs poitrines. Serait-ce pour cette fois et n'allait-on pas voir, de la colline, le signal de la délivrance ?

Le 24 juillet, le régiment quitte le secteur, prend quelques jours de repos à Romigny, puis est embarqué pour la Somme. Mais il ne sera pas jeté brusquement dans la bagarre comme à Verdun : il s'en approchera par échelons. Après les gains magnifiques des premiers jours, la bataille s'allonge, rencontre des obstacles de plus en plus durs : les Anglais se heurtent à Thiepval fortifié, et nous à Maurepas et Barleux. Cependant le résultat à obtenir s'obtient : Verdun est dégagé, l'armée allemande s'use, elle sera contrainte, six mois plus tard, au recul d'Hindenburg (1).

(1) V. les enseignements tirés de la bataille de la Somme, par le général von Bellow, commandant une des armées engagées, publiés par *l'Illustration* du 1^{er} septembre 1917.

Les deux épisodes saillants de la seconde partie de la bataille sont, pour le 1^{er} Corps, l'achèvement de la prise de Maurepas (24 août) et la prise de Combles (26 septembre). Le 20^e Corps avait laissé Maurepas à moitié conquis au 1^{er} Corps qui le relève le 23 août et qui achève la conquête. Un peu plus de deux kilomètres séparent Maurepas de Combles. Il fallut un mois pour aller de l'un à l'autre de ces cimetières de maisons. Mais les combats livrés pour Combles servaient de pivot à une large conversion face à gauche, face au Nord. « Pendant qu'on se fusillait, qu'on luttait à la grenade, qu'on avançait malgré tout dans les tranchées de Savernake et du bois Louage, écrit le lieutenant Ménabréa qui suivait les opérations, l'aile marchante du corps d'armée avait avancé elle-même de 5 kilomètres et sur un front sans cesse élargi ou rétréci suivant le terrain et les obstacles. Elle avait avancé en déblayant par une série d'efforts énergiques les ravins et le village du Forest, les bois de l'Anderlu, de l'Hôpital, le bois Gigot, la ferme Le Priez, pour atteindre enfin à l'est et légèrement au nord de Combles les ruines de Frégicourt que le 127^e régiment enleva le 25 septembre. Quand on songe aux difficultés de la guerre telle que l'ont faite les effectifs, le matériel, les moyens de défense, la nécessité du ravitaillement, des relèves et de l'évacuation des blessés, comment hésiter à appeler victoire une pareille progression ? Comment ne pas sentir que les drapeaux du 1^{er} Corps auront à s'enorgueillir de leur passage

dans la Somme, autant et plus que de leur passage dans les splendides et rapides anciens combats dont les noms brillent déjà dans leurs plis ? D'ailleurs, sans même parler du terrain délivré, ce sont bien des gains de victoire que les troupes du général Guillaumat ont obtenus. Elles ont obligé l'ennemi à dépenser 9 divisions hâtivement jetées devant elles. Elles ont capturé 70 mitrailleuses intactes, 23 canons dont 8 lourds, 4.000 prisonniers. Elles ont infligé enfin à l'armée allemande 50 jours de désorganisation, d'échecs, de recul et la perte d'au moins 40.000 hommes. » Le général Fayolle qui commandait alors la VI^e armée n'avait pas cessé de manœuvrer. Comblès fut pris d'assaut, mais après avoir été savamment encerclé. Les anciennes divisions du 1^{er} Corps (1^o : général de Fonclare, et 22^o : général Guignabaudet) venaient principalement de contingents du Nord. C'est le corps de Lille : beaucoup de ses hommes en allant à l'attaque vers Comblès ou la route de Bapaume marchaient à la libération du pays d'où ne leur venaient plus que de rares nouvelles, du pays qu'ils avaient quitté le premier jour de la mobilisation et dès lors jamais revu, où ils avaient laissé foyer, parents, femme, enfant : « Minutes sacrées où se formèrent dans l'émotion du départ les âmes résolues des soldats de la Grande Guerre » (1). A ces deux divisions avaient été jointes la division Gratier (chasseurs alpins), la division Quiquandon (zouaves, tirail-

(1) Lieutenant Ménabréa.

leurs et bataillons d'Afrique) et la division Hellot (régiments de l'Est).

La prise de Combles est particulièrement l'œuvre de la 2^e division dont le 8^e régiment fait partie. Combles, sur la carte, s'inscrit en creux au confluent de petits vallons dont les pentes le protègent. Du Sud-Ouest on y accède par un ravin que suit la voie sinueuse d'un petit chemin de fer d'intérêt local, dit le « tortillard ». Ce tortillard fait le tour du village pour remonter ensuite vers le Nord du côté de Guillemont, en contournant le plateau du bois de Louage et du bois des Bouleaux. Bois de Louage, bois des Bouleaux, noms que les Anglais ont rendus célèbres, car ils y ont livré de durs combats. Là, les tanks firent leur première apparition qui jeta l'épouvante au cœur des fantassins allemands. Au delà du tortillard, de nouvelles ondulations de terrain dominant Morval et Frégicourt qui sont les bastions avancés de Sailly-Saillisel. Morval fut enlevé dans la nuit du 25 au 26 septembre par les Anglais. Le même jour notre 127^e régiment entra dans Frégicourt, et les 110^e et 73^e achevaient de s'emparer de Combles. L'attaque de Combles se relie donc à tout un ensemble d'opérations anglo-françaises dont Sailly-Saillisel est le but le plus éloigné.

La prise de Combles est pourtant un magnifique épisode qui se peut détacher. Le village était une véritable forteresse que ses défenseurs devaient croire imprenable. Les contre-pentes qui le couvrait à l'Ouest et au Sud rendaient notre tir plus difficile. Des bois

— autre bois de Louage, bois d'Anderlu — complétaient sa couverture. A l'Est les ruines d'une tuilerie, des chemins creux, d'anciens emplacements de batterie servaient de nid aux mitrailleuses. J'emprunte à un historique du 1^{er} Corps dans la bataille de la Somme rédigé par le lieutenant Ménabréa (le romancier d'*Une brillante affaire*) cette description de Combles : « La physionomie qu'avait prise ce malheureux Combles était faite pour donner à des soldats allemands l'impression qu'ils étaient là pour longtemps. Les rues, les places avaient été débaptisées pour recevoir sur de grands écriteaux les noms de Ruprecht de Bavière ou d'Hindenburg. Des flèches indicatrices guidaient vers les sapes protectrices contre les obus, vers les lieux de rassemblement en cas d'alerte. Tout était prévu, réglé, organisé. Et cette occupation, quelques jours encore avant la délivrance, était aux yeux des Allemands si solide qu'ils toléraient quelques civils parmi eux. Nos guetteurs, à la mi-septembre, virent partir les derniers du côté de Sailly-Saillisel. Et quand nos patrouilles entrèrent dans ces maisons toutes pillées, mais dont le bombardement avait épargné quelques-unes, ils trouvèrent dans une chambre, étendu sur un lit, le dernier Français de Combles, un cadavre, un vieillard, sans doute trop malade pour suivre l'exode, et dont l'agonie, respectée d'ailleurs par l'ennemi, avait dû se faire au bruit du canon, des balles, et tandis que la mort guerrière fauchait tout autour tant de jeunes hommes. »

Paul Dubrulle nous dit la part du 8^e régiment dans la progression au sud-est de Combles : du bois d'Anderlu à la tranchée de l'Hôpital, prise de la tranchée de l'Hôpital, prise de la ferme Le Priez, encerclement de Combles par le Sud, et, après la chute de Combles, prise de la tranchée Prilip et avance sur Sailly-Saillisel. Le 8^e ne connut pas la satisfaction d'entrer dans Combles, mais les régiments voisins n'y seraient pas entrés sans le beau travail qui facilita la conquête de la forteresse. Notre chroniqueur, depuis Verdun, s'est perfectionné. Il a pris goût à sa chronique et veut y donner une idée générale des opérations entreprises. De là un plus grand luxe d'explications manœuvrières, de détails topographiques, de plans. Et cependant c'est le côté humain que nous y cherchons, plus que des renseignements militaires qui, néanmoins, ne sont pas inutiles, donnent une valeur de clarté et de raison à tant d'émouvants sacrifices. Un mois entier sous les obus, d'affreux bombardements, sept ou huit assauts meurtriers, la faim, la soif, la fatigue, et, les derniers jours, une pluie continue qui trempe les corps et amollit les âmes : voilà ce qu'il a fallu supporter. Mais, se hâte d'ajouter Dubrulle, « ces jours qui ont pesé lourdement sur nos épaules furent pourtant des jours ensoleillés : la Victoire planait sur nous. Aussi, à présent que nous sommes sortis de l'enfer, les fatigues, les dangers, les horreurs sont oubliés, et si nous ne gardions sur le cœur, comme un poids qui nous oppresse, le souvenir des bons camarades laissés là-bas, notre im-

pression serait toute de bonheur : bonheur d'avoir humilié nos ennemis, affaibli par des défaites répétées leur force de résistance, et d'avoir libéré, pour notre part, un coin de la patrie. »

Le 5 septembre, le 8^e régiment, en réserve de division, va prendre position au ravin de Maurepas. Il suit la grand'route encombrée de Bray-Mari-court ; le service routier, l'ordre dans la circulation, c'est l'alimentation en temps voulu de la bataille. Puis il faut quitter le chemin tracé, marcher dans la nuit à travers ce qui fut champ ou prairie : « le sol spongieux semblait nous aspirer. » Voici le ravin du tortillard. Le paysage, au lever du jour, apparaît effrayant. « La dévastation s'étendait sur tout le terrain à perte de vue, et répandait sur ce coin de France une désolation intense qui étreignait le cœur. Partout le chaos ; partout le sol fouillé, retourné, constellé d'innombrables cratères. Ce sol qui autrefois, à pareille époque, était revêtu d'une belle verdure, était couvert d'un manteau blanc douloureux, lugubre, désolant. Ça et là des débris informes gisaient, qui relevaient encore cette tristesse poignante : des rails fracassés se tordaient vers le ciel ; là-bas, à quelque 400 mètres, à l'emplacement de la halte, deux wagons en détresse, bousculés, éventrés ; de la halte elle-même plus rien, pas même un monceau de briques ; plus près, des caissons boches dénudés, des abris effondrés d'où surgissaient des poutres fracassées et qui exhalaient l'odeur répugnante de cadavres. » Tel sera le lieu de leur séjour pendant un grand mois.

Les souffrances physiques y atteindront la limite des forces humaines. Les cuisines roulantes n'ont pas pu suivre le mouvement en avant. Il n'y a pas d'eau. Les ravitaillements ne parviennent qu'au prix d'inouïes difficultés. Impossible de songer aux soins de propreté :

Un mois durant nous allions être privés de la douce satisfaction de donner un peu de fraîcheur à nos membres fiévreux et croupir dans un bain de sueur corrompue ; un mois durant, nous allions contempler des mains noires, squameuses, des visages stupéfiants, des yeux enfoncés, brillants, cernés de bistre, des fronts et des joues couverts d'une couche d'ébène striée de bandes plus claires. La saleté est horrible, mais surtout elle implique un autre tourment : la vermine. Les Allemands avaient peuplé leurs séjours successifs d'une race maligne, vivace, avide et, sans méfiance, nous nous offrîmes à ces hôtes indésirables. Avez-vous jamais porté le cilice ou couché sur la cendre ? Si oui, vous avez une faible idée de nos délices ; si non, je renonce à vous les décrire.

Cette vie était rude, mais nous l'envisagions d'un air serein. Habitué de longue date, par une discipline instinctive, à tout accepter sans murmure, à tout subir sans plainte, nous étions entrés dans ces nouvelles conditions sans même penser qu'il pût en être autrement. Nous étions donc figés dans l'indifférence, coulés dans l'insouciance, et la gaiété, moins légère cependant, que de coutume, éclatait encore en rires larges, en bonnes plaisanteries. Le lendemain de notre arrivée, je demandais en riant à un téléphoniste, à la figure déjà zébrée : « Comment vous êtes-vous lavé ce matin ? — Je ne me suis pas lavé, fourrier, me répliqua-t-il d'un

air énergique et apparemment vexé ; on a dit : même tenue que la veille ! » Cette réponse donnait la note de l'attitude générale : le dédain blagueur des difficultés et des situations.

La chronique de Paul Dubrulle est un des témoignages les plus exacts sur l'état moral du soldat, parce qu'elle n'oublie ni ses privations, ni sa gêne, ni la cruauté de son sort, mais n'omet pas davantage sa jeunesse qui trouve le rire comme une perle dans le fumier, ni la force spéciale à supporter le malheur que donne le partage en commun d'un mal collectif, ni cette notion du devoir qui, la plupart du temps, n'apparaît point et qui est tout de même au fond de chacun à l'état latent.

Cependant le 8^e régiment, qui fait brigade avec le 110^e, est rapproché des lignes. Son tour d'attaque va venir. Il traverse Maurepas quasi nivelé, pareil à ces villages de la Meuse, Douaumont, Vaux, Damloup, Fleury, où l'on cherche une rue, des maisons, la mairie, l'église. De l'église de Maurepas, « seule, une arche se dresse encore au-dessus d'un désordre inimaginable, d'un amas confus de pierres, de colonnes, de chapiteaux, de statues fracassées, de débris d'autel. Plus que tous les autres débris, quelques restes parlent au cœur par leur silence de mort : un crucifix mutilé qu'une main pieuse a retiré des décombres et dressé contre l'arche préservée ; il lève la tête vers le ciel et tend un regard suppliant, comme pour implorer de son Père un peu de pitié pour cette malheureuse terre de France. Deux cloches renversées

au-dessus des décombres et qui, par leur grand silence, semblent protester contre cette ruine insensée. Au sortir de Maurepas une route de terre conduit au fameux *chemin creux* où l'ennemi s'est farouchement défendu et qui est encombré de cadavres allemands noircis, gonflés, tailladés : vision d'horreur dont il faut détourner le regard. La tranchée d'où le 8^e régiment partira à l'assaut de la tranchée de l'Hôpital, première étape vers la ferme Le Priez, est creusée en face du bois d'Anderlu et court parallèlement à la route Combles-Le Forest. Elle domine le vallon. Mais la tranchée de l'Hôpital est bien éloignée. A gauche, au-dessus du bois d'Anderlu, ce bouquet d'arbres qui se détache sur le ciel, c'est la ferme Le Priez. Le sergent fourrier se rend parfaitement compte de la manœuvre à exécuter : un bataillon marchera directement sur la tranchée de l'Hôpital, un autre (le sien) opérera une conversion pour faire face au Nord et appuyer sa gauche au bois de Louage. Un tel mouvement est toujours difficile à régler sur le terrain à cause de l'allongement du front, pour qu'en aucun moment la ligne ne soit rompue.

Le 11 septembre, la préparation d'artillerie commence. L'ennemi répond par un tir violent et c'est de nouveau, comme à Verdun, l'extrême tension de tout l'être, l'usure des nerfs pendant le bombardement qui se prolonge. Paul Dubrulle note cette réflexion poignante et juste : « Nous demandions à Dieu *non pas de mourir* — le passage est trop atroce — *mais d'être morts.* »

Le 12 septembre, c'est l'assaut. Le récit en est le pendant de la belle résistance de Verdun, le plus précis, le plus véridique, le plus poignant peut-être qui ait été écrit par un combattant, et un combattant seul le pouvait écrire, non pas même un combattant d'occasion, ni un débutant forcément absorbé, mais un vétéran assez vieilli sous le harnais pour garder son calme, regarder, comprendre l'ensemble. Le fourrier a vu les ordres, il sait : dès le réveil il s'offre à Dieu, puis, tranquille, il se livre à son inspection quotidienne. Les hommes savent maintenant, les conversations deviennent moins animées, les cœurs sont un peu lourds, et parfois un long silence pèse sur la tranchée, mais pas de plaintes, parfois même des plaisanteries. A mesure que l'heure approche, l'angoisse monte : comme une eau souterraine, elle se fraye une route dans les régions obscures de la subconscience. Cependant la matinée passe : c'est pour l'après-midi. A dix heures, on fait le café. A midi, un vaguemestre, ponctuel, apporte le courrier. Un soldat des régions envahies reçoit, à son grand étonnement, une lettre à son adresse et reconnaît l'écriture de sa femme dont il était sans nouvelles depuis l'invasion. Son regard se voile, il s'essuie les yeux pour lire, puis, quand il a fini, pris d'un affreux pressentiment : « N'est-ce pas malheureux tout de même, s'écrie-t-il. Rester deux ans sans nouvelles et en recevoir enfin au moment de mourir ! » Son pressentiment ne devait pas le tromper : quelques heures plus tard, il était couché au fond du vallon. Les ordres se succè-

dent : on met baïonnette au canon, sac au dos. Enfin, à deux heures trente, la première vague bondit de la tranchée en criant : En avant ! Le fourrier est de la 3^e vague. Il a le temps de voir : il a escaladé le parapet et il regarde.

Un spectacle merveilleux s'offrait à mes regards. A perte de vue, à droite jusqu'aux hauteurs de la ferme de l'Hôpital, à gauche jusqu'au bois de Louage, une ligne immense de fantassins roulait, comme une avalanche, en ordre serré, vers la plaine. En arrière, les formations de réserve s'avançaient à leur tour, sur une grande profondeur, en ligne de sections par quatre. Ces masses marchaient irrésistibles, d'un pas rapide, mais sans précipitation, la tête haute, le regard tendu vers l'avant, la poitrine bombée, l'arme devant le corps prête à s'abaisser. A la vue de ces colonnes mouvantes, de ces lignes de baïonnettes qui scintillaient sous le soleil ardent, je fus secoué d'un grand frisson, envahi par l'impression de la force immense qui se dégageait de cette foule. A l'instant je fus soulevé d'admiration, d'enthousiasme. Je sentais que je ne m'appartenais plus, que je faisais partie d'un être supérieur indéfiniment grand, et, atome infime perdu dans l'Océan, je m'abandonnai.

Insensible à moi-même, désormais, j'étais aimanté par le point d'arrivée, aheurté à cette idée que l'ennemi était là et qu'il fallait l'écraser. Des incidents qui se déroulaient autour de moi, rien n'atteignait plus la conscience claire. Qui avais-je à mes côtés ? Je devais suivre le commandant ; mais, à peine sorti de quelques secondes, je l'avais perdu de vue. Des camarades tombèrent alors auprès de moi ; je ne vis rien. J'étais hypnotisé par l'avant, et pourtant, de cet avant, je ne voyais qu'une masse confuse qui s'agitait en désordre.

Les mille détails de cette scène gigantesque frappaient bien les sens, s'enregistraient, mais restaient pour l'instant en deçà du seuil illuminé. Ce n'est qu'ensuite, une fois le calme rétabli, que ces sensations emmagasinées se dégagèrent enfin, et que nous vécûmes, en plénitude, la grande action.

Dans un tel état, le danger ne compte pas. J'étais sorti de la douloureuse période d'attente où l'on est moulu par l'appréhension de l'inconnu ; jeté dans l'action, j'étais soulevé jusqu'à la sphère de l'idéal où la crainte n'a plus de prise... »

Ces mêmes hommes que Dubrulle nous montrait tout à l'heure rassemblés dans leurs parallèles de départ, tremblant sous les obus comme les feuilles sous le vent, les voici déchaînés eux-mêmes en ouragan. « Que pouvaient les Allemands contre une pareille masse, contre ces hommes enflammés, unanimes ? Autant eût pesé un barrage de brindilles opposé au roulement d'un torrent. » Ainsi le chroniqueur rend-il sensible la force collective. Son journal posthume est publié sous le titre : *Mon regiment*. Rien de plus juste, il n'est lui-même qu'une partie d'un tout, il se perd, il aime à se perdre dans la masse anonyme qu'il compare à un être unique, terrible et douloureux.

La suite, c'est un tableau de lutte courte et sauvage, et c'est la vision glorieuse d'un ennemi innombrable tendant les bras et criant : Kamerad ! Scènes de victoire, qui ont fait palpiter les cœurs d'une joie sans nom avant même de se fixer dans les yeux. Et, après avoir dit l'œuvre collective, sur ce fond écla-

tant, Dubrulle détache quelques personnages, plus particulièrement courageux. L'assaut du 12 septembre est le point culminant de la chronique du 8^e régiment. Certes, les jours qui suivent ne sont pas moins riches de succès et d'honneur : le 13 septembre, c'est l'assaut et la prise d'une nouvelle tranchée ; le 14, c'est l'enlèvement de la ferme Le Priez. Ici se place l'épisode de la mort du commandant Broussaud. Le chef d'escadron Broussaud était un cavalier et appartenait à l'état-major. Le 13, apprenant que le chef du 1^{er} bataillon a été blessé, il se présente au colonel et réclame ce commandement vacant. « Il était parti sans crainte à l'attaque, raconte Dubrulle, revêtu de son ample manteau foncé, qui naturellement devait concentrer l'attention sur lui et lui attirer les balles. Mais le commandant Broussaud était insensible au danger, et, sans jamais se garer, s'avancait calme et tranquille. A un moment d'arrêt, il voulut se rendre compte de la difficulté. Il se dressa donc au-dessus du parapet et, de sa jumelle, fouilla la position ennemie. Ses voisins, épouvantés pour lui, lui criaient : « Mon commandant, faites attention ; vous allez vous faire descendre ! » Et lui, paternellement, répondait : « Va, mon petit, ne t'inquiète pas pour moi ! » Insouciant, il prolongea à loisir son observation. Tout à coup deux balles claquèrent, et le commandant s'abattit lourdement. Les hommes, atterrés, se précipitèrent sur lui pour le panser. Il était mort. »

La ferme Le Priez prise, c'est Combles encerclé par le Sud. Les Anglais l'encerclent au Nord. Le

26 septembre, nos 73^e et 110^e régiments en forcent les abords; précédées de quelques patrouilles, deux compagnies du 110^e entrent résolument dans le bourg. Des mitrailleuses placées au carrefour central interdisent tout mouvement aux unités ennemies en plein désarroi. Toute résistance locale est rapidement brisée : à 8 heures Combles est conquis et le dénombrement du butin commence : 400 prisonniers, 11 mitrailleuses, 1.500 fusils, 2 millions de cartouches 15.000 obus de 77 et de 105, des lance-bombes et grenades, un important matériel sanitaire. Le 110^e a eu les honneurs de l'occupation de Combles, mais il ne marchandera pas au 73^e qui l'a aidé et au 8^e qui lui a préparé les voies, le partage de sa gloire.

Combles, je l'ai dit, n'est qu'une étape sur la route de Sailly-Saillisel, nouvelle forteresse à réduire. Dès le 29 septembre, le 8^e régiment se relie aux Anglais dans Combles et pousse la ligne en avant. Le 1^{er} octobre, il s'empare de la tranchée Prilip, réalisant ainsi une avance qui surprend l'ennemi. C'est le lendemain que, dans un abri inconfortable, le sergent Dubrulle apprend sa nomination de sous-lieutenant. Il ne dissimule pas son plaisir. Dans le succès collectif, il a son motif personnel. Mais tous les visages, malgré la misère des lieux et la fatigue, sont illuminés d'un reflet de victoire. Un peu plus tard, au cantonnement de repos, le 8^e régiment reçoit sa 2^e citation et la fourragère. Et le livre du fourrier devenu officier s'achève sur cet hommage rendu au

régiment, comme s'il ne pouvait mieux finir que sur une page consacrée à l'honneur du 8^e.

V. -- LA MORT DU SOUS-LIEUTENANT DUBRULLE.

Le 4 octobre, m'écrit un camarade de Dubrulle, « ce fut la relève des squelettes, l'embarquement pour la Champagne ». Le régiment avait connu les limites des forces humaines ; il n'avait supporté de telles fatigues que soutenu par la pensée de vaincre. C'est en Champagne, dans un secteur de repos, que le sous-lieutenant Dubrulle se mit chaque soir, dans un abri, au récit de la bataille de la Somme. Il s'éclairait avec une lampe à pétrole qui était devenue quasi légendaire. Travailleur acharné, en dehors du service, s'il n'écrivait pas, il lisait. Le nombre d'ouvrages qu'il a parcourus est incroyable : études sur l'histoire de l'Église, romans où sa psychologie se plaisait à la discussion des caractères et dont il ne goûtait rien tant que le naturel et la sincérité. L'hiver et le froid viennent : le P. Dubrulle, son livre et sa lampe à pétrole ne font qu'un.

En janvier il suit des cours d'officier, puis au début de février vient reprendre son poste au secteur de Champagne. Ses lettres privées nous donnent quelques détails sur son genre de vie :

8 février 1917.

Me voici en tranchées depuis trois jours : la situation n'y est pas très gaie. Il y fait un froid de Sibérie, et mes pauvres hommes souffrent terriblement. Mon abri est solide, mais

il manque totalement de confortable : en guise de lit un paillasson suspendu sur des treillis en fil de fer, pas de poêle. Je me réchauffe un peu au moyen d'un bouteillon que j'emplis de braise, je risque ainsi de ne pas me réveiller, mais que voulez-vous ? Un peu plus tôt ou un peu tard il faut mourir. Une différence de quelques minutes importe peu...

20 février 1917.

Nous sommes toujours au même endroit, au bon endroit. Le dégel a continué et à présent nous sommes dans l'eau et la boue. Nos tranchées et boyaux, creusés dans une terre très friable, se sont éboulés. L'eau qui provient de la neige y est descendue : eau et terre ont constitué une boue liquide terrible. Nous ne pouvons faire deux pas sans nous enfoncer jusqu'aux genoux. Aussi jugez de notre situation depuis six jours : j'ai les pieds continuellement mouillés, donc froids, tellement froids que je ne les sens plus. C'est un miracle que l'on puisse vivre ainsi. Mais nous sommes soldats, il est vrai, nous ne sommes plus dominés par les conditions des vulgaires mortels ; un civil mourrait certainement en un jour. Les Boches se sont calmés : visiblement ils désirent que nous les laissions en paix, mais l'artillerie qui est arrivée très nombreuse ne leur laisse aucun moment de répit...

Le calme de l'ennemi est un stratagème, car le 19 février, après un bombardement subit et effroyable, il attaque avec une extrême violence sur Maison-de-Champagne et le 20⁸ subit de lourdes pertes. Le 8^e doit le secourir. Le sous-lieutenant Dubrulle sort calmement de son abri avec sa section qu'il conduit à la contre-attaque. Jusqu'au 25 le com-

bat se prolonge avec des chances diverses. Puis la division est mise au repos.

Le capitaine Belmont qui devait être tué le 28 décembre 1915 à l'Hartmannswillerkopf, ayant reçu le jour de Noël précédent un obus de 130 sur son abri et ayant presque miraculeusement échappé à la mort, y voyait un avertissement. Le 27 mars 1917, le P. Dubrulle est pareillement averti, mais il prend la chose gaiement, car le hasard veut qu'il fût absent de son logis écrasé. Sorti de Verdun et de la Somme, il ne donne plus d'ailleurs grand chose de sa vie, sauf à en faire l'offrande volontaire :

29 mars 1917.

Je viens de courir une petite aventure qui vous intéressera sans doute. J'habitais ces jours derniers un petit village, assez éloigné du front, mais où les Boches s'amusaient cependant à lancer quelques obus. Mon domicile était auprès de l'église, à côté d'un carrefour, juste en face d'un grand pont. Il était donc tout désigné pour « récolter ». Cependant j'y vivais tranquillement.

Il y a deux jours, je me trouvais à la popote, lorsque nous entendîmes quelques éclatements. Nous laissâmes passer l'orage, puis nous redescendîmes vers notre logis. En cours de route nous rencontrons notre commandant qui nous crie : — Mais vous ne semblez pas vous douter qu'un obus est tombé chez vous ! — Pas possible ! Et comme il n'en était pas à la première blague, nous n'en fûmes point émus. Quelques pas plus loin nous tombâmes sur notre colonel qui nous dit : — Il y a un obus chez vous. Allez donc voir ! Nous nous précipitâmes. Quel tableau ! A la place de notre

chambre, un grand trou, sur le parquet un énorme tas de décombres et de débris. Je cherche à distinguer quelques-uns de nos meubles : table, lit, cantine, tout avait disparu. Il ne reste plus rien, pas une chemise, pas un mouchoir. D'un seul coup, j'étais réduit à la pauvreté absolue. Vous croirez peut-être que je me suis lamenté devant les débris de ma fortune ? Eh bien, pas du tout. J'ai ri tout simplement de l'étrangeté de ma situation, et j'ai ri de bon cœur, je vous assure. J'ai bien entrevu cette terrible réalité que si l'obus était arrivé une heure auparavant, je n'eus plus été qu'un tas de chair sale, mais ce fut tout simplement pour remercier la Bonne Providence d'avoir bien choisi son moment. Et mon calme n'en fut pas troublé. Remerciez bien à votre tour Notre-Seigneur de m'avoir ainsi préservé : j'ai couru un terrible risque...

De Champagne, le 1^{er} Corps fut amené sur l'Aisne pour prendre part à la grande offensive d'avril. Il devait opérer devant Craonne et Corbény. La tâche serait rude : le plateau de Craonne forme une sorte de falaise au-dessus du large vallon où coule le fleuve. Cependant le moral des troupes était merveilleux. Une fois de plus l'admirable force d'élan français allait s'affirmer, et dans des conditions particulièrement difficiles. Le sous-lieutenant Dubrulle, dressé par la guerre, se rendait compte de ces difficultés : dans les heures d'attente ses camarades remarquaient son silence, il ne semblait pas partager leur assurance, il préférait se taire. La veille de l'attaque, il fit au prêtre fidèle qui était son confident ses recommandations suprêmes. Mais le jour même, sa section qui se confiait à lui le vit joyeux et serein. C'est ainsi qu'il partit.



La 2^e division devait avancer sur Craonne et, plus à l'est, sur Corbény. Elle s'empara aux ailes de deux lignes de tranchées, malgré les mitrailleuses qui, des bords du plateau, foudroyaient les fantassins, mais son centre ne put progresser.

Plus tard, un peintre de batailles retiendra, parmi les épisodes de cette formidable et pathétique offensive de l'Aisne, celui du bataillon marocain qui escadada, le 16 avril, les pentes du Chemin des Dames, atteignit le sommet et là, se mettant à genoux, entonna la prière à Allah. Mais aux passionnés de vie intérieure, le 110^e et le 8^e, régiments jumeaux unis par Verdun et la Somme, offrent, dans ces mêmes journées, des trésors religieux qui, pour être plus discrets, ne sont pas moins riches d'émotion.

Au 110^e, la tradition orale, que j'ai recueillie toute fraîche, célèbre les deux aumôniers qui se succédèrent dans la mort. L'un était sergent-major, l'autre brancardier ; ils ne remplissaient que par surcroît l'office d'aumôniers. Le brancardier, l'abbé Anthenès, professeur au collège de Dunkerque, fut tué le 15 avril, veille de l'assaut, dans l'accomplissement même de son devoir de prêtre. C'était un saint qui ne vivait que pour secourir les blessés, assister les mourants, ensevelir les morts. Dans la bataille de la Somme on le voyait partir tout seul, après les actions, sans aucun souci des obus et des balles, avec une pioche et des croix de bois dans les bras. Il allait re-

cueillir les cadavres et bénir la terre qui les recevait. Le régiment n'a pas laissé un seul mort à l'air, le brancardier Anthenès ne l'eût pas permis. Habituellement il ne fumait pas. Quand ça chauffait, il allumait une cigarette afin d'avoir l'occasion d'offrir son paquet plus naturellement. C'était un homme qui songeait aux plus petites choses comme aux plus grandes. Il avait été cité au corps d'armée, mais il ne travaillait pas dans les citations. Donc, le matin du 15 avril, comme les artilleries écrasaient le sol, il apprit qu'un agent de liaison venait d'être tué près du poste de commandement du colonel. Il se mit aussitôt en marche avec une croix de bois, rendit les derniers devoirs au mort, et, comme il tenait la croix des deux mains pour la planter en terre, un obus éclata près de lui et le tua sans délier l'étreinte des doigts sur la croix.

Or il n'y avait qu'un autre prêtre dans le régiment, un petit basque nommé Lacrouzet. A vrai dire, il fallait connaître son caractère sacerdotal que nul n'eût soupçonné : joueur de pelote, braconnier ou contrebandier, oui, mais curé, allons donc ! C'était le modèle des troupiers : toujours astiqué, reluisant, pimpant et gai, champion de lancement de grenades, hardi, trapu, prêt aux reconnaissances périlleuses, le premier à l'assaut, le dernier au retour. Sergent-fourrier pendant la bataille de la Somme, comme Dubrulle, aux pires jours de misère, le lendemain de Comblès, comme tout le monde était couvert de terre, dégoûtant, les joues salies et une barbe de quinze jours, on le vit surgir avec des molletières intactes

et le visage rasé, comme un cabot, de si près que la peau en était bleue.

— Rasé, fourrier ? lui crie-t-on.

— Parbleu ! un lendemain de victoire.

Avait-il, à défaut d'eau, trempé son savon dans un quart de vin, comme le colonel Macker avant de partir à l'assaut du Bois des Corbeaux ?

Cependant ce petit homme terrible perdait tout son aplomb dès qu'il entreprenait de dire la messe. Alors, on le voyait presque tremblant, avec une figure tout illuminée.

Le colonel l'avait nommé sergent-major, ce qui excita sa colère :

— Ah ! non, mon colonel, trop de papier, j'aime mieux une section.

En qualité de sergent-major, il devait rester au train de combat pendant l'attaque. Le soir du 15 avril — donc veille de l'offensive — il apprend la mort d'Anthenès. Aussitôt il écrit au colonel et fait dare-dare porter sa lettre par une corvée : — Mon colonel, disait-il à peu près, je demande à rendre mes galons de sergent-major et à redevenir simple brancardier. Mon camarade Anthenès a été tué, je suis le seul prêtre désormais dans le régiment. Ma place est au feu avec mes camarades...

Ces prières-là ne se refusent guère. Le colonel l'autorise à rejoindre. Il se met en marche la nuit même et rattrape les brancardiers. Comme son bataillon, le 16 au matin, s'engouffrait dans la tourmente, il sort de son poste :

— Où vas-tu ? lui demandent les camarades. Tu vois bien qu'il y a des barrages. Attends : nous irons après.

Il se tourne vers eux, tranquillement, et il leur dit, et personne n'a plus entendu le son de sa voix :

— Vous, vous devez attendre ; mais moi, on m'attend. Il s'avança seul et il mourut.

*
* *

Le 110^e honore Anthenès et Lacrouzet. Le 8^e a perdu le sous-lieutenant Paul Dubrulle, *prêtre en temps de paix*. A l'heure fixée, il entraîna sa section. Tout de suite elle fut repérée par l'ennemi qui attendait l'attaque et décimée par un feu de mitrailleuses et d'artillerie. Il marcha quand même, tirant ses hommes. Une balle l'atteignit à la tête. Il tomba et ne se releva plus. Au prix d'extrêmes difficultés, son corps fut ramené à l'arrière. Il repose dans un cimetière militaire, près du poste Monaco. Suivant son désir cette épitaphe composée par lui est inscrite sur la tombe : *Hic jacet Paul Dubrulle, sacerdos societatis Jesu qui libenter sanguinem pro Deo et libertate fudit*. Aucune mention de son grade. Il ne se souvient plus que de Dieu dans la mort. Mais il a donné son sang pour la *liberté* du monde, et le 8^e régiment a perdu en lui le chroniqueur de sa douleur et de sa grandeur militaires.

Aux Armées, septembre 1917.

LES ZOUAVES A LA MALMAISON

23 octobre 1917 : une des dates de la grande guerre que les Français doivent fixer dans leur mémoire, date de la victoire de la Malmaison. Petits collégiens de France, retenez bien cette date. Elle vous aidera à en retenir une autre de l'année précédente dont elle est presque l'anniversaire : 24 octobre 1916, victoire de Douaumont ; 23 octobre 1917, victoire de la Malmaison.

Après sa défaite de la Marne (6-11 septembre 1914), qui barra la route à son invasion, l'ennemi en retraite, contraint de retraverser l'Aisne, s'était retranché sur les fortes organisations défensives qu'il trouvait sur la rive droite du fleuve. Prenez une carte et vous y trouverez cette défense inscrite sur le terrain.

Entre l'Aisne au sud, le canal de l'Oise à l'Aisne et la rivière de l'Ailette au nord, court une longue arête, tantôt resserrée, tantôt élargie en plateau, orientée de l'ouest à l'est. Elle est parcourue d'abord par la route de Paris à Maubeuge qui suit la ligne

de faite, passant par le moulin de Laffaux, les carrières de Fruty, Vaurains et le relais de l'Ange gardien, et qui, un peu au-delà, se relève vers le nord-est, est coupée par le Chemin des Dames, abandonne l'arête, passe devant les carrières de Montparnasse et descend vers Chavignon pour franchir ensuite l'Ailette au pont Oger. Le fameux Chemin des Dames, qui a donné son nom à la crête, suit au contraire sur tout son parcours la ligne de faite, passe devant la ferme de la Malmaison, au pied du vieux fort déclassé de la Malmaison, aux carrières du Panthéon, au-dessus des carrières des Bovettes et de la ferme de la Royère pour rejoindre Craonne.

De l'arête se détache au nord et au sud toute une série de contreforts, laissant entre eux des vallons au fond desquels sont bâtis — ou plutôt *étaient* bâtis — des villages, aujourd'hui des amas de ruines : Nanteuil-la-Fosse, Sancy, Aizy-Jouy, Ostel, Soupir au sud ; Allemant, Pinon, Vaudesson, Chavignon, Pargny-Filain, Filain au nord. Arête et contreforts donnent l'image d'une peau de bête à l'échine longue, aux innombrables pattes, qui aurait été jetée en relief sur le terrain.

Cette arête entre deux cours d'eau, avec ses contreforts et ses ravins propices aux cheminements, forme de toute évidence un des plus puissants obstacles naturels. Il est aggravé par la nature même du terrain du Laonnois, tout percé de grottes, creutes, champignonnières, parfois si vastes et si profondes qu'elles peuvent abriter un régiment ou davantage,

en sorte qu'à la conquête du sol l'assaillant doit joindre celle du sous-sol.

Or, si nous nous étions heurtés à cet obstacle après la Marne sans pouvoir l'emporter (première bataille de l'Aisne, septembre-octobre 1914), nous en avons entrepris la conquête lors de notre offensive du 16 avril 1917 qui chassa l'ennemi de la région de Bray-en-Laonnois, Ostel, Vailly, Fort de Condé. Une série d'opérations locales, du 25 avril au 15 mai, avait complété ces gains par l'enlèvement du moulin de Laffaux et des plateaux au nord de Nanteuil-la-Fosse. Mais l'ennemi ne cessait de contre-attaquer. La Royère, le Panthéon, Froidemont devinrent les noms de combats pénibles et sanglants, comparables à ceux de Vaux, Fleury, Thiaumont devant Verdun. Cependant notre situation restait précaire du moulin de Laffaux à la Royère, car sur tout ce parcours nous n'atteignions pas la ligne de faite parcourue par le Chemin des Dames. Ce vaste plateau en pente donnait à l'ennemi des vues sur tous nos mouvements, nos organisations et nos arrières, et lui servait de rempart en avant de l'Ailette.

On sait comment la VI^e armée, sous les ordres du général Maistre, l'enleva dans les glorieuses journées des 23, 24 et 25 octobre 1917 et comment notre ligne fut portée jusqu'à l'Ailette, le 14^e corps (général Marjoulet) s'emparant des deux branches du moulin de Laffaux, du village d'Allemant, s'avançant dans la forêt de Pinon jusqu'au canal ; le 21^e corps (général Degoutte) prenant Vaudesson et Chavignon

et s'alignant à l'Ailette ; le 11^e corps enfin (général de Maud'huy) conquérant le fort de la Malmaison, Pargny-Filain, Filain jusqu'au bassin d'alimentation, épaulé à l'est par le corps Deligny (39^e) maître de la Royère.

I. — Le fort de la Malmaison.

Tout ce plateau en pente est dominé par le fort ruiné de la Malmaison. Dans presque chaque bataille il y a ainsi un point culminant, une position dominante, réduit, forteresse, observatoire, qui, le plus souvent, donne son nom à l'opération. C'était le fort de Douaumont pour la victoire du 24 octobre 1916 devant Verdun. C'est le fort de la Malmaison pour celle du 23 octobre 1917. Sans doute il serait plus juste de dire : *la victoire du Chemin des Dames* ou *la victoire de l'Ailette*. Mais ce nom de Malmaison a frappé les imaginations, comme le dessin du fort dressé devant eux attirait les regards de tous les assaillants et devait même, dans la demi-obscurité du départ, leur servir de guide et de point de repère.

« J'appellerai mon poste de commandement là-haut, le poste Joséphine », avait dit en plaisantant le commandant Giraud, en me montrant le fort que son bataillon devait être chargé de prendre.

Le pauvre fort démantelé de la Malmaison n'offrait guère de ressemblance avec le luxueux château qu'habita l'impératrice Joséphine. Déclassé, il avait servi, avant la guerre, d'expérience de tirs et d'explosifs. Il n'offrait plus, comme Douaumont et Vaux,

des abris bétonnés, des casemates, des coffres, des coupoles. Cependant il pouvait encore servir de défense et d'abri à une troupe d'infanterie et il présentait à l'ennemi un point d'appui assez solide pour demeurer un centre de résistance malaisé à emporter. Ses murs d'escarpe et de contrescarpe, séparés par un fossé profond, existaient encore. Sous les casernes détruites, de profondes voûtes, anciennement solides, devaient tenir, et l'ennemi avait fortifié le cavalier et les tourelles pour en faire des observatoires.

Dans quel état était-il au juste ? De nos observatoires d'artillerie, de nos postes, de nos tranchées, on apercevait sa dentelure au-dessus du Chemin des Dames. Il prenait des tons d'ocre au soleil. Il hypnotisait le regard. Un arbre à deux branches, en forme d'Y, se dressait sur une des excroissances qu'il formait. Cet arbre était cher aux artilleurs, parce qu'il leur servait pour leurs réglages. Mais précisément le malheureux fort ne cessait pas d'encaisser. Avait-il résisté à tant d'obus ? Serait-il capable de résister encore ?

Notre préparation d'artillerie avait commencé le 16 octobre. Pendant six jours et six nuits, le canon tonna sans arrêt, détruisant les organisations de l'ennemi, lui interdisant tout ravitaillement, harcelant ou barrant ses renforts. A son artillerie lourde, chargée d'opérer sur les cavernes de Bohéry, le fort de la Malmaison, le bois de la Garenne, la ferme de l'Orme et la ferme Many, les bois de Beauregard, Chavi-

gnon, le Panthéon, les Bovettes, le bois de Veau, le village de Pargny Filain, le général de Maud'huy, commandant le 11^e corps adressait le 16 octobre cet ordre du jour :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CANONNIERS,

« Merci du travail déjà fait. Vos frères de l'infanterie comptent sur vous pour leur ouvrir la voie et nous donner à tous la victoire.

« La victoire, c'est votre conscience dans l'accomplissement des plus petits détails de votre tâche, votre dévouement dans l'exécution de travaux pénibles, votre calme en face du danger, qui nous la donneront.

« Votre passé si glorieux répond de l'avenir.

« La France vous sera reconnaissante de la dure, mais belle tâche accomplie.

« MAUD'HUY ».

Ainsi un chef fait-il fraterniser les différentes armes dans une étroite collaboration. Les artilleurs doivent *ouvrir la voie* aux fantassins. Ils la leur ont largement ouverte dans l'opération de la Malmaison.

Avant la préparation d'artillerie, les photographies d'avions révélaient l'état du fort : à l'angle sud-ouest des fossés, un camouflage se remarquait devant l'aboutissement du boyau ; du même point partait une piste remontant vers le fort ; sur la face sud, un observatoire ; cette face en devait contenir probablement d'autres, ainsi que des emplacements de mitrailleuses, peut-être sous casemate ; deux autres mi-

trailleuses, tirant contre avion, étaient signalées à l'angle nord-est du fort ; sur la face est, les anciennes casemates n'étaient pas encore démolies et pouvaient abriter des troupes.

Peu à peu les démolitions s'accroissaient. Mais il fallait compter avec la défense des fossés, les trous d'obus organisés, les mitrailleuses sous casemates et les restes des anciennes casemates remplies de troupes.

A la 38^e division (général Guyot de Salins) qui avait pour objectif les vastes carrières de Bohéry, le fort de la Malmaison, le bois de la Garenne, la ferme de l'Orme et la ferme Many, le bois des Pilleries et la partie est de Chavignon, le général de Maud'huy avait adressé ces simples mots :

« OFFICIERS, SOUS OFFICIERS ET SOLDATS
DE LA 38^e DIVISION.

« Vous avez déjà combattu sous mes ordres à la Marne, à la cote 304, à Hurtebise ; partout je vous ai admirés.

« Vous êtes les vainqueurs de Douaumont.

« Vous serez les vainqueurs de la Malmaison.

« MAUD'HUY. »

II. — Le 4^e Régiment de Zouaves.

Les vainqueurs de Douaumont seront les vainqueurs de la Malmaison. Oui, mais qui plus spécialement ? La division Guyot de Salins est composée de quatre admirables régiments, zouaves, marsouins, tirailleurs,

et régiment mixte (zouaves et tirailleurs). Au 24 octobre 1916, le fort de Douaumont avait été *donné* au régiment colonial du Maroc, tandis que les zouaves et les tirailleurs, à sa gauche, s'emparaient de Thiaumont, du ravin de la Dame et de la Couleuvre, du village de Douaumont. Tout de même, dans l'œuvre commune, le fort avait été l'apanage des marsouins, et même le régiment colonial du Maroc (lieutenant-colonel Régnier) s'était vu attribuer pour ce magnifique fait d'armes la croix de la Légion d'honneur. Distinction qui rompait, ou plutôt élargissait une tradition. La tradition voulait, en effet, que la Légion d'honneur ne fût attribuée à un régiment qu'en récompense de la prise d'un drapeau ennemi. Mais dans son rapport au Président de la République, l'amiral Lacaze, alors ministre de la Guerre par intérim, disait : « J'estime, avec le général Joffre que la prise du fort de Douaumont peut être interprétée comme équivalente à la prise de haute lutte d'un drapeau ennemi. » Ce jugement fut ratifié, et la première croix décernée pour fait de guerre fut épinglée au drapeau du régiment. Douaumont au nom retentissant, Douaumont symbolique devenait ainsi un drapeau, le drapeau dressé au-dessus de la citadelle de Verdun inviolée.

Après les marsouins, le tour des zouaves n'était-il pas venu ? Chacun son fort. Le fort de la Malmaison, dans la répartition des objectifs, fut cette fois *donné* au 4^e régiment de zouaves.

L'histoire du 4^e zouaves est une épopée. Il a conquis successivement la fourragère aux couleurs de la

croix de guerre, puis la fourragère aux couleurs de la médaille militaire. Maintenant il attend la fourragère rouge, qui n'a encore été donnée qu'au 1^{er} régiment de la Légion étrangère. Avant l'opération de la Malmaison, il en était à sa quatrième citation.

La première lui fut attribuée à Verdun pour sa défense de Vaux-Chapitre au mois d'août 1916 : « A donné à Verdun, dit-elle, de nouvelles marques de la valeur dont il avait fait preuve depuis le commencement de la guerre, notamment à Steenstraete et sur l'Yser. Pendant la période du 5 au 17 août 1916, sous le commandement énergique du lieutenant-colonel Richaud, a arrêté une attaque en force exécutée par l'ennemi contre un objectif important, a harcelé ensuite l'adversaire pendant douze jours consécutifs, par des contre-attaques répétées, lui enlevant de haute lutte plusieurs centaines de mètres de tranchées, trois mitrailleuses et de nombreux prisonniers valides. »

Cette première citation a raison de faire allusion au beau passé du régiment qui ne débutait pas à Verdun, mais avait pris part à toutes les grandes actions de la guerre. Le 10 août 1914, il s'embarquait à Alger. Le 15, il traversait Paris qui le couvrait de fleurs ; le 16, il était à Hirson, au bord de la frontière belge. Quelques jours plus tard, il était engagé à Charleroi. Au cimetière de Turciennes, il couvrait la retraite sanglante de sa division. Puis venait l'ordre de retraite. Même au cours de la retraite, il trouvait le moyen de remporter un succès : le 30 août, à Ribémont, il faisait reculer l'ennemi. A la Marne, il

marche sur Montceau-les-Provins. Il fait alors partie de la brigade Pétain, et il est commandé par le colonel Eychène ; les hommes sont dignes des chefs. Le 9, il entre à Château-Thierry, le 11 à Fismes ; le 13, il attaque déjà le Chemin des Dames et le bois d'Hurtebise. Deux ans plus tard, il allait se retrouver sur le même terrain.

De l'Aisne, il est transporté dans le Nord. On est à la fin d'octobre. La ligne vient d'être percée à Ramscapelle. Il s'agit de la rétablir. Les zouaves sont là. Zellebeke est repris et Ypres est sauvé. Mais l'âpre bataille se poursuit dans la boue et dans l'eau, autour de la fameuse maison du Passeur, sur la rive gauche de l'Yperlée. Le 4 décembre, on occupe enfin « le trou occupant la place de ce qui a été la maison du Passeur ».

Puis viennent les combats devant Nieuport, la nouvelle bataille d'Ypres au printemps de 1915, après la perfide attaque allemande par les gaz, la bataille des Dunes en janvier 1916. En mai (1916), le régiment est transporté devant Verdun menacée. Il va prendre sa part de l'extraordinaire épopée, d'abord sur la rive gauche, où les zouaves brisent les attaques allemandes sur la côte 304. puis sur la rive droite au saillant de Vaux-Chapitre qui est la défense suprême devant Souville. Voilà tout ce qui est contenu dans la glorieuse première citation du 4^e zouaves.

La deuxième a trait à la victoire de Douaumont (24 octobre 1916) où le régiment, à l'ouest du fort, s'empara du ravin de la Couleuvre et prit le village

dè Douaumont : « Chargé, dit-elle, d'enlever deux positions ennemies successivement sur un front de 800 mètres et une profondeur de plus d'un kilomètre, habilement dirigé par son chef, le lieutenant-colonel Richaüd, a accompli sa mission en moins de quatre heures, avec sa froide bravoure habituelle, faisant plus de 1500 prisonniers dont 45 officiers, capturant 10 mitrailleuses. A arraché ce cri d'admiration d'un officier supérieur allemand fait prisonnier au cours de l'action : « Vos hommes sont les plus beaux soldats que j'ai vus de ma vie, et c'est pour moi une consolation d'être vaincu par eux. » Ces paroles ont été dites, sur la pente du ravin des Dames, au commandant de Clermont-Tonnerre, commandant le 3^e bataillon.

Le 15 décembre suivant (1916), c'est, devant Verdun, la victoire de Louvemont-Bezonvaux. Le 4^e zouaves en a sa part. Il prend la ferme des Chambréttes qui n'est plus qu'une ruine. L'ennemi contre-attaque et la reprend. Le régiment voisin offre une aide au 4^e zouaves pour un nouvel assaut, mais le 4^e zouaves la refuse. A demi enlizés dans la boue, les mains gourdes de froid, les pieds à demi gelés, les zouaves reprennent seuls les Chambréttes, dépassent la position, s'installent devant, et l'ennemi se brise contre le nouveau rempart (17 décembre). Troisième citation : « Dans les journées des 15, 16 et 17 décembre 1916, sous les ordres du lieutenant-colonel Richaüd, a brillamment enlevé tous les objectifs qui lui étaient assignés. S'est maintenu sur le terrain con-

quis, dans une position très en flèche qu'il importait cependant de conserver malgré les pertes et malgré les rigueurs de la température rendant très pénible le stationnement dans un terrain boueux et glacé. A fait, au cours de cette opération, 1300 prisonniers dont 25 officiers, pris 10 mitrailleuses, 17 canons et un matériel important. »

Après Verdun sauvée, le 4^e zouaves va prendre part à l'offensive de l'Aisne (avril 1917), et précisément sur ce monument d'Hurtebise devant lequel il s'est déjà trouvé en septembre 1914, après la Marne. Ce sont des combats terribles, où les zouaves triomphent encore. Vainqueurs, ils sont retirés de l'effroyable zone. Mais à peine ont-ils commencé la relève qu'ils sont ramenés en ligne, Hurtebise étant de nouveau perdu. C'est la Garde impériale qui s'en est emparée. Le commandement a dit aux zouaves : « La Garde est là. Il faut remonter. » Les zouaves ont repris le chemin sanglant, ils ont recommencé la lutte, ils conquièrent une seconde fois la position. Le 1^{er} régiment de la Garde prussienne a beau revenir à la charge, il se bute contre le 4^e zouaves et jonche de cadavres les abords de la ruine qui symbolisait le dévouement des soldats de 1814.

Cette fois, c'est la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, avec la quatrième citation : « Du 18 au 26 avril 1917, appelé à tenir un secteur sur une position de la plus grande importance et dans des conditions difficiles, a harcelé constamment l'ennemi, l'a dominé et s'est emparé d'observatoires précieux.

A repris par une contre-attaque énergique et spontanée, le 25 avril, la position d'Hurtebise, dont les Allemands avait réussi à tuer les défenseurs, le jour même où le 4^e zouaves en avait été relevé. Régiment au passé brillant, au moral superbe, qui, sous le commandement du lieutenant-colonel Richaud et sous l'impulsion des chefs de bataillon de Clermont-Tonnerre, Helbert, Rafiniac, s'est surpassé ; il avait suffi de lui dire : « La Garde impériale est devant vous », pour l'électriser. »

III. — La tradition vivante.

Tel était le régiment auquel le fort de la Malmaison était *donné*. Il allait retrouver devant lui la Garde impériale. Certes, bien peu des zouaves qui le composaient à la date du 23 octobre 1917 lui avaient appartenu dès le début de la guerre. Il avait dû être renouvelé plus d'une fois. Mais il a gardé son esprit de corps intact. Un régiment, comme une nation, est composé du chœur des vivants et des morts. Il a sa tradition comme il a son drapeau. Le lieutenant-colonel Richaud, qui a si longtemps commandé le 4^e zouaves, en a fait un être unique. Les zouaves d'Alger sont maintenant les zouaves de toutes les provinces de France et d'Algérie : il y a des Bretons, des Vendéens, des soldats des territoires envahis. Mais ce sont toujours les zouaves. Ils portent fièrement la rouge chéchia et ils attendent la fourragère qui sera de la même couleur. Le colonel Richaud a

été remplacé par le lieutenant-colonel Besson, un « as » de l'état-major, tout jeune, calme d'apparence, le cœur chaud et tendre sous ces dehors mesurés, d'un grand ascendant personnel et d'une exceptionnelle sûreté de jugement dans la conduite des opérations. Il a auprès de lui, comme adjoint, le commandant de Clermont-Tonnerre, qui commandait une compagnie au ravin de la Dame (24 octobre 1916) et le 3^e bataillon aux Chambrettes et à Hurtebise : nul n'a plus de prestige au régiment, n'exerce une action personnelle plus efficace, plus persuasive dans son autoritaire douceur.

Le 3^e bataillon est maintenant commandé par le commandant Giraud, grand, mince, jeune, avec des yeux bleu d'acier, et, déjà, l'auréole légendaire, car, blessé à Guise au début de la campagne et laissé sur le champ de bataille, il a trouvé le moyen d'échapper à la mort et à l'ennemi ensemble. Une volonté de fer, une résolution que rien ne peut arrêter, un don exceptionnel de commandement. Les deux autres chefs de bataillon n'ont pas changé : le commandant Helbert et le commandant Rafiniac, tous deux sûrs, solides, inébranlables, l'un plus gai, l'autre plus grave, l'un plein d'entrain et admirable entraîneur d'hommes, l'autre maître de soi dans les pires situations. Il y a bien un cinquième chef de bataillon au 4^e zouaves, mais il est en réserve de commandement à la brigade, et c'est le commandant du Peuty. Le commandant du Peuty est sorti de la cavalerie pour entrer dans l'aviation où il s'est montré de tout premier ordre. De

l'aviation, il est venu volontairement aux zouaves : Breton, dur comme le granit de son pays, d'une énergie indomptable et que rien ne peut ébranler.

Il faudrait passer en revue tous les officiers, tous les sous-officiers et tous les hommes du 4^e zouaves, sans oublier l'aumônier, le père Joyeux qui est de toutes les fêtes, je veux dire de toutes les attaques. Voici du moins deux de ses lieutenants, le doyen et peut-être le plus jeune. Le doyen, c'est le sous-lieutenant de Villebois-Mareuil qui atteint la soixantaine. Il a pris la place vacante de ce sous-lieutenant Trincart, âgé de soixante-quatre ans, que les zouaves appelaient *grand-papa* et qui avait déjà fait la campagne de 1870. Trincart a été tué à la Lizerne, devant Ypres, en mai 1915. Villebois-Mareuil, cousin de ce colonel de Villebois-Mareuil qui fut tué dans l'Afrique du Sud, de brancardier a passé soldat, et peu à peu a conquis ses grades. Toujours content de tout, toujours souriant et poli, sorte de saint laïque, il donne un magnifique exemple.

Le lieutenant de Champfeu, lui, vient de la cavalerie : il est tout feu, tout flamme, et si bon qu'on l'adore. Il a rejoint le régiment en avril, pour l'offensive sur l'Aisne. Une scène digne d'être transcrite a marqué son arrivée. Il se présente au lieutenant-colonel Richaud :

— Vous arrivez plus tôt que je ne vous attendais, lui dit celui-ci. Nous attaquons demain, les postes sont au complet, vous rallierez le dépôt divisionnaire, et à la première vacance je vous appellerai.

— Vous attaquez demain, et je rallierai le dépôt divisionnaire ? Mon colonel, je suis d'une famille de soldats. Regardez-moi : c'est vrai que je suis un inconnu pour vous, mais regardez-moi. Et ne me demandez pas une chose pareille.

Il faut bien se rendre à ses raisons, et le colonel le garde. Champfeu exulte, car on va se battre. Et Villebois-Mareuil le calme.

Cependant la préparation d'artillerie s'achève. Le régiment est prêt : il va monter en ligne.

IV. — Le départ.

Le 4^e régiment de zouaves connaît bien sa mission dans la bataille. Mis au repos en arrière de Soissons, il a répété sa manœuvre sur terrain approprié. Les abords du fort de la Malmaison n'ont plus de secrets pour lui. Il sera encadré à droite par le 6^e bataillon de chasseurs (de la division Brissaud-Desmillet) et à gauche par le régiment colonial du Maroc.

Au jour J qui sera le 23 octobre, il partira à l'heure H (qui sera 5 h. 15 du matin) sur son premier objectif, le fort de la Malmaison. La conquête du fort est réservée au 3^e bataillon (commandant Giraud), comme celle de Douaumont a été réservée au bataillon Nicolay du régiment colonial du Maroc. Trois premières lignes de tranchées allemandes, les tranchées du Casse-Tête, de Leibnitz et de la Carabine, doivent être franchies avant d'arriver au fossé du fort. La

tranchée de Leibnitz est à peu près sur la crête du Chemin des Dames. A droite, un bataillon de chasseurs doit, pendant ce temps, parvenir à la lisière du bois de Veau, à l'est du fort, et le régiment colonial du Maroc, après avoir encerclé et nettoyé les carrières et le bois de Bohéry, s'avancera à l'ouest jusqu'à la tranchée de la Danse. Ainsi la prise du fort sera-t-elle garantie sur les flancs.

Après un arrêt qui permettra de se consolider sur le premier objectif, le 4^e zouaves reprendra sa marche en avant pour atteindre d'abord le plateau de la ferme de l'Orme, puis le bois des Pilleries et la partie nord du bois d'Entre-Deux-Monts, et enfin poussera jusqu'à l'Ailette. Ce sera l'œuvre du 4^e bataillon, commandant Helbert : le commandant Helbert, blessé au départ, sera remplacé par le commandant du Peuty. La tâche sera d'autant plus rude que les zouaves ne seront pas étayés sur leur droite au début de l'action, la division de chasseurs à pied (général Brissaud-Desmaillet) ayant rencontré dès son départ au Panthéon, aux Bovettes, aux anciennes carrières souterraines, aux carrières du Tonnerre, une résistance qui eût arrêté des troupes moins aguerries, dont elle parvint à triompher, mais qui ralentit son élan. Le bataillon du Peuty sera renforcé par le bataillon Morand (du 8^e tirailleurs), par le bataillon Rafinac (5^e du 4^e zouaves), puis par le bataillon Rothenflue (8^e tirailleurs).

La base de départ des zouaves est sur les pentes, d'ailleurs peu sensibles, du plateau du Mont-sans-

Pain, en face du plateau du Chemin des Dames que domine le fort ruiné de la Malmaison. Il y a là, un peu en arrière des parallèles de départ, des creutes profondes où les hommes rassemblés peuvent attendre sans avoir à souffrir du feu de l'artillerie adverse. Le poste de commandement de la brigade, le poste Arras, est dans une caverne du plateau des Roches. Là est le colonel Derrigoin, calme, souriant, gai, confiant. On l'a toujours vu ainsi, et dans les pires occurrences sa seule vue rassure. Le lieutenant-colonel Besson, qui commande le 4^e zouaves, est plus en avant, au poste Avricourt (plateau du Mont-sans-Pain), caverne plus étroite et moins profonde sur laquelle le choc des obus retentit. On n'est pas à plus de 500 mètres des lignes. Voici, dans une salle de cette même caverne, le commandant Giraud qui rassemble les officiers de son bataillon pour répéter une dernière fois avec eux le schéma de l'opération. Quel tableau, ce cercle de figures éclairées par une lampe à acétylène à la lumière crue, tendues par l'attention, graves, volontaires, décidés ! Le sous-lieutenant de Villebois-Mareuil écoute, flegmatique ; le lieutenant de Champfeu a les yeux tout brillants ; le lieutenant de pionniers Marasquin montre un point sur la carte qu'explique le commandant. Seront-ils tous là demain ? Ils n'y songent point, tout entiers à leur tâche.

C'est le 22 octobre au soir. Les bataillons d'attaque vont prendre place dans les parallèles et tranchées de départ. L'opération se fait dans la nuit en ordre, sans pertes. Le temps est couvert, pas d'é-

toiles. Mais la nuit est tout agitée des secousses de feu de nos batteries. Cela fait une musique continue, et une palpitation d'éclairs... Il semble que l'ennemi réagit peu.

Vers trois heures du matin, le tir de l'artillerie allemande se renforce, devient effroyable, rappelle les pires jours de Verdun. Comment se fera la marche des troupes encore en l'air ? Comment se fera le départ ? Le placement des bataillons Helbert et Morand s'effectue dans des conditions terribles. Le bataillon Giraud, lui, est déjà tout entier en place. Mais le feu ennemi inonde sans relâche tout le terrain compris entre le plateau du Mont-sans-Pain et nos premières lignes. Les pertes sont lourdes. Ne vont-elles pas influencer sur le moral des troupes d'assaut ? Pour aller aux parallèles de départ, on ne peut songer à suivre le boyau, qui est obstrué par les soldats entassés du bataillon Morand, dos confus, casques bleus aperçus à la lueur des éclairs des batteries ou des fusées. Il faut escalader le parapet et trotter dans le bled, en se couchant quand un éclatement se produit trop près, trop heureux si l'on ne reçoit que de la terre ou des cailloux.

Voici les parallèles, sur trois lignes. Les guerriers sont là, pressés les uns contre les autres, immobiles, muets. La tenue prescrite est sans sac, afin d'alléger la marche. Mais chaque homme porte autour du corps des musettes contenant les vivres, les grenades, qui lui grossissent la silhouette en forme de losange. De temps à autre, une fusée des Boches affolés révèle dans ses moindres détails le tableau de cette troupe

immobile. Quelques-uns, dressant la tête au-dessus du parapet, fixent l'objectif qui apparaît par intermittences : dessin en forme de ruines dentelées au-dessus de la ligne du plateau. La plupart, indifférents en apparence, ont cherché la meilleure position pour éviter la fatigue. Adossés aux parois de terre, ou accroupis, ou s'étayant les uns les autres, ils sommeillent à demi. Puis tout retombe dans l'obscurité. Un mot de temps à autre s'échange, mais on n'est pas bavard. Chacun pense pour soi, mais s'appuie aux autres. Il n'y a pas un seul être isolé, il y a là un bataillon où chacun puise sa force et son courage, être collectif par qui le courage et la force de chacun sont multipliés.

A cinq heures cinq, le commandant Giraud s'est dressé. Il a regardé par-dessus le parapet. Son voisin a cru que c'était le signal. De proche en proche, comme par une transmission télépathique, tout le monde se redresse. — Pas encore, dit le commandant. Et, docilement, chacun reprend sa position.

Qu'a-t-il examiné ? Le jour tarde bien, la nuit est bien noire, il ne pleut pas, mais il bruine légèrement. Le départ, dans cette obscurité, sera difficile. Il faudra veiller à maintenir l'ordre de la ligne. La cadence prévue pour la marche est assez lente : on s'en servira pour maintenir cet ordre.

Cinq heures quinze. C'est l'heure. De nouveau, le grand commandant se dresse et immédiatement, sans un mot, tout le monde est prêt. Alors se passe cette chose sublime : le départ pour l'assaut. Oh ! ce n'est point ce qu'on imagine de loin : une ruée dans l'exal-

tation, dans l'enthousiasme, une hâte fébrile, un élan vainqueur. Non, c'est une chose toute simple. Par les marches aménagées, il faut se hisser tant bien que mal sur le parapet. Beaucoup grimpent droit devant eux, soit en s'entr'aidant, soit en utilisant les défoncements des obus. Alors on devine plutôt qu'on ne voit, et l'on finit par voir, car les yeux s'accoutument à l'obscurité, car ils veulent voir la montée des ombres massives, liées comme à la chaîne, se tirant les uns les autres, se rangeant. Pas de bruit, pas de cris, pas de paroles : mais sous l'épouvantable averse d'obus qui éclatent devant, derrière, à droite, à gauche, parfois dessus, en silence, ces hommes, après s'être rangés, s'ébranlent, se mettent en marche. Avec les colis qui les embarrassent, ils ont l'air de paysans qui, avant le lever du jour, partent pour aller à la foire. Non, ce n'est pas cela : avec cette tranquillité, avec ce calme, cet ordre, cette volonté d'aller en avant tous ensemble, comme il a été prescrit, ils ont l'air de prendre part à un office mytérieux, à une cérémonie sacrée. Leurs grosses apparences paysannes, voici qu'elles revêtent un caractère sacerdotal. Pas un n'a hésité une seconde, pas un ne s'est retourné. Ils se sont débrouillés pour sortir de la tranchée le mieux possible, et ils partent. L'un ou l'autre est frappé, et s'affale en gémissant. Petit incident prévu qui ne retarde pas la marche de l'ensemble. Tout cela s'écoule, s'en va dans les ténèbres qui se désagrègent. On ne remarque pas tout d'abord qu'il y a de l'ordre et de la méthode là-dedans. Mais, à quelques pas,

on distingue parfaitement la ligne et les petites colonnes plus épaisses. A la lueur de l'une ou l'autre fusée, on voit les casques luire, les silhouettes alourdies plonger, se redresser, plonger encore : c'est la marche dans les trous d'obus, car l'artillerie a fait de ce terrain un affreux chaos. Cette marche tranquille, presque lente, c'est l'assaut.

V. — L'arrivée.

Ce n'est pas une aube de temps clair. Il ne pleut pas, mais comme le jour est lent à venir ! Sur ce terrain éventré, éboulé, plein de trous et de crevasses, les zouaves avancent, collés au barrage, régulièrement, sans hâte et sans précipitation inutile. De temps en temps, un « *doucement* » des chefs ralentit la cadence des plus pressés. En effet, il ne faut pas aller plus vite que l'artillerie. Aucune fusée n'est lancée. Cependant la marche est difficile à cause de l'obscurité. On reconnaît vaguement le commandant à sa haute silhouette. L'un ou l'autre qui n'est pas à sa place lui demande une indication.

— Mon commandant, où est ma compagnie ?

— Par ici, mon ami, sur ta gauche.

— Et moi ?

— Toi, par là.

Le décalage a été très dur à cause du bombardement. Mais une fois partis, une fois les deux ou trois cents premiers mètres franchis, on a l'impression que l'averse d'obus ennemis est moins dense.

On franchit la tranchée du Casse-Tête détruite

par notre tir, et la plupart des zouaves ne se doutent pas qu'ils ont dépassé la première ligne ennemie. La tranchée de Leibnitz est à peu près démolie, elle aussi. La défense ennemie y est nulle. Mais il y a des trous d'obus organisés. Une mitrailleuse tire dans le dos des zouaves. Les zouaves ne se retournent pas, continuent d'avancer. Une compagnie spéciale est chargée du nettoyage des abris et réduits dépassés.

Cependant, les Allemands lancent maintenant sans discontinuer des fusées rouges. Ils appellent, ils implorent leur artillerie, ils la supplient de raccourcir son tir pour les protéger contre l'assaut qu'ils ne voient pas, qu'ils pressentent, qu'ils devinent. Ces signaux lumineux paraissent et disparaissent, se croisent dans les airs. A droite, apparaissent des fusées vertes. Et nos artilleurs tirent sur le fort de la Malmaison des obus incendiaires qui font de grandes clartés rouges : les ruines du fort se découpent sur ce fond d'incendie. Heureuse inspiration qui, sur tout le champ de bataille, redresse la marche des assaillants, car le fort, ainsi révélé, sert de point de repère ! Le régiment colonial du Maroc appuie à gauche, les chasseurs appuient à droite, les zouaves vont tout droit au but

Signaux, ueurs sanglantes, premières clartés du jour, tout cela dissipe l'obscurité, compose avec les ténèbres désagrégées un extraordinaire tableau de clair-obscur. Les colonnes noires des éclatements rapprochés semblent un retour offensif des ténèbres vaincues. Roulement des canons, tac-tac des mitrail-

leuses, cris des blessés, tout un orchestre infernal accompagne la marche en avant.

La tranchée de la Carabine qui est devant le fort, au bas de la butte sur laquelle le fort est dressé, oppose quelque résistance bientôt brisée. Et le fort est abordé. Sans doute ne distingue-t-on plus les murs d'escarpe et de contre-escarpe. Le fort n'est plus qu'un chaos. Mais, tel quel, pour une troupe décidée, comme il serait aisé à défendre ! Un fossé immense l'isole, le protège. L'obstacle est prévu, et le bataillon Giraud, comme à la manœuvre, le contourne à droite et à gauche. Il faut maintenant aborder les murailles en ruines, les tourelles, le cavalier. Et quand la superstructure sera entre nos mains, il faudra encore nettoyer la partie souterraine, les voûtes, le reste des casemates, les abris, sans doute défendus par de nombreuses mitrailleuses.

Les deux compagnies de tête du bataillon Giraud (les 10^e et 11^e) et la 3^e compagnie de mitrailleuses, tandis que la 9^e compagnie assure le nettoyage de la tranchée de la Carabine, après avoir débordé le fort par l'ouest et par l'est, pénètrent dans l'ouvrage par les brèches qu'a pratiquées l'artillerie lourde. Le premier qui est entré s'appelle *Barré*. C'est un paysan du Poitou, réserviste marié qui n'a point souci d'aventure, qui n'a pas fait un pas plus vite que l'autre, mais qui, flairant le terrain, a marché régulièrement sans trébucher. Type du paysan de France sûr, solide, clairvoyant.

Cependant on se bat à l'intérieur. Six ou huit mi-

trailleuses boches y sont disséminées, qui pourraient causer d'affreux ravages. La résolution des zouaves, la surprise, la rapidité de l'attaque étouffent ces résistances isolées.

Il est six heures du matin.

« Je serai maître du fort à six heures, » avait promis le commandant Giraud.

A six heures, en effet, il était maître du fort.

Il veut lancer la fusée tricolore convenue pour annoncer la nouvelle. La fusée rate. Un zouave monte sur le cavalier et y plante le fanion bleu, blanc, rouge, tandis que les signaleurs transmettent : *objectif atteint*. Et la nouvelle reçue au poste Avricourt, transmise par le téléphone, par la télégraphie sans fil, court de poste de commandement en poste de commandement, arrive à la division, au corps d'armée, à l'armée, vole au Grand Quartier, se pose, frémissante, sur Paris.

L'avion de la division, à la même heure, survole le fort et reconnaît le poste de commandement du chef de bataillon. Quel spectacle, dans le jour qui s'est enfin levé : la ruine du fort, avec ce petit drapeau qui flotte, et l'avion qui décrit des cercles au-dessus !

Certes, la prise du fort de la Malmaison n'est qu'un épisode dans la bataille qui nous a donné tout le Chemin des Dames, du moulin de Laffaux à la Royère, jusqu'au canal de l'Oise et jusqu'à l'Ailette. Mais ceux qui ont vécu cette heure-là ne l'oublieront jamais. Les zouaves ne devaient pas s'en tenir à la

conquête du fort. Ils devaient accomplir une progression plus dure pour atteindre l'Ailette. Tandis que le bataillon Giraud pénètre dans le fort, les compagnies du bataillon du Peuty viennent s'établir sur les emplacements prévus au nord et sur les flancs du fort, de manière à couvrir l'opération. Le bataillon Morand (8^e tirailleurs), suivant le bataillon du Peuty d'aussi près que possible pour échapper aux tirs de contre-préparation et au barrage de l'artillerie allemande, s'échelonne en profondeur entre les tranchées de la Carabine, Lucifer et Leibnitz, sa droite au boyau de la Boxe.

Ainsi la première partie de l'action s'est déroulée exactement selon le programme arrêté. La seconde phase sera coûteuse et difficile. Les mitrailleuses partant de la région du bois de Veau, des carrières de Beauregard, de l'éperon de Pargny-Filain, du boyau d'Entre-Deux-Monts, de la ferme de l'Orme, balaieront le plateau au nord du fort et la région au sud sans arrêt, fauchant tout homme qui se montre. Le lieutenant Marasquin, l'officier pionnier du 4^e zouaves, parti joyeux à l'attaque, est ainsi tué au sud du fort. Pour s'emparer de la ferme de l'Orme et du bois des Pilleries, il faudra une manœuvre hardie du commandant du Peuty ; pour achever la conquête et atteindre le pont Oger sur le canal de l'Oise à l'Aisne, il faudra la ténacité et l'habileté des chefs : le lieutenant-colonel Besson qui, d'accord avec le colonel Derrigoin commandant la brigade et le général Guyot de Salins commandant la division, dirige la bataille en

avant et à l'est du fort, les chefs de bataillon Morand, du Peuty, Rafiniac, Rothenflue. Il faudra l'élan, la solidité, l'énergie des zouaves et des tirailleurs, troupes admirables devant lesquelles la Garde impériale devra reculer comme à Hurtebise. Le 25 octobre au soir, la rive ouest du canal est complètement nettoyée d'ennemis, et même des reconnaissances ont franchi la passerelle et passé sur la rive droite.

Du 23 au 25 octobre, zouaves et tirailleurs ont fait plus de 1000 prisonniers de la 2^e division de la Garde, capturé 24 canons, 50 mitrailleuses, un minnenwerfer et un matériel important.

Le 4^e zouaves, à la suite de cette magnifique opération, reçoit sa cinquième citation :

« Régiment d'élite, déjà cité quatre fois à l'Ordre de l'armée, dont l'élan merveilleux, la vigueur et le moral superbes, dignes du chef qui le commande, ont dominé une fois encore la Garde prussienne déjà battue à Hurtebise. Le 23 octobre 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Besson, ayant mission d'enlever plusieurs lignes puissamment organisées, sur une profondeur de 2 km. 800, a, malgré un tir violent de contre-préparation, surgi de ses parallèles de départ et, d'un seul élan, s'est emparé du fort de la Malmaison et de tous ses objectifs, en dépit des tirs de barrage et de mitrailleuses ; les a dépassés le lendemain, faisant dans les journées des 23, 24 et 25 octobre 600 prisonniers, prenant de nombreuses mitrailleuses et 17 canons. »

VI. — Silhouettes de héros.

Il faudrait citer ici tant de noms héroïques :

Le P. Joyeux, aumônier, qui fut décoré de la Légion d'honneur dans le fort conquis, avec le capitaine Rocher et le sous-lieutenant Béraud : « Accompanyant les vagues d'assaut sous un feu intense, faisant rayonner autour de lui la gaîté, l'enthousiasme et la foi dans le succès ; blessé, il méprise la souffrance « au même degré qu'il enseigne et pratique le mépris du danger et de la mort » ;

Le capitaine Rocher qui, le chef de bataillon et l'adjudant-major ayant été blessés, prend en pleine attaque le commandement du bataillon et le conduit avec une bravoure et une décision admirables ;

Le sous-lieutenant Béraud, coutumier des actions d'éclat, qui, le 24 au matin, partant à la tête d'une reconnaissance de 15 hommes en avant de la première ligne, ramène 150 prisonniers et trois mitrailleuses.

La médaille militaire est donnée au téléphoniste Maccia, qui installe et maintient son appareil sous un feu meurtrier, et relie le fort à la base de départ moins d'un quart d'heure après la conquête ; au zouave Barré, le premier entré ; à l'adjudant mitrailleur Collognat qui, resté seul de tous les chefs de section de sa compagnie, organise la position conquise avec un enthousiasme et une activité inlassables ; au sergent Dufland qui s'est offert pour tenter un coup de main sur une batterie de deux pièces

ennemies dont le feu décimait sa compagnie et qui parvint à s'en emparer ; à l'adjudant mitrailleur Balateu qui devance les vagues d'assaut pour protéger la progression ; au sergent Gournat qui prend au combat le commandement de sa section et s'empare avec elle d'un important point d'appui ; à l'infirmier Monod, d'une haute valeur morale, qui traverse les barrages pour rechercher et relever les blessés.

Mais ne convient-il pas de clore cette liste trop courte par les noms de deux morts, le plus âgé et le plus jeune des officiers du régiment, le sous-lieutenant de Villebois-Mareuil et le lieutenant de Champfeu ?

Villebois-Mareuil fut tué dans la marche au fort. « Engagé pour la durée de la guerre à plus de cinquante ans, dit sa citation, a été pendant trois ans un modèle constant de courage, d'abnégation et de patriotisme. Grièvement blessé une première fois, est revenu au front incomplètement guéri dans un régiment d'attaque où il avait sollicité l'honneur de servir. Glorieusement tombé à l'assaut du fort de la Malmaison, le 23 octobre 1917, à la tête de ses hommes électrisés par son exemple. »

Champfeu, plus favorisé, vit la victoire. Il devait installer sa section de mitrailleuses en avant et à l'est du fort. Il l'installa. C'est alors qu'il fut criblé d'éclats d'obus, la cuisse traversée, la tête meurtrie. Une jambe amputée, il reçut sur son lit d'hôpital la croix de la Légion d'honneur : « Admirable tempérament de soldat, donnant à tout le régiment l'exemple des plus belles qualités françaises ; à l'assaut du fort de la

Malmaison, a conduit sa section de mitrailleuses avec sa fougue habituelle, l'a mise en batterie au point fixé et est tombé en pleine victoire. »

Que les morts oubliés — et que nous n'avons pas le droit d'oublier — consentent avec désintéressement à cette évocation finale du plus vieux et du plus jeune ! Champfeu survécut cinquante jours à son amputation, puis la mort le prit. Comme quelqu'un le plaignait d'avoir perdu une jambe : « Eh bien, oui, interrompit-il, j'ai une jambe de moins. Mais c'était une *chic attaque* ! »

La Malmaison, ce fut une *chic attaque*... (1).

(1) Ce récit, signé *Commandant B...*, a paru dans les *Lectures pour Tous* peu après la victoire de la Malmaison.

LE COMMANDANT DE CLERMONT-TONNERRE⁽¹⁾

Le 30 mars 1918, mourait à Orvillers, face à l'ennemi, dans le combat qui arrêta la ruée allemande vers l'Oise, le commandant de Clermont-Tonnerre. Il avait été le collaborateur, le meilleur disciple d'Albert de Mun. Il eût été le continuateur de son œuvre.

Ce que nous déplorons dans la perte de tant de jeunes gens de vingt ans qu'il nous faut apprendre, ce sont, avec la mélancolie d'un si court destin, toutes les possibilités d'avenir anéanties, toutes les espérances irréalisées. Mais, pour l'homme de quarante ans qui avait déjà donné sa mesure, de qui l'on sait exactement ce que l'on pouvait attendre, le regret se précise et l'on aperçoit mieux tout ce que la communauté perd en lui. C'est la récolte mûrissante, prête à être engrangée, qui périt, au lieu que le blé qui lève peut encore, pour mûrir, rencontrer l'hostilité des saisons et du terrain.

(1) Voir le beau livre de M. Louis Gillet : *Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de Zouaves* (Perrin, édit.).

Appartenant à l'une des plus illustres familles de France et même d'Europe qui, dès le douzième siècle, reçoit des privilèges du pape Calixte II et qui prend sa part de toute notre histoire, car on la retrouve à Marignan et à Pavie avec François I^{er}, à Fontaine-Française avec le maréchal de Créquy, au siège de la Rochelle, à Fontenoy, et aussi pendant les campagnes de l'Empire, le comte Louis de Clermont-Tonnerre, né à la fin de 1877, s'était destiné tout d'abord au métier des armes. Il entre à Saint-Cyr avant d'avoir dix-huit ans et il en sort un des premiers, dans la cavalerie. Après huit ans de services, il se fait mettre en congé. D'autres désirs d'action se sont emparés de lui : il a trouvé sa voie. Il est tout possédé d'amour pour le bien public. Dans un article qu'il publia en 1911 dans le *Correspondant*, sous le titre : « *Pourquoi nous sommes sociaux ?* », il a révélé les origines de sa vocation. Après avoir cité cette phrase de Taine sur le noble dans l'*ancien régime* : « Au dixième siècle, peu importe son extraction : souvent c'est un comte carlovingien, un bénéficiaire du Roi, le hardi propriétaire d'une des dernières terres franques. Ici, c'est un évêque guerrier, un vaillant abbé ; ailleurs, un païen converti, un bandit devenu sédentaire, un aventurier qui a prospéré », il ajoute : « Au vingtième siècle, il en est de même : enrôlons tous les privilégiés de fait, ceux qui ont en partage les dons de la naissance, de la fortune, du savoir, de l'intelligence : tous les riches, ce mot étant pris dans son plus large sens ; nobles possesseurs de terres

familiales, maîtres de forges héréditaires, ouvriers devenus patrons, économistes, savants, écrivains, orateurs, poètes ou artistes, tous ceux auxquels une supériorité quelconque donne une parcelle d'ascendant sur leurs frères... ; qu'importe leur extraction ? Le noble, aujourd'hui c'est l'éducateur ; c'est celui qui met en valeur le capital concret ou abstrait qu'il a reçu, qui s'en sert pour améliorer l'état matériel et moral de ses frères, qui leur tend une main généreuse pour les aider à gravir d'échelon en échelon ; le noble, c'est le social. Pour faire cet office, il n'a pas besoin d'ancêtres ; il est lui-même un ancêtre, il ne lui faut que du cœur. Trois sentiments intimes l'y stimulent : l'amour, s'il est bon ; le devoir, s'il sait le comprendre ; la raison, s'il veut bien réfléchir. » Ainsi, pour ce néophyte du devoir social, les privilèges ne sont que des obligations et doivent contribuer au bien national.

*
* *

Au rôle d'apôtre qu'il s'est tracé il prélude par une lente et féconde préparation : années d'apprentissage, d'études, de voyages. Quand il se sent prêt, il entre en action. Action toute locale d'abord : maire de Bertangles, petit village de Picardie qui est le berceau de sa famille, il fonde le syndicat agricole du canton de Villers-Bocage et le secrétariat social de Péronne. Dans toute la région picarde, il est bientôt connu, recherché, aimé. Il sait parler aux ouvriers comme aux paysans. Par sa simplicité, par

un charme naturel qui attire la sympathie, par un rayonnement du cœur, il exerce bientôt une autorité persuasive qui lui vaut les conquêtes les plus inattendues. A Albert, où il est prié de prendre la parole (22 décembre 1912), à la suite de réunions tumultueuses où l'on a chanté *l'Internationale* et proclamé la fraternité des peuples, devinant sous les violences humanitaires nos futurs soldats, il fait acclamer la patrie et couler des larmes d'amour pour la France maternelle, dont il dit publiquement : « D'autres peuples ont versé leur sang pour étendre leurs domaines ou pour accroître leurs richesses : la France n'a donné celui de ses enfants que pour faire triompher les causes qu'elle croyait justes... » Nommé secrétaire général de l'Union centrale des syndicats des agriculteurs de France, il a l'occasion de répandre dans toute la région de l'Ouest, du Nord, en Belgique même, sa parole qui recommande pratiquement l'union et le travail en commun. Car il a découvert cette vérité élémentaire trop souvent oubliée : à se mieux connaître, les hommes et les classes sociales perdent leurs préventions, se comprennent, acceptent de s'entraider.

La guerre éclate comme il allait prendre une part plus directe à la vie publique. D'avance il avait résolu de propager la nécessité de l'union sacrée. Affecté à une brigade d'infanterie territoriale, il est de la retraite de Belgique. Puis il demande à passer dans une troupe active. On le nomme à l'état-major de la 38^e division. Ce n'est pas assez pour lui : il demande

à passer dans l'infanterie et prend le commandement d'une compagnie du 4^e zouaves⁽¹⁾. Dès lors (mai 1916), il ne quittera plus ce beau régiment, l'un des plus beaux de France. Promu chef d'escadron, il y prendra un bataillon, puis il sera l'adjoint du chef de corps. Il fut du Verdun de juin-juillet-août 1916, sur la rive gauche à la cote 304, sur la rive droite au bois détruit de Vaux-Chapitre : dur et terrible Verdun, où il fallait, sous les rafales, garder un terrain écrasé et bouleversé. Mais il fut du Verdun triomphal d'octobre et de décembre 1916 : le Verdun de la victoire de Douaumont, le Verdun de la victoire de Louvemont. C'est à lui qu'un officier supérieur allemand, le 24 octobre 1916, se rendit sur les pentes du ravin de la Dame avec ces mots : « Vos zouaves sont les plus beaux soldats que j'ai vus de ma vie. » Il fut de l'offensive ardente et disputée d'avril 1917, contre les falaises de l'Aisne, et c'est son bataillon qui reprit le monument d'Hurtebise : « Le 21 avril 1917, dit sa citation, alors que son bataillon venait d'être relevé des tranchées, a reçu l'ordre de reprendre un point d'appui que l'ennemi, après une formidable préparation d'artillerie, avait réoccupé. S'est montré en la circonstance un merveilleux entraîneur d'hommes, et d'un seul élan, à la tête de ses zouaves, a repris à la Garde impériale allemande cette importante position. » Il fut encore de

(1) V. le beau livre de M. Louis Gillet : *Louis de Clermont-Tonnerre, commandant de zouaves* (Perrin édit.).

la victoire glorieuse de La Malmaison, engagée sous un effroyable tir de contre-réparation. « Officier supérieur accompli, dont la bravoure est légendaire au régiment », dit une autre citation, la septième, car sa croix de guerre portait sept palmes.

Son autorité n'était comparable à aucune autre. Elle s'exerçait par la courtoisie des manières, la politesse du ton, une sorte de rayonnement venu du dedans. Un mot de lui forçait l'obéissance et la voix le prononçait du ton le plus calme. Il traitait chacun en égal et chacun le sentait supérieur. A l'attaque de Douaumont, il conduisit une compagnie, la canne à la main, comme un père conduit ses enfants à la promenade. A Hurtebise, où un bataillon à peine relevé dut revenir attaquer, il obtint cet effort suprême par son seul ascendant et son sourire délicat dans la tempête. A la Malmaison où j'étais avec les zouaves, j'ai vu le charme opérer et c'est un souvenir inoubliable.

Blessé deux fois, mais légèrement, ayant échappé à tant de combats et de périls, il avait confiance dans l'avenir et volontiers se penchait sur lui avec sollicitude dans ses conversations, songeant à son action future. Le 26 mars 1918, son régiment est alerté, puis transporté en camions automobiles dans cette partie sud de la Somme qu'il connaît bien, qu'il a parcourue tant de fois. L'ennemi, qui a rompu les lignes anglaises, croit trouver place nette. Il se heurte aux casques et aux capotes bleus, et la route lui est barrée. Le 4^e zouaves la lui barre à Orvillers ;

le samedi Saint, 30 mars, le régiment tient encore les abords du village. C'est là que le commandant de Clermont-Tonnerre est fauché par un obus. L'ennemi avance un peu, dépasse le cadavre.

Quand on sut le samedi Saint, au 4^e zouaves, qu'il n'était pas revenu, ce fut une douleur collective qui, du jeune colonel Besson pleurant un ami, s'en allait dans les escouades, réunissant dans le même deuil le régiment tout entier. Le lendemain l'ordre d'attaquer trouva tout le monde préparé. Ce fut prompt et superbe. Orvillers dégagé, l'ennemi fut délogé du bois de l'Epinette. Le zouave Bevé reconnu au passage le corps du commandant, mais il fallait marcher : il passa. Et le commandant fut vengé. Puis on revint à lui. Il était étendu face à l'ennemi qui ne l'avait point touché, auprès de trois autres morts. L'élan des troupes était une dernière fois son œuvre. Sans paroles il les avait commandées. N'était-ce point sa manière et ne suffisait-il pas de son visage intact ?

Le soir de ce jour de Pâques, le colonel Derigoin, commandant la brigade et le secteur, et le lieutenant-colonel Besson, commandant le 4^e zouaves, étaient réunis au château de Sorel, proche Orvillers, un château de briques rouges, massif, atteint par les obus, comme un vaisseau qui fait eau de toutes parts, adossé au bois. Un zouave entra dans le poste et présenta au lieutenant-colonel Besson un petit sac de terre, de ceux qui servent à élever les parapets des tranchées :

— J'ai mis là-dedans, dit-il, les reliques du commandant.

Le mot *reliques* lui était venu spontanément aux lèvres. Un témoin, qui fut le confident et l'ami du commandant, le P. Joyeux, l'admirable aumônier de la division, que j'avais connu à la Malmaison, m'a raconté la scène peu de jours après. Celle qui suivit ne fut pas d'un caractère différent. Une voiture d'ambulance stoppait devant la porte. Le corps du commandant y était déposé sur un brancard. Les deux colonels sortirent pour voir une dernière fois le compagnon de leurs travaux, de leurs espérances, de leurs épreuves et de leurs victoires. La nuit était venue et la bataille ne cessait pas. C'était, alentour, un grondement incessant d'artillerie. Des fusées rayaient le ciel noir. Les éclairs des batteries étaient comme la respiration haletante de l'horizon. Cependant la vue de ce grand mort à la lueur des petites lampes électriques laissait une impression de douceur et de paix. Il rappelait, dans son immobilité, ces chevaliers sculptés dans la pierre au portail des cathédrales. Son visage poli n'avait aucune des contractions que laisse la souffrance. Une sérénité infinie le recouvrait, non pas insensible déjà, mais comme vivante encore. Frappé surtout aux jambes, dont l'une était entièrement broyée, la main gauche mutilée pendant le long de la hanche, il esquissait de la droite un signe qui lui était habituel au danger, — celui de la Croix, — car, disait-il, il voulait mourir en chrétien. La mort l'avait figé dans le geste qui prie :

— Besson, dit à voix basse le colonel Derigoin qui est un dur guerrier, embrassons-le. Les deux chefs touchèrent de leurs lèvres le front de leur camarade et la voiture d'ambulance s'enfonça dans les ténèbres.

Les reliques : la famille de Clermont-Tonnerre a donné onze saints à l'Eglise. Quel cortège pour le recevoir ! mais quel cortège pour accompagner sa dépouille : ses zouaves pleuraient, ses zouaves inconsolables qu'il dirigeait de sa douce voix persuasive sans jamais élever le ton, avec une politesse où il y avait encore toute la profondeur de son amour pour les hommes, et sur cette scène, flottant comme un drapeau, la pensée de la Résurrection...

LE COMMANDANT DE SURIAN (1)

I

Il est, dans la guerre, quelques épisodes qui parleront plus éloquemment aux générations nouvelles, parce qu'ils révéleront sous une forme plus saisissante, à la manière des légendes épiques, notre volonté de vaincre, notre présence d'esprit, notre foi dans les destinées du pays. La défense du Plémont est un de ces épisodes fameux, aussi bien celle du 30 mars 1918 par le 2^e bataillon du 159^e régiment d'infanterie, que celle du 9 juin par un escadron du 4^e régiment de cuirassiers à pied.

Le 21 mars, la masse compacte des dix-sept divisions de l'armée von Hutier a rompu le front tenu par les quatre divisions de la V^e armée britannique (Gough). Le canal Crozat est franchi, puis la Somme. L'ennemi déferle sur Chauny, sur Ham, sur Guiscard. Le 25 au soir, il entre dans Noyon. Va-t-il s'ouvrir le chemin de Compiègne, et, par les forêts, celui de Paris? La grande défense de Compiègne, c'est le massif dit de la Petite Suisse qui se dresse au-dessus

(1) Voir Le Plessis-de-Roye (Plon, édit.).

de l'Oise, face à Lassigny et au massif de Porqueri-court. La grande défense de Compiègne, c'est la ligne des collines qui va du Loermont au Plémont, ce sont le parc et le château du Pléssis-de-Roye avec les bois en pente qui les dominent, ce sont les coteaux qui bordent le vallon du Matz. Quelques divisions françaises, amenées en grande diligence par camions automobiles, presque sans canons, sans équipages, rien qu'avec leurs mitrailleuses et d'insuffisantes munitions, sont arrivées à temps pour occuper les collines devant Lassigny où déjà l'ennemi est entré. Or le Plémont est tenu par le 2^e bataillon du 159^e régiment que commande le commandant de Surian.

Le commandant de Surian, alors capitaine adjudant major, avait commandé, après la mort du chef de bataillon, le 8^e bataillon de chasseurs à pied au Mort-Homme le 9 avril 1916, lors de l'une des plus formidables attaques allemandes sur Verdun par la rive gauche de la Meuse. Cette attaque a débordé le bataillon sur les deux ailes. Dans cet extrême péril, menacé d'être tourné, et le sol qu'il défend déjà imbibé d'ennemis comme une éponge qui prend l'eau, le capitaine de Surian ne veut rien céder du terrain qu'il occupe. Je me trouvais au Bois-Bourru ce jour-là et j'ai pu noter à la division le rapport qu'il rédigea le soir dans la tempête et qu'il envoya par un courrier. « On a fait son possible pour tenir, écrit-il. Le moral des hommes, qui sentent pourtant toute la gravité de la situation, reste bon. Ils sont

résolus à tenir jusqu'à la mort. » La nuit vint sans que le bataillon eût reculé. Il put être ravitaillé en munitions. Le lendemain matin, le capitaine de Surian, pour se dégager, ordonna d'attaquer et fit reculer le Boche. Il eut l'honneur de maintenir sa ligne intacte : blessé gravement, à quelques mètres de l'ennemi, ses hommes l'emportèrent sous le feu pour le mettre en sûreté. Tel était le *revenant* qui, le 30 mars, était le gouverneur du Plémont.

J'ai raconté ailleurs (1) cette admirable défense : comment les vagues sortant de Lassigny débordèrent le Plémont et atteignirent le sommet ; comment, menacé dans son poste de commandement, le commandant de Surian donna l'ordre de l'évacuer et comment tout à coup, ayant compté sa liaison et s'apercevant d'un certain désordre chez l'ennemi, il ordonna brusquement, par une manœuvre hardie, de faire demi-tour, réoccupa le sommet du plateau, s'y maintint et rejeta des pentes le lendemain et le surlendemain l'Allemand vaincu.

Quelques jours plus tard je le vis sur le terrain même qu'il avait gardé. Ce terrible homme semblait sortir d'un salon qu'il aurait tenu sous le charme. Il était plein de gaieté, de jeunesse, de joie. Une phrase de son rapport, qu'il a dû se divertir fort à écrire en pleine bataille après avoir réoccupé le plateau et replongé l'ennemi sur les pentes, me revient à la mémoire : « Nous avons d'excellentes vues. Le

(1) Voir *Le Plessis-de-Roye*.

Boche n'en a aucune. Nous sommes au-dessus de lui. Il a vraiment le dessous. »

Et modeste, quand on l'interrogeait, il répondait presque gentiment, comme si sa victoire n'était pas encore assez belle : — On fera mieux la fois prochaine...

II

— *On fera mieux la fois prochaine...*

Il a fait si bien qu'il a donné sa vie. C'était la seule façon qu'il eût de faire mieux. Il l'a donnée, trois mois et demi plus tard, à la cote 208, aux abords de Festigny-les-Hameaux qui est au sud-est de Dormans, sur la Marne. Un de ses compagnons m'écrivait : « Il devait mourir au feu, c'était logique, et ceux qui le connaissaient le savaient ; cette fin seule pouvait s'harmoniser avec sa vie, mais il méritait de tomber un jour de victoire dans l'action, et il n'en a pas été ainsi. » Il a été tué le 16 juillet : or, depuis la veille, depuis son échec sanglant devant l'armée Gouraud au bas des pentes du Moronvilliers, l'ennemi était désigné pour la défaite, et le surlendemain 18, la forêt de Villers-Cotterets, soudainement en marche, allait vomir sur cet ennemi déjà ébranlé les tanks et les soldats de Mangin. Il est donc bien mort dans la victoire, mais il ne l'a pas vue. Où il était, l'Allemand avait osé franchir la Marne fatale, et il fallait le contenir encore. Cependant ces preuves extérieures de notre final triomphe ne lui étaient pas plus nécessaires qu'au roi saint Louis la vision réelle du Christ

pour y croire. Ni au Mort-Homme, ni au Plémont, quand la tempête secouait furieusement ces collines, il n'avait douté. Le commandant de Surian avait cette foi intime qui soulève toutes nos pensées et tous nos actes, et c'était cette foi rayonnante qui entraînait après lui ses hommes et faisait de lui un chef incomparable.

Je le vois, je le reverrai toujours — le jeune vainqueur du Plémont — sur la hauteur, jadis boisée, qu'il a gardée et devant son observatoire à demi démoli, parmi les arbres brisés, sous les obus qui venaient tomber encore, par intervalles, dans le voisinage, mais dont il dédaignait le nombre décroissant. Grand, mince, élégant, il souriait en racontant — avec tant de simplicité et de bonne humeur — comment il avait repris avec sa liaison le sommet perdu. Il semblait, à l'entendre, que ce fût une inspiration où il n'était pour rien. Je le regardais, et ne savais pas encore que la statue était digne du piédestal. Les héros debout ne se remarquent pas : leur humanité les recouvre, et parfois si gentiment qu'on les croit de plain-pied avec soi. Il faut qu'ils soient couchés, dans la rigidité de la mort, pour que, d'un coup, notre infirme nature mesure enfin leur taille et s'incline devant eux. Que ceux qui graviront plus tard cette colline sacrée se souviennent de lui, comme se souviendront du commandant de Clermont-Tonnerre ceux qui suivront le chemin creux devant Orvillers ! Car il mérite d'être cité en exemple comme un des types les plus achevés de l'officier.

— Parlez de lui, il le faut, m'ont réclamé ses camarades.

Deux rencontres dans la guerre, quelques lettres intimes dont une pieuse pensée m'a laissé la disposition, quelques notes amicales, est-ce assez pour honorer dignement sa mémoire ? Cette ébauche de portrait sera comme la première couronne hâtivement tressée, avec les fleurs rassemblées dans les prés voisins, que l'on dépose sur une tombe fraîchement ouverte. Aussi bien, dans ces tableaux de guerre, ai-je toujours cherché, sous les faits, des hommes de France, et dans ces hommes les puissances intérieures.

La première fois que je le vis, c'était sur le chemin du Bois-Bourru. Il était sur un brancard, on le rapportait du Mort-Homme où il avait reçu trois blessures dont une, grave, à la jambe, et ses porteurs allaient le déposer dans une voiture d'ambulance. Il était très pâle, mais il souriait, et comme je m'informais de lui, il me répondit :

— Ça va bien.

Mais il ne parlait pas de lui-même. C'était le Mort-Homme qui allait bien : comme le Plémont plus tard, il l'avait gardé. Adjudant-major au 8^e bataillon de chasseurs qui faisait partie de la 42^e division, il avait eu son chef de bataillon tué le 9 avril (1916) et il avait dû prendre en pleine bataille le commandement. J'ai dit comment, cerné, il avait maintenu la position. Le motif de sa croix de chevalier de la Légion d'honneur le rappelle : « Officier doué des plus hautes qualités militaires. A pris, au

cours d'un violent combat, le commandement d'un bataillon de chasseurs dont le chef venait d'être mis hors de combat. A été l'âme de la résistance, se prodiguant sur tous les points menacés, donnant à tous le bel exemple de son moral inébranlable. A su ainsi leur insuffler l'esprit de sacrifice jusqu'à la mort et créé un courant de sublime héroïsme. Grièvement blessé le 10 avril 1916. » *L'âme de la résistance, un moral inébranlable, créer un courant d'héroïsme* : expressions exactes à quoi tous ses subordonnés le reconnaîtront. Il sera au Plémont ce qu'il a été au Mort-Homme, avec une autorité plus sûre encore, une meilleure grâce, un charme plus agissant. Il se fera adorer de ses hommes qui le suivraient au bout du monde — et le bout de notre monde, c'est la mort.

III

Son passé, je l'ai su plus tard. Il tient en quelques lignes, toutes nobles et pures. Sorti de Saint-Cyr dans la cavalerie, puis classé premier au cours d'instruction de Saumur, il sert longtemps en Algérie et au Maroc. Il est de cette école d'officiers dont Melchior de Vogüé montrait aux colonies, dans *les Morts qui parlent*, l'abnégation, l'esprit d'aventure et l'esprit d'organisation ensemble — merveilleuse préparation à la grande guerre. La grande guerre éclate : il est lieutenant au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique ; il passe la mer, prend part à la bataille de Neufchâteau, à la retraite, à la Marne, à la poursuite, puis à la

bataille de l'Yser. Sur l'Yser, il est rappelé à l'état-major du 32^e corps qu'il suit en Argonne. Il s'y dépense avec tant d'ardeur qu'il est cité à l'ordre de l'armée. Après un nouveau passage dans la cavalerie — car il préfère l'exercice du commandement aux services d'état-major — il demande et obtient d'être nommé dans l'infanterie. Ainsi se trouve-t-il au 8^e bataillon de chasseurs à pied dans la bataille de Verdun.

Ses blessures — il ne s'en remettra jamais complètement — l'ont rendu inapte au service actif. Il est attaché à l'état-major de l'armée de Paris. Un événement va transformer sa vie, l'ennobler encore s'il est possible. Le 12 août 1916, il se marie, non pas un de ces mariages mondains, légers et aimables où l'on va comme au plaisir, mais un mariage pleinement heureux où deux cœurs unis s'entendent pour tirer de la tendresse humaine son art de perfectionnement. Au matin de ce jour qui comble ses vœux, il rédige son testament dont voici quelques phrases : « Si j'ai l'honneur de mourir pour le Pays, j'exprime ici à ma femme mon regret immense de n'avoir pu travailler plus longtemps à son bonheur, mais je désire que ma mort ne soit pas pleurée. Je veux que ma femme et tous les miens en soient fiers. Qu'y a-t-il de plus beau que la mort du soldat ? Et c'est de grand cœur que j'ai fait à la France le sacrifice de ma vie... » C'est qu'il pense déjà rejoindre les armées. Il y pense davantage le matin de ses noces, parce qu'il dédie naturellement à son amour ses plus généreuses pensées, ou parce que son amour les exalte. Et il pense

à la mort, parce qu'il sait bien à quoi l'expose son retour tel qu'il entend l'accomplir. Dans *l'Histoire des Gadsby*, Rudyard Kipling peignait un officier de l'armée des Indes au passé héroïque s'enlisant peu à peu dans le bien-être conjugal jusqu'à abandonner sa carrière. Il est des mariages qui fortifient le caractère au lieu de l'amollir.

Au mois de janvier 1917, le capitaine de Surian, s'estimant guéri, demande à repartir. Il est affecté au troisième bureau (opérations) de l'état-major de la 3^e armée (Humbert) et revient au front quand l'ennemi se replie sur la ligne Hindenburg. Les troupes auprès desquelles il est détaché comme agent de liaison le voient sans cesse, actif, ardent, joyeux, mais il boîte toujours. On se bat au château de Coucy et devant Saint-Quentin. Puis la bataille cesse. Alors Surian, qui a éprouvé ses forces, demande un commandement. On lui donne le 2^e bataillon du 159^e régiment. Nous avons vu ce qu'il en a fait au Plémont.

Mais c'est lui que je cherche ici et non pas seulement l'admirable chef. Il va lui-même se peindre, deux ou trois jours après sa victoire, le 5 avril, dans une lettre adressée à l'une de ses nièces qu'il aime tendrement :

Ce 3 avril 1918, soir.

— Entre deux pauses de bataille, ma chère petite, je veux te remercier de tes bonnes lettres qui m'apportent si fidèlement ta pensée. Tu as raison : rien n'existe en dehors de la bataille et de la victoire et je comprends que des âmes d'élite comme la tienne ne vivent qu'avec cette pensée. Con-

fiance ! ma petite, crois-moi. Nous serons victorieux. Pour cette victoire, vois-tu, je donnerais non pas ma vie, c'est peu de chose, mais celle des deux êtres qui, en dehors de vous, constituent pour moi ma seule raison de vivre. J'en ferais le sacrifice, pour voir la France sortir victorieuse de cette terrible lutte .. A la grandeur du sacrifice, tu comprendras mieux le prix que je donne à l'enjeu !

Je viens de vivre neuf jours terribles, dont trois de bataille acharnée, neuf jours sans une heure de sommeil, alors que les responsabilités du commandement, cette impression qu'on est le cerveau qui dirige et de la décision duquel dépend le succès, sont des charges si accablantes. Neuf jours sans sommeil et sans une goutte d'eau pour se laver, après vingt heures de voyage en camion automobile (quel voyage !). Aujourd'hui, je suis en réserve, tout près des lignes, mais en réserve, c'est-à-dire avec la possibilité de laisser son esprit en repos, la possibilité de se laver un peu et de dormir beaucoup. Dieu sait si j'en profite, car sait-on jamais de quoi demain sera fait ! J'ai tenu à te consacrer quelques minutes pour te remercier de tant de lettres que j'ai laissées sans réponse.

Mon bataillon a été splendide. Chargés de défendre un point capital, et dont tous les journaux ont parlé, nous avons tenu sans broncher. J'ai été attaqué par trois régiments allemands, nous les avons fauchés comme des épis mûrs. Nous nous sommes battus de notre mieux, et Dieu nous a donné la joie de conserver intacte notre position après avoir mis hors de combat la division qui a voulu se frotter à mes gaillards. Ah ! la belle journée, mais les terribles heures ! C'était samedi, le 30 mars, le samedi saint ! A 8 heures j'étais attaqué, à 11 heures l'attaque était enrayée, les hauteurs que je tenais étaient intactes, les maudits couvraient le sol. J'étais si heureux et si fier ! Ah ! les braves

hommes ! Un moment, j'ai craint très fort. Les Boches avaient submergé une de mes hauteurs. Je me suis porté sur eux avec quelques vingt hommes que j'ai pu réunir et nous les avons jetés en bas.

Oui, ce sont de rudes heures. Tu dois comprendre quels liens unissent, ensuite, les soldats et le chef qui les ont vécues ensemble. Il n'y a pas de souffrances, pas de privations, qui soient capables de ternir cette joie. Encore un peu de courage, et ce sera fini, et la sainte patrie sera sauvée... et nous oublierons tout... nous n'aurons plus que de la joie au cœur... joie du devoir accompli, joie du résultat acquis, joie du retour... Ah ! ce retour !...

Quand reverrai-je hélas ! de mon petit villaige... !!! t'en souviens-tu ? Je t'avais envoyé cela en novembre 1914, il y trois ans et demi, et nous sommes toujours là.

Et c'est pourquoi il ne faut pas encore songer à la joie de ce retour, au foyer, aux siens... Ne pensons qu'au présent, ne soyons qu'à la lutte.

Je m'arrête. Je vais dormir. Excuse mon gribouillis, j'écris si vite. Puisses-tu trouver dans mes lignes toute l'espérance, toute la confiance dont mon âme est pleine. Cela ne veut pas dire que l'heure ne soit pas grave. Cela veut dire que Dieu aidant, et les hommes, nos braves hommes bataillant bien, nous sortirons vainqueurs.

.

SURIAN.

Pour bien lire cette lettre, il faut se reporter à la date où elle fut écrite : avril 1918, tout de suite après la grande offensive allemande qui avait rompu le front anglais et venait précisément d'être arrêtée devant Plémont et le Plessis-de-Roye par l'armée

Humbert, sur l'Avre, derrière Montdidier, par l'armée Debeney. A peine la France respirait-elle. On attendait, on redoutait de nouvelles attaques. La Russie dissoute laissait à l'Allemagne la disposition de toutes ses forces. Le secours américain semblait long à venir. Qu'on imagine, à l'intérieur, le courant d'énergie provoqué par une telle lettre qui passe de mains en mains. Certes, elles furent nombreuses alors, les lettres de combattants qui rassuraient, qui ranimaient l'espérance, mais bien peu montraient à ce point l'absolue confiance dans l'avenir. Une sorte de foi mystique dans les destinées de la patrie, de *la sainte patrie*, comme il dit, brillait dans les yeux de Surian : c'est elle qui lui valait si vite l'offrande de ses hommes ; c'est elle qui court dans ses phrases, comme le sang dans les artères.

Un fils lui était né. Il adorait ce fils. Et cependant, de lui comme de sa mère, il ferait pour la victoire le sacrifice. Parole qu'on aurait tort de trouver inhumaine, car elle était chez lui, au contraire, le comble de la tendresse. Comment se seraient-ils affligés d'être offerts quand il se donnait lui-même ? Lui-même, il n'estimait pas le don assez complet encore, il cherchait ce qui pourrait l'alourdir, il trouvait son cœur si lourd de son double amour et le jetait dans la divine balance pour la faire pencher.

Cependant il ne remplissait pas qu'au combat son devoir de chef. Il se dépensait à faire récompenser les vivants et honorer les morts. Parmi ceux-ci, la perte

d'un jeune sous-lieutenant de vingt et un ans, René Duflos, dont il avait fait son adjoint, lui avait été douloureuse et sensible. De ce cantonnement aux abords des lignes, il écrit (le 16 avril 1918) au père de son camarade cette lettre dont il faut détacher une phrase qui résume ses rapports avec ses subordonnés : *Le grade confère une sorte de paternité spirituelle.*

MONSIEUR,

J'ai voulu attendre, pour vous parler de votre fils, que vous ayez appris la terrible nouvelle. Je me faisais un devoir de vous apporter non pas des paroles de consolation, mais en même temps qu'un juste hommage à ses qualités d'homme et d'officier, quelques détails sur sa glorieuse fin. Je sais combien ils vous seront précieux. Sans vouloir comparer ma douleur à la vôtre, monsieur, laissez-moi vous dire quel affreux chagrin mon cœur de chef a éprouvé devant le corps de votre fils. Je le tenais pour le meilleur officier de mon bataillon. J'aimais son entrain, sa passion du métier, sa conscience à l'accomplir. J'avais en lui une absolue confiance. Et je ne puis mieux faire que de vous communiquer les notes, les dernières que je lui avais données, il y a quelques semaines :

« Jeune officier remarquable à tous points de vue. Intelligent, travailleur, ne cherchant qu'à développer ses connaissances, ayant de son devoir une très haute idée, aimant son métier, très brave au feu et plein de sang-froid. Le sous-lieutenant Duflos joint à ses qualités une éducation parfaite. C'est un chef de section modèle qui doit être poussé à tout prix. Il est à souhaiter qu'il soit bientôt titularisé dans l'active. Ce sera la juste récompense de ses services et en même temps une très riche acquisition pour l'armée. »

Ceci vous aidera à comprendre pourquoi, privé de mon capitaine adjudant-major évacué, j'ai songé à votre fils comme adjoint au moment de partir pour la bataille. Du mardi 26 à l'heure de sa mort, il a été mon collaborateur précieux. Nous avons vécu ensemble toutes les heures — terribles — qui se sont écoulées jusqu'au samedi 30. Et je vous jure qu'il les a bien remplies, ces dernières heures, quelque regret qu'il eût au fond du cœur d'être éloigné de sa section.

Le samedi 30, nous avons été attaqués par des forces allemandes considérables. On a tenu bon. Mais la bataille a des fluctuations et c'est en nous portant, avec quelques hommes que j'avais pu grouper, à la contre-attaque contre des ennemis qui avaient pris pied sur le plateau que nous devions tenir à tout prix, qu'il a été tué raide d'une balle en plein front.

Je m'incline très bas, monsieur, devant la douleur de ses parents. Il m'avait, la veille encore, confié la tendresse qu'il leur gardait. C'était un noble cœur. Votre douleur, je la partage. Le grade confère une sorte de paternité spirituelle. C'est elle qui me permet de vous dire que, mieux qu'un autre, je comprends votre douleur.

Mais, à avoir connu l'élévation de sentiments de votre fils, je sais les vôtres, monsieur. Et si je ne prononce pas le mot de consolation, — il est des pertes dont on ne se console pas —, du moins, je dois vous dire : soyez fier de lui. Vous en avez le droit et le devoir.

Il est glorieusement tombé face à l'ennemi, dans l'accomplissement d'une tâche sacrée, à l'heure où la France avait appelé tous ses enfants pour la sauver du plus grave danger qui l'ait jamais menacée. Soyez fier de lui, il est de ceux dont le sang fera germer les plus belles vertus dans une France régénérée !

Que Dieu vous aide à accepter cette dure épreuve, mon-

sieur. Je le lui demande ardemment et j'unis mes prières aux vôtres pour celui qui repose dans le petit cimetière de Margny-sur-Matz.

IV

J'arrive à la dernière période de sa vie. Après sa victoire défensive au Plessis-de-Roye et au Plémont, la 77^e division (général Serrigny), va prendre une belle part de gloire encore à la bataille pour Épernay et à la bataille pour Reims. Le 15 juillet, l'ennemi qui, par une double attaque, a voulu encercler la montagne de Reims et atteindre d'une part Châlons et de l'autre Épernay, s'il a totalement échoué devant l'armée Gouraud, a mieux réussi sur sa droite, a franchi la Marne et marche sur Épernay. Il est arrêté sur la ligne Mesnil-Hutier et Festigny-les-Hameaux ; il a devant lui le 14^e groupe de chasseurs à pied (56^e, 61^e et 60^e bataillons) de la 77^e division. Festigny-les-Hameaux s'encadre entre deux mamelons, la cote 208 au sud qui est à nous et le bois des Châtaigniers au nord que le Boche occupe. Le 16 juillet au matin, deux bataillons du 159^e régiment (les 1^{er} et 3^e) reçoivent l'ordre d'attaquer ce bois des Châtaigniers. Le 2^e bataillon, que Surian commande, doit se tenir prêt à soutenir éventuellement l'opération. Le commandant de Surian, accompagné de sa liaison — cette même liaison qu'il avait conduite à l'attaque sur le Plémont, — se porte sur la cote 208 afin d'observer le terrain. Il dictait ses ordres à son adjudant

de bataillon lorsqu'un obus éclata tout près de lui, lui déchiquetant le corps. La tête seule était intacte. Il n'avait pas jeté un cri. Le visage calme souriait.

« Le commandant a été tué. » Quand cette nouvelle courut le bataillon, il y eut un moment de douleur si profond et si solennel que l'on put croire tous ces hommes en bataille sans forces désormais. Puis le charme magique opéra. Le chef ne tolérait aucune défaillance, le chef les tirait en haut vers le sacrifice, le chef continuait de les exalter. Le 20 juillet, le 2^e bataillon avait vengé le commandant. Sur les semelles de l'ennemi vaincu il remontait jusqu'à la Marne.

Dès le lendemain de sa mort, dès le 17 juillet, le général Serrigny avait fait au commandant le rare hommage de le donner en exemple dans cet ordre du jour :

Le commandant de Surian a été tué hier.

On pouvait lui appliquer les termes de la citation mortuaire du général Barbot, « soldat sans peur et sans reproche. »

Il était le modèle du chevalier français.

Son nom restera, dans nos mémoires, uni à celui du Plémont où il a été l'honneur de la division.

Le souvenir de ses vertus rappellera à tous le devoir militaire qu'il a su si bien incarner.

La division salue en lui une des figures qui, à jamais, feront sa gloire.

Quand le 159^e régiment, retiré de la bataille seu-

lement le 4 août, fut au repos, le sous-aide-major du 2^e bataillon, Jacques Lelong, qui aimait le commandant comme un frère aîné, écrivit à M^{me} de Surian une lettre où tous les détails relatifs à sa mort sont dévotement recueillis. On y découvre en plus la sorte d'adoration filiale que lui valait, de la part de ses subordonnés, *la paternité spirituelle* de son grade.

6 août 1918.

Que de fois, le soir, aux tranchées ou au cantonnement, nous nous sommes promenés ensemble, lui me donnant de paternels conseils ou bien me parlant des grands événements d'aujourd'hui avec sa fougue, son enthousiasme et sa franchise qui faisaient de lui un « entraîneur » ! C'est souvent qu'il m'a entretenu de notre rôle, à nous Français d'aujourd'hui, de notre tâche ingrate mais sublime à laquelle nous ne devons pas nous dérober et au contraire à laquelle nous devons donner toute notre énergie. Et cette tâche, il me l'a montrée plus douce, à nous qui avons le bonheur d'avoir, pour nous soutenir, et notre éducation qui nous a montré sans cesse la beauté de la France et notre religion dont il faisait son plus sûr appui, appui qu'il aurait voulu pour tous et dont il nous parlait chaque fois dans ses ordres du jour que tous nous écoutions avec émotion ! Maintes fois ainsi je suis rentré dans mon abri, réconforté par sa bonne parole, plus fort, plus résigné. Et cette influence profonde, il l'avait sur nous tous, sur son bataillon dont il s'était rapidement acquis et l'estime et l'affection. Aussi, madame, il faut bien vous le dire, ce qui a fait reculer l'ennemi au Plémont le 30 mars, ce n'est point le 2^e bataillon, c'est le commandant de Surian qui a enlevé tous ses hommes par son énergie et son enthousiasme... Et que d'autres bonnes

actions nous lui devons encore... Telle la bataille de Sainte-Euphraise, il y a quelques jours, car là le bataillon a vengé la mort de son chef !

Et voilà que je ne parle que de nous, alors que je ne devrais penser qu'à votre chagrin, car nous savons trop ce qu'il était pour vous, madame. Souvent il m'a parlé de vous, de son fils, de son avenir... Plusieurs fois, le voyant triste cet hiver, j'ai lu dans sa pensée qu'il songeait à vous, à votre santé qui l'inquiétait. Et je me rappelle encore un soir en Alsace, en face de Carspach... il me parlait de ceux qui se marient pendant la guerre. « En France, me disait-il, les personnes les plus énergiques, les plus braves, ce sont nos femmes ; ce sont elles qui font vraiment la guerre, elles qui ont souffert le plus, elles qu'il faut plaindre le plus : eh bien ! pour la victoire de la France je donnerais non seulement ma vie, mais encore ce que j'ai de plus cher au monde, celle de ma femme, celle de mon fils » et je sentais sa voix étranglée d'émotion... Aussi bien, il vaut mieux me taire, car remuer ces souvenirs ne ferait qu'accroître votre douleur si vive déjà... Cependant je tiens à vous donner quelques détails sur ses dernières heures.

Le 16 juillet, j'ai fait route avec le commandant quelques instants en montant à la cote 208... Il m'a parlé de l'attaque que nous allions faire et il m'a répété son désir maintes fois exprimé déjà d'être enterré au milieu de ses hommes s'il venait à tomber.... Vers trois heures, une fois installé sur le plateau même, il m'a fait demander à manger. Je lui ai fait porter quelques aliments sur cette croupe crayeuse qui domine Festigny, derrière ces petits arbustes rabougris, qui malheureusement ne le cachaient pas assez aux vues ennemies. A 4 h. 55, le tir de l'artillerie ennemie brutalement se déclanche. Au troisième obus je me trouve entouré d'une foule de blessés qui réclament mes soins... Soudain un mur-

mure : « Le commandant est touché. » En une seconde j'ai tout abandonné et me voilà accouru sur le plateau battu par l'artillerie... en rampant j'approche du bouquet d'arbres qui l'abritaient... haletant, angoissé. Au milieu de la fumée, de la poudre, j'entrevois deux cadavres... l'un de suite je le reconnais, c'est Châtaignier, l'adjudant de bataillon... mais l'autre, renversé sur le côté ? Mon Dieu, est-ce possible ? je rampe près de lui, je m'allonge à son côté et, doucement, le cœur serré d'une indicible émotion, je prends la tête de ce corps et je la retourne vers moi... Horreur ! C'est lui, la figure très calme, les traits nullement crispés... les yeux vivants encore, illuminés d'un dernier reflet d'énergie, reflet qu'il avait dans les grands moments .. en une seconde je grave toute cette vision dans ma mémoire, puis hébété, comprenant l'immensité du malheur, absolument fou, je me redresse et en courant je reviens au bois... Le reste de la journée, la chaleur de l'action ne m'a pas laissé le temps de songer au malheur... Ce n'est que le soir, quand la nuit est venue assombrir le ciel, quand tous les blessés furent partis que je suis revenu vite auprès de lui ; à genoux sur cette terre couverte de sang et de poudre, les yeux secs, car dans les grandes émotions les larmes se refusent à jaillir, je lui ai rendu les derniers devoirs, je l'ai déposé sur un brancard, je lui ai fermé les yeux, ces yeux si expressifs, dans lesquels je savais si bien lire sa pensée ; puis, sur lui et autour de lui j'ai recueilli tous les souvenirs que j'ai pu trouver, tous ces souvenirs, madame, que l'on a dû vous remettre : son alliance, sa montre, son portefeuille, son mouchoir et ses lettres que l'obus avait jetés au loin, une dépêche que j'ai retrouvée accrochée dans l'arbuste qui l'abritait. Cette dépêche que je lui avais remise le 14 juillet au soir à Brugnay alors qu'il revenait de reconnaître la position de Chêne-la-Reine... Plus loin, j'ai relevé son revolver, sa cartouchière, la crosse

de sa canne achetée à Krüth lors de notre dernier séjour en Alsace. Tous ces souvenirs, religieusement je les ai rapportés sur mon cœur comme les reliques d'un saint, parce que pour moi, madame, le commandant en était un !... Quelques heures après, quand le bataillon est passé devant le brancard, tous se sont raidis en un dernier salut...

Quelques jours après, le 21 juillet, nous sommes redescendus... A mi-chemin, à gauche, entre le carrefour de la maison du Rendez-Vous et celui de l'Arbre-Napoléon dans les bois communaux d'Igny-Le-Jard, au petit jour le bataillon est passé, relevé de son secteur. Tout seul je me suis arrêté au cimetière qui porte le nom de « cimetière de Surian »... Dans le fond, à gauche, j'ai trouvé sa tombe telle qu'il me l'avait demandée, semblable à celles qui l'entourent, couverte de fleurs que nous lui avons fait cueillir au château de Brugnny. Lugubrement ému, je suis tombé à genoux sur cette tombe, puis, le cœur débordant de chagrin, j'ai donné libre cours à mes larmes, sanglotant sur la tombe de celui qui avait toute mon affection... Il m'a semblé alors que tout était fini pour moi, que, lui disparu, la guerre allait devenir pour moi épouvantablement dure... je me sentis découragé, désespéré... Alors, au milieu de la brume, au jour levant, il m'a semblé le revoir, lui, l'homme énergique, l'homme de devoir, le Français enthousiaste... Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il m'ordonnait de reprendre courage, d'être un homme... et en cette minute j'ai senti qu'il venait de me léguer une partie de son ardeur, de sa force, qu'il me demandait de continuer à vivre comme s'il était auprès de moi... Avec ferveur j'ai prié pour lui ; puis, calme et résolu, mais combien triste, madame, je m'en suis allé rejoindre le bataillon vers la nouvelle bataille.

Et voilà un sentiment que je tiens à vous faire connaître, car ce sera peut-être une atténuation à votre douleur : pour

nous, le commandant de Surian n'est pas mort, il revit perpétuellement en notre souvenir. A chaque instant son ombre plane au-dessus de nous, nous parle, nous entraîne... et, dans des moments de dépression morale, il nous suffit de prononcer son nom pour voir notre énergie renaître. Pour moi, personnellement, madame, je sais bien que jamais je n'aurai une défaillance, parce que toujours son souvenir se présentera vivant devant mes yeux pour me soutenir dans la voie du devoir, que ce soit aussi bien dans cette vie de guerre que dans celle de la paix future pour laquelle il formait de si beaux projets. .

Les yeux illuminés d'un reflet d'énergie, ce reflet qu'il avait dans les grands moments, ce reflet qu'on lui vit au Mort-Homme et au Plémont et qui exaltait ses hommes. Ainsi la mort avait-elle respecté ce qu'il avait de plus caractéristique en lui, et de plus attirant : le sourire, le regard. Mais il pensait souvent à la mort. Elle ne l'avait pas surpris. Il y avait pensé le matin de son mariage, il y pensait de plus en plus, comme s'il était averti de sa visite.

Parmi les lettres recueillies sur son cadavre par l'aide-major Jacques Lelong, il y en avait une adressée à Mme de Surian qui ne devait lui être remise qu'en cas de décès, et dont les fragments que je citerai permettront de suivre le travail accompli dans cette grande âme. Le sacrifice l'a déchirée, et c'est par volonté et par foi qu'elle est parvenue jusqu'au renoncement. Il avait rencontré le bonheur et il s'élevait au-dessus. Le bonheur ?

... Mais il y avait la guerre. Ah ! les cruels départs, les horribles séparations ! Le Devoir l'exigeait et on ne doit jamais discuter le Devoir. Plus il coûte, plus il est grand, plus il faut généreusement l'accepter. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, en face de ma conscience, j'accepte de tout cœur, comme venant de la main de Dieu, le renoncement complet à l'avenir de bonheur que j'avais espéré. C'est pourtant un sacrifice terrible ! D'un côté il y a vous et mon fils chéri — de l'autre il y a la France. D'un côté il y a une vie heureuse passée à vous chérir, à travailler à votre bonheur, à faire de nos enfants des hommes. De l'autre il y a la mort, c'est-à-dire le renoncement absolu à toutes ces joies. Et je vous entends qui me parlez, vous la femme que j'aime plus que la vie, et, me montrant la France, acceptant, vous, avec la générosité de votre cœur l'horrible sacrifice, vous me dites : « Va ! la France d'abord ! » Et c'est ce qui m'a aidé à faire moi-même le sacrifice de toutes mes joies, de tout mon bonheur. Oui, la France d'abord, parce qu'il faut qu'elle soit sauvée. Et c'est pourquoi, l'âme en paix, le cœur fort et la conscience haute, je suis prêt à mourir. Quand vous lirez ces lignes, c'est que le sacrifice aura été accompli.

.

Courage donc. Regardez en haut et ne vous laissez aller ni à la faiblesse, ni au découragement. C'est de la somme de tous ces sacrifices que sera fait le salut de la France. Heureux ceux qui le verront ! Leurs deuils, leurs chagrins n'auront pas été vains. Ils auront assuré le salut du Pays. J'aurais tant voulu le voir ! Mais je m'en vais avec la certitude que Dieu nous le donnera...

A plusieurs reprises, et la veille même de sa mort, il avait exprimé son désir, sa volonté, d'être enterré

au milieu de ses hommes, et si possible, au point même où il tomberait. Il repose dans la forêt d'Engghien, avec quelques alpins du 159^e, dans un cimetière qui porte son nom.

Ainsi mourut le vainqueur du Plémont, l'un des officiers les plus accomplis de la guerre, qui joignait à l'intelligence, à la fermeté, à la clairvoyance et à la rapidité dans la décision, un ascendant venu des plus rares dons physiques, et plus encore du plus noble cœur, le plus chargé d'amour humain, d'amour divin...

Aux Armées, septembre 1918.

LES NOUVEAUX BERGERS

(NOËL 1915)

... Or il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs et qui veillaient tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur leur apparut et une clarté céleste les environna, ce qui leur causa une extrême frayeur. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : aujourd'hui il vous est né un Sauveur... Vous trouverez un enfant couché dans une crèche... » (Evangile du jour de Noël. — Luc, II.)

Quelles sont ces ombres qui s'allongent, puis se raccourcissent à la clarté de la lune dans la forêt ? Voilà bien les bergers. Ils marchent par petits groupes ou isolément. Ils portent des chapes en peau de mouton. Des passe-montagnes couvrent leurs oreilles. Leur corps est ceint de nombreuses courroies qui retiennent des gibecières ou des objets indéfinissables : c'est assez la coutume des pèlerins qui ont un long trajet à accomplir. Ils sont larges et étoffés à cause de leurs amas de vêtements, car ils paraissent équipés pour résister aux froids les plus vifs. La saison n'est pas rigoureuse, mais, en somme, elle pourrait l'être : il convient de n'être pas pris au dépourvu.

Ils ont un bâton à la main. Mais pourquoi portent-ils casque en tête à la manière des centurions ?

La forêt où ils cheminent doit être pleine de maléfices. Le noir bûcheron s'y est livré à une besogne furieuse et inégale. A l'orée, il a épargné les grands hêtres ; à peine a-t-il distribué de droite et de gauche quelques violents coups de cognée pour se faire la main. Peu à peu, à mesure qu'il entrerait plus avant dans le cœur du bois, il a sans doute été pris de colère et il a frappé à tour de bras, abattant les jeunes pousses, coupant les branches qui pendent lamentablement, tailladant les troncs ou même les terrassant avec un acharnement inouï. Les colonnes s'éclaircissent, les clairières se multiplient, les arbres gisent à terre comme des cadavres déchiquetés, ce n'est presque plus une forêt.

La lune ronde court dans les nuages à travers la nuit. Elle s'y engloutit, elle s'y roule, elle est si bien lancée qu'elle passe au travers. Elle en emporte des lambeaux pareils à des écharpes et les abandonne tout déchirés. Elle se hâte de jeter une nappe de lumière blanche sur le sol qu'a bouleversé le pas du bûcheron. Des hêtres blessés elle paraît panser les blessures, des hêtres morts elle recouvre, comme d'un suaire, la taille démesurée.

Parfois une clarté céleste environne les bergers en marche. C'est une étoile mobile qui monte, puis se balance en l'air et dont l'éclat, effaçant la lueur de ses sœurs timides, raille la pâleur terne de la lune. Elle resplendit et s'évanouit brusquement. Cepen-

dant le plus jeune des bergers a manifesté quelque inquiétude en l'apercevant. Il a murmuré en considérant sans plaisir le sol boueux : « Couchons-nous ».

Et déjà il se précipite contre la terre. Mais un autre, chargé d'expérience, a calmé son élan :

— Ils ne peuvent pas nous voir. Nous sommes à contre-pente.

Sur cette observation, ils ont continué d'avancer et n'ont plus montré la moindre crainte lorsque d'autres mystérieuses étoiles ont paru et disparu. Un ange était-il venu les rassurer ?

Cependant les maléfices ne cessent pas dans la forêt hantée. Un orage gronde au loin : or il n'y a pas d'orage au 24 décembre. Des basses profondes roulent leurs ondes à l'Est du bois. Elles parlent à plusieurs voix, se taisent, puis recommencent.

— Ça, c'est du 120, a déclaré un berger.

— Ton passe-montagne te gêne, a rectifié un de ses camarades, c'est du 155.

Ces affirmations mystérieuses sont troublées par un miaulement strident et continu que termine un bruit de fer battu.

— C'est peut-être Fritz (1), s'informe le pèlerin que déjà troublaient les étoiles.

Mais il ne recueille que des sarcasmes :

— Tu n'as pas reconnu le chat (2) ? Pourtant il miaule assez bien.

(1) Le 77.

(2) Le 75.

Ainsi cheminent les bergers parmi les sortilèges. Sauf le plus jeune, qui est naïf et qu'on rassure, ils marchent d'un pas tranquille, comme s'ils marchaient sur la grand'route quand ils se rendaient à une foire. (Quand on se rend à une foire, on marche toujours assez bien ; les retours sont plus laborieux.) Ils prennent soin d'éviter les souches et les troncs coupés. Ce sont de bons compagnons.

Où vont-ils ? Un carré de lumière se dessine, à peine visible. Ce n'est pas un vitrage qui la laisse filtrer : la lumière serait moins opaque, moins lourde, plus fluide. Elle traverse un papier épais. Maintenant on s'en rend mieux compte. Les bergers se sont approchés et les voilà au seuil d'une cabane de planches, presque au sommet de la pente. Est-ce là l'étable où ils sont convoqués ?

A l'intérieur ils retrouvent des camarades qui les ont précédés. Il y fait déjà chaud. C'est une bonne chaleur, où l'on se sent bien en arrivant ; après cette première impression agréable, on trouve qu'elle sent un peu la peau de mouton, mais on s'y fait. Ils se rangent devant un autel où des branches de gui et de sapin vert, fixées comme des fleurs en des douilles de cuivre, entourent une statue dorée de la Vierge portant l'Enfant et un grand crucifix de bois... La Naissance et la Passion se touchent. Le prêtre achève de revêtir ses ornements. Il n'a pas de soutane et sous l'aube on aperçoit ses bandes molletières et même un peu du bleu clair de sa culotte. Au premier rang se tiennent quelques pèlerins moins importants,

car ils n'ont ni chapes, ni passe-montagnes, ni manteaux, ni tout cet attirail qui élargit démesurément leurs camarades, et, par comparaison, ils paraissent presque nus dans leurs vestes claires ajustées. Il y en a même un tout jeune — si jeune que, sans l'ombre de sa moustache on le prendrait pour un enfant — qui porte un ruban rouge sur une vareuse ouverte par devant, le cou négligemment entouré d'une cravate de soie blanche.

Il est minuit et la messe dans les bois commence. Elle est servie par un gros homme barbu qui ne sait pas comment présenter les burettes. Il les tient dans ses mains noueuses où elles disparaissent, comme s'il étouffait des oiseaux.

Un des bergers a pris un hautbois et souffle dedans. Mais son souffle est court ou sa timidité est grande ; lorsqu'il reprend haleine, sa respiration ajoute un soupir. Il joue de vieux airs de Noël et les pèlerins l'écoutent en extase, car ils se souviennent. Un sifflement aigu suivi d'un bruit sourd accompagne parfois la musique, mais on finit par n'y plus prendre garde.

A la sortie, les bergers sont joyeux et causent. La lune, après s'être dégagée des nuages, semble avoir suspendu sa course pour résider en plein ciel, parmi un cortège d'étoiles. Voici qu'elle éclaire, dans le bas, un groupe qui s'avance lentement : deux hommes portant un brancard. Sur le brancard on ne distingue qu'un sac brun.

— Qu'emportez-vous là, les amis ?

— Nous avons pu ravoïr *son* corps.

Personne ne demande d'explications. On sait donc de quoi il s'agit. Après un silence ; quelqu'un s'informe :

— Comment avez-vous pu ?

— Nous sommes descendus dans l'entonnoir.

— L'entonnoir était-il profond ?

— Près de dix mètres de profondeur et vingt de diamètre. La mine devait être bien chargée.

— La lune ne vous a pas dénoncés ?

— Nous avons attendu qu'elle soit cachée.

— Les Boches ne vous ont pas entendus ? Il n'y a pas loin pour aller chez eux.

— Quinze ou vingt pas. Nous n'avons pas fait de bruit. Il n'a pas fallu creuser beaucoup, heureusement.

— Ce n'est pas un gai Noël. Le nôtre valait mieux.

— Demain, ce sera votre tour. La relève se fait demain.

— Bien. Demain, ce sera notre tour.

Les groupes se sont séparés. Les uns ont célébré la Naissance et les autres la Passion.

Car les bergers veillent tour à tour sur leur troupeau.

Le troupeau, c'est le peuple de France que gardent, de la Mer aux Vosges, les bergers.

LES DOULEURS TRIOMPHANTES

I. — L'INUTILE

Quand Pierre Maché débarqua avec un petit détachement de renfort au... régiment d'infanterie, il se fit toiser des pieds à la tête — ce qui ne fut pas long — par le colonel.

— Regardez-moi ce qu'on nous envoie. Un mètre cinquante et pas de poitrine. Ils sont tous comme ça dans ton pays ?

Pierre Maché était beaucoup trop intimidé pour oser répondre ; il se raccourcit encore et l'on crut qu'il allait se volatiliser comme une fumée. Mais un de ses compagnons de voyage et compatriotes, à la taille plus avantageuse et à la langue mieux pendue, expliqua :

— Oh ! que non, mon colonel. Il y en a des gras, il y en a des roses, il y en a des hauts.

— Où sont-ils ? Je ne les vois pas.

— Ils sont tous secrétaires.

— Où ça ?

— A l'état-major de la région, pardi. Ils sont si tellement serrés qu'ils ne peuvent seulement pas écrire.

Chaque nouvel arrivant reçut une affectation en rapport avec ses aptitudes. Lorsque vint le tour de Pierre Maché, — le dernier, naturellement, — le colonel radouci l'interrogea.

— Qu'avez-vous appris au dépôt ? Que savez-vous faire ?

De la bouche cousue aucun son ne sortit. Déjà, d'ailleurs, on choisissait pour lui. Mitrailleur ? Ce gringalet ne saurait jamais manier un instrument aussi délicat. Le fusil-mitrailleuse ? Pas assez robuste. Grenadier ? Il n'y avait qu'à regarder les manches presque vides de sa capote ; à quelle distance lancerait-il sa grenade ? Agent de liaison ? Pas assez dégourdi. Brancardier ? Son brancard traînerait par terre. Téléphoniste ? On n'entend pas ce qu'il dit. Cuistot ? Il se noierait dans la marmite. Décidément, il n'avait aucune aptitude particulière. Il ne connaîtrait pas l'honneur d'être spécialiste. Il serait donc voltigeur. Le voltigeur, c'est le fusilier anobli.

Après quoi, on lui demanda négligemment :

— Que faisiez-vous dans le civil ?

Il parvint enfin à articuler ces syllabes :

— Musicien.

— Musicien ? Quel instrument ? Clairon, haut-bois, tambour, trombone ? Ce n'était pourtant pas la grosse caisse ? Le triangle peut-être, le triangle sûrement.

— Oh ! non, protesta Pierre Maché, indigné,

— Quoi alors ?

— Organiste.

— Organiste ? Ce bout d'homme organiste ! Et bien mon vieux, on t'en offrira des orgues dans les tranchées ! Tu as bien choisi ta partie. On t'en donnera, des concerts, dans les églises que nous fréquentons.

Et Pierre Maché comprit, au dédain qui tombait sur lui comme une averse, à quel point il était un être inutile. La mine basse, il rejoignit la compagnie où l'interrogatoire recommença, avec les mêmes plan-santeries. Le sergent Mouron, qui en prit livraison, tenta de le protéger :

— On fait ce qu'on peut. Tout le monde ne peut pas être cordonnier ou épicier, bien sûr.

— Du mouron pour le petit oiseau, chantonna le long Patrice, qui était l'homme d'esprit de la section.

Ainsi l'organiste fut-il intronisé un soir de novembre. Il avait un équipement tout neuf, cuirs, godillots, brosses, musettes, etc. Le lendemain il avait hérité de tout ce que l'escouade possédait de plus usé et de plus mal tenu, et il voyait reluire sur autrui les différentes pièces de sa panoplie. Résigné, il s'alla terrer dans le coin le plus obscur du cantonnement. Là il s'assit sur la paille et tira de sa poche une petite flûte qu'il avait emportée, et, comme il sentait sa misère, il l'oublia en la confiant à son souffle et à ses doigts.

Quand il sortit de son trou, deux ou trois camarades, dont le long Patrice, s'étaient installés devant la porte de la grange et lui barraient le passage.

— C'est toi qui faisait tout ce bruit ?

Il baissa la tête comme un coupable.

— Je ne croyais pas faire tant de bruit.

— Oh ! ce n'est pas un reproche. De quoi jouais-tu ?

— De la flûte.

— Tu sais jouer de la flûte ?

— Et aussi du violon. Et du violoncelle.

— L'homme-orchestre, alors !

Le lendemain il s'en fut beaucoup plus loin dans les champs.

Dès qu'il se crut hors d'atteinte, il recommença de jouer sa peine. Mais il vit venir à lui les camarades de la veille, Patrice en tête, qui s'assirent dans l'herbe tout près. Déjà il avait rentré sa flûte, mais ils protestèrent :

— Faut pas te gêner pour nous.

Comme sa misère, il les oublia dans sa musique. Et il pouvait aisément les oublier, tant la troupe se tenait sage et tranquille. Peut-être qu'elle dormait.

Le régiment était au repos, pour quelques jours encore. Chaque jour le manège recommença, mais le cortège se faisait plus nombreux. Le sergent Mouron s'y était joint. Et peu à peu, Pierre Maché, à sa grande surprise, recouvrait les morceaux épars de son équipement : musette, brosse, godillots, cuirs. De mystérieux échanges nocturnes s'accomplissaient. Quand on partit pour le secteur, il était au complet comme à l'arrivée.

On s'en fut prendre les tranchées. Dans l'abri-caverne où il descendait au sortir de faction, Pierre Maché sortit sa flûte. Il en jouerait si doucement

qu'il ne réveillerait pas les dormeurs. Une bougie achevait de se consumer dans un coin. Peu à peu, tous les dormeurs se soulevèrent et s'accoudèrent. Pierre Maché, les voyant éveillés, se tut. Mais Patrice, qui était là, replié en chien de fusil, faute de place pour son grand corps, réclama de la musique et des grognements approuvèrent. A peine le musicien venait-il de donner un coup de langue que la toile de tente qui masquait l'entrée de l'abri se souleva. Une voix irritée descendit l'escalier comme une boule rebondissant à chaque marche :

— Une fanfare, maintenant ! Voulez-vous tous vous taire là-dedans !

L'adjudant faisait sa ronde.

Pierre Maché rentra la petite flûte.

— Sais-tu chanter ? demanda Patrice.

— Un peu.

— Alors, chante.

Il chanta à mi-voix de vieilles chansons que l'un ou l'autre reconnaissait, puis des airs que personne n'avaient entendus. Il avait une de ces voix sans éclat, mais prenantes et pathétiques, toutes chargées de la tendresse et du désir humains, et qui coulent comme une eau courante en reflétant les douces rives de la vie. Chacun l'entendait en soi et oubliait le chanteur. Pour chacun, c'était son passé qui, le long de l'eau, défilait. Là c'est la maison. Voici la femme et voici les enfants. Et voici toute notre douleur. Mais elle est devenue douce et légère. Elle ne pèse plus, comme le sac, aux épaules. Au contraire, c'est elle

qui nous soulève. On est bien avec elle. Elle nous caresse et nous sourit. Pourquoi t'arrêtes-tu ? Chante encore. Quand tu t'arrêtes, on est ici. Quand tu chantes, on ne sait plus où l'on est, mais sûrement pas dans cet abri-caverne plein de rats et de paille pourrie.

Quand il était aux écoutes, Pierre Maché cueillait tous les bruits. Il ignorait tous les calibres de l'artillerie, depuis la lourde jusqu'aux engins de tranchées, mais il savait toutes les notes de leurs départs, de leurs sifflements, de leurs éclatements. Les camarades se chargeaient de les identifier au passage, car il reconstituait pour eux l'orchestration de la bataille. Mais sa bataille à lui avait toutes leurs préférences.

L'ordre de relève arriva.

— Donne-moi ton sac, dit Patrice. Tu auras assez à faire à marcher.

Et même, comme Pierre Maché trébuchait dans les trous d'obus ou s'enlizait dans la boue, le géant le prit par le bras et le maintint sur la piste.

Dans les villages où le régiment cantonnait, chaque soldat de l'escouade fouillait les maisons. L'un rapportait à Pierre Maché un accordéon, l'autre un violon.

— Il y a un piano chez une vieille.

Et de tous ces instruments, Pierre Maché tirait des histoires de guerre, l'attente et la patience qui sont à l'avant, le paradis qu'on croit à l'arrière.

Dans une église sans toit, aux murailles déchiquées, les orgues, par miracle avaient été préservées.

Pour les atteindre, il fallait grimper le long d'un mur branlant. Pierre Maché y voulut monter.

— J'irai devant, réclama Patrice.

— Justement, il me faut un souffleur.

Vérifié, l'instrument pouvait parler. Tout le jour, Pierre Maché, triomphant, demeura sur son fragile belvédère, les pieds et les mains en folle, arrachant aux orgues dès longtemps muettes leurs derniers accents. Il y versa du Beethoven, il y versa du Bach, il y versa toute la misère du soldat. Et les ruines peuplées laissaient passer ce chant du cygne qu'aucune voûte ne retenait de monter dans l'azur.

Puis le régiment fut envoyé sur la rive droite de la Meuse, devant Verdun : il fallait reprendre des tranchées perdues. Après un séjour en autobus, dans la poussière et le tumulte, on contourna la ville immortelle et l'on gravit la pente de Froideterre.

— Donne ton sac, ordonna Patrice à Pierre Maché, son voisin.

— Encore ?

— Toujours.

Une fois en place sur le terrain chaotique où l'on se terrait dans les trous d'obus mal reliés entre eux, le capitaine réclama un agent de liaison, et l'adjudant désigna le musicien.

— Pas lui, réclama Patrice.

— Pas lui, protestèrent tous les camarades de la section.

Et chacun se proposa. Le sergent Mouron en désigna un autre, qui ne revint pas.

Le lendemain fut le jour de l'assaut.

— Tu marcheras près de moi, déclara Patrice. Je prendrai ta part de grenades et toi tu chanteras, aussi fort que tu pourras, à cause de tout le boucan.

— Je chanterai, promit Pierre Maché.

Il marcha sans armes, mais sa voix était pareille à un clairon. Il entonna le *Chant du départ* d'un tel accent que tous les hommes, baissant leurs fusils, se jetèrent en avant. Il les poussait, il les lançait, il les précipitait. Comme la voix du rossignol remplit d'amour tout le silence de la nuit, la voix du petit homme remplissait de gloire tout le champ de bataille. Une balle lui coupa le couplet : *Mourir pour la Patrie*. Mais les hommes étaient trop lancés pour s'arrêter. La tranchée ennemie fut conquise.

Patrice vint chercher son corps.

— Il ne servait pas à grand'chose, dit l'adjudant.

Mais toute la section pleurait, sentant tout-à-coup le poids de la guerre que le musicien allégeait.

Avril 1916.

II. BLESSÉS

Le chemin qu'ils suivent pour gagner l'ambulance est à demi caché par un pli de terrain. Il passe sous bois, mais les nouvelles feuilles ne garnissent pas encore les branches. Il n'a jamais été arrosé. C'est une chance, avec ce tir de la guerre moderne qui n'a plus

besoin de voir l'objectif et qui se contente de la carte et de l'interprétation du terrain.

Les blessés se suivent, tout saignants et boueux, comme un chapelet de misère et de gloire, les uns à pied, rarement seuls, quelquefois par petits groupes, le plus souvent deux à deux, qui se soutiennent comme des bœufs creusant leur sillon, comme des chevaux montant une côte ; les autres assis ou couchés sur toutes sortes de véhicules, civières, charrettes à bras, voitures attelées, automobiles. Docilement, ils se rangent pour laisser passer une section de munitions, une auto d'état-major, un cavalier, une compagnie en marche. Les piétons, malgré la capote déboutonnée, un bras en écharpe, ou la tête bandée, gardent pour la plupart un air gaillard. Ils reviennent tout chauds du combat qui, là-bas, de l'autre côté du bois, faisait au lever du jour un vacarme d'enfer, et qui, maintenant, roule sa canonnade comme une fin d'orage. Le sang a traversé le premier pansement sommaire, les linges sont rouges et humides. On va quand même, avec ces plaies qui honorent et entament la peau, non la vie. La vision des voitures est plus poignante : figures de cire, yeux fermés, vêtements déchirés, chairs à nu. A l'arrière d'une charrette, un blessé, dont le corps a glissé, laisse pendre, comme une loque, une jambe broyée.

Voici la tente confortable, le premier hâvre de grâce où l'on recueille les naufragés. Là se fera le premier tri. En tablier, indifférent d'apparence, l'œil aux aguets, le visage durci comme un ouvrier à la

tâche, le médecin-chef surveille la manœuvre. On amène, on dépose devant lui les arrivants. Ses aides défont les pansements, lui montrent les blessures : — Toi, par ici. Toi, par là. Placez-moi celui-là sur le lit. Pour la salle d'opérations.

La salle d'opération, c'est une petite tente annexe.

Et tout l'envers du champ de bataille apparaît là dans son horreur, béant, saignant, suppurant, mêlé à la boue qui recouvre de sa triste couleur jaune les bandes molletières, les capotes, les képis, les figures. Emporterai-je ce tableau dantesque ? Il bouge, il tremble un instant devant mes yeux comme une projection cinématographique mal assujettie, et brusquement il s'enfonce, disparaît dans l'ombre, faisant place à une autre vision, celle-là d'une éblouissante splendeur.

D'où vient que de toutes ces bouches crispées, tordues par la douleur, ne sortent ni une plainte, ni un gémissement, ni un cri ? Les clients attendent avec patience leur tour de visite, ils obéissent, ils n'opposent aucune résistance, ils se laissent toucher. Qu'est-ce donc qui domine cette assemblée de souffrance et lui communique une sorte de majesté ? Je le sais maintenant : c'est le prodigieux silence qui ne se perçoit pas du premier coup. Il n'est rompu que par les brefs ordres du médecin, qui prennent ainsi une sonorité singulière. On est surpris de n'entendre que cette voix impérative et, peu à peu, de distinguer le très léger bruit du linge qu'on taille et qu'on déchire, des habits que l'on défait et que l'on coupe. Ce silence, c'est

comme le fond de toile sur lequel se détachent les premiers plans. Et voici que ce silence, dès qu'on l'a remarqué, s'impose comme une présence visible, devient oppressant, obsédant. Il semble que sous la tente dressée pour recevoir ces misères s'accomplit un sacrifice sacré qu'on ne trouble pas.

Un grand lieutenant aux traits osseux, le front ceint de bandelettes, apparaît sur le seuil. On l'a descendu de l'automobile qui vient de s'arrêter. Il repousse ses aides, il veut marcher seul. Ses jambes plient sous lui, comme si elles étaient de coton. Mais il leur ordonne de le porter, et elles le portent. Il a dû perdre beaucoup de sang. Le visage est d'un ton de poussière. Au fait, pourquoi l'ai-je pris pour un officier ? Il porte une capote comme les hommes, mais il a cet air de chef qui ne trompe pas, et je discerne ses galons après lui avoir attribué son grade. Il passe devant moi, raidi : je lui serre la main, il essaie de sourire, mais il a besoin de toute son attention pour ne pas faiblir, pour donner l'exemple, et il ne prononce pas un mot.

Mais un nouveau venu qu'on porte à bras fait une entrée différente. Il pousse des cris de colère et profère un tas d'injures. C'est tellement invraisemblable, inattendu, inouï, qu'on a l'impression d'un scandale. Quel est cet intrus, ce poilu mal poli et sans usage, qui se conduit à la façon d'un Boche ? Les Boches, on le sait, geignent et hurlent comme bêtes qu'on saigne. Un fou, peut-être : il y a des fous qu'on amène parfois tout hagards, quand la pluie

des marmites se prolonge. Que dit-il ? On va le savoir.

— Les salauds qui n'ont pas ramassé Million !

— Million ? Quel Million, mon garçon ?

— Pardi, mon copain, qu'ils ont laissé au bas du talus, devant moi, tout amoché !

Le pied brisé par une balle, il se débat comme un diable et dénonce les ambulanciers. Son camarade, m'explique-t-on, était mort et c'est pourquoi on l'a laissé, pour secourir les vivants. Le lieutenant, qui de lui-même s'est étendu sur un lit, regarde l'homme fixement et, d'un geste un peu solennel, il met un doigt sur la bouche. L'homme a compris ; il se tait, l'ambiance déjà le conquiert. Mais il ne songe guère à sa patte cassée ; il a, dans ses yeux brouillés, le deuil de son copain resté là-bas, tout seul et saignant au bas du talus. Il s'accuse, je le devine, de cette trahison d'amitié. Et, dans le silence auguste et contagieux qui reprend son domaine, les douleurs semblent se ranger comme des statues.

Maintenant, deux infirmiers apportent avec précaution une grande chaudière de thé. Ça bout, ça embaume, il en sort une buée aromatique et plaisante. Voilà qui réchauffera nos bonshommes et les reconfortera. Oui, mais celui-ci n'a pas les mains libres, cet autre ne peut se soulever avec un éclat d'obus dans les reins ; jamais les malheureux infirmiers ne suffiront à la tâche et ce n'était guère la peine d'emplir les narines de cette bonne odeur et de susciter des convoitises. Attendez : on va s'en-

tr'aider. Ils mettront en commun ce qu'ils ont de valide : l'un prête ses doigts intacts, l'autre sa force musculaire. Ils se débrouillent, fraternellement. Solidaires dans la bataille, ils le seront dans le pansement et le bien-être. Ce que l'un aura sera pour l'autre, et ils ne goûteront qu'ensemble à la bonne boisson chaude. Pareillement, ils s'aideront encore tout à l'heure pour se hisser dans les automobiles de la section sanitaire qui doivent les emporter à l'hôpital d'évacuation, d'où ils seront dirigés sur l'intérieur. Les yeux bandés se laissent conduire. Et les boîteux se laissent porter. C'est une grappe humaine où chaque individu se perd dans l'ensemble. Et je ne sais si ces gestes d'assistance ne sont pas plus émouvants encore que ce grand stoïcisme de la douleur acceptée.

Au dehors, c'est un de ces matins froids, humides, incertains, qui suivent une nuit pluvieuse. Il y a de l'eau sur le chemin, une flaque jusque devant la tente. Quelques-uns de ceux qui attendent le départ, les plus solides, sont venus se ranger en brochette sur un banc. Je m'approche d'eux et leur demande des nouvelles.

— Ça va-t-il ?

— Ça va bien.

Ils savent qu'il ne s'agit pas d'eux-mêmes — aucun n'y a songé — mais de ce qui se passe là-bas, au-delà du bois, de cette lutte interminable, souterraine, acharnée. Et soudain, rapprochés, les traits tendus, les yeux brillants, ils racontent ce

qu'ils ont vu. C'est bien confus, ou bien particulier, mais je regarde la flamme dont leur face est illuminée.

Ils rient entre eux et même ils rigolent quand ils repensent à l'artillerie. Ils sont sortis de leurs trous pour voir les arbres bouger — de gros troncs pourtant — et des morceaux de Boches sauter jusque dans les branches. Après cet arrosage, ils sont entrés dans les tranchées ennemies, tranquillement, les mains dans les poches. Le lieutenant était devant, tenant à la main une grenade qu'il a lancée dans un gourbi tout rempli : quel dégât !

Un autre reprend :

— Moi, c'est un coup de baïonnette. On se battait l'un dans l'autre. Il avait sa bouche contre moi. Je sentais sa chaleur. Et nous sommes tombés tous les deux.

L'exaltation de la bataille les possède à nouveau comme un dieu. Mais la fièvre qui les agite n'est pas une fièvre de maladie. Je ne vois plus la boue qui les couvre, ni le sang sombre sur leurs capotes, mais la clarté qui resplendit sur leurs visages penchés. J'ai perdu la vision de tant de jeunes vies atteintes. Ce qui me reste, ce que j'emporte, c'est ce grand silence sous la tente, la fraternité dans la douleur et dans l'assistance, et ce rayonnement encore visible de l'assaut.

Deux chemins se croisent à côté de l'ambulance. Au carrefour, un Christ se dresse dans les branches, devant lequel ils ont défilé. Celui-là, c'est le chef de

la Douleur : il a porté le poids des fautes et des souffrances humaines. Et il semble dire à ces hommes qui apportent en don leurs maux :

— A votre tour, étendez-vous sur la croix. Soyez patients, endurants et calmes. Soyez les Christs de la Patrie. En moi vous trouverez la force de vivre et de mourir. O blessés, ô morts, votre sacrifice accepté vous relie à moi pour toujours...

Avril 1915.

LES PETITS RAPATRIÉS⁽¹⁾

1. — LE RETOUR DES INNOCENTS

Evian, février 1918.

1

Evidemment *ils* ne les ont pas massacrés à la façon du roi Hérode. Et même *ils* nous les renvoient. C'est une justice à *leur* rendre. Les petits Français reviennent des pays occupés où ils ne pouvaient servir à rien, — oh ! pas tous, et surtout pas les plus grands, mais un bon nombre déjà.

Que leur retour doit être joyeux ! A coup sûr leur défilé sera sonore et bavard. Ils en auront, des choses à raconter ! Quand on passe devant une école de petits garçons et, mieux encore, de petites filles, à l'heure de la récréation, on est tout assourdi par les cris et le tapage. Alors imaginez les transports de ces enfants-là au sortir du train qui les ramène. C'est cela, hâtez-vous de l'imaginer, parce que tout à l'heure il ne serait plus temps.

Chaque jour, sauf les interruptions, et deux fois

(1) Publié dans l'*Illustration* du 18 mars 1918.

par jour, douze ou treize cents rapatriés sont déposés à la gare d'Evian. Ils ont traversé la Suisse, de Bâle au Bouveret. *Rapatrié* est d'ailleurs un terme impropre. Ils n'ont pas quitté leur patrie, mais leur patrie est occupée, et c'est toujours le sol national qui les reçoit. A diverses reprises, les journaux ont signalé ces arrivées. M^{me} Noëlle Roger leur a consacré un livre pathétique : *Le Cortège des Victimes*. Dans l'*Illustration*, la prose précise et chantante de Benjamin Valoton et les émouvants dessins de Simont les ont décrites, et vous vous rappelez sans nul doute ces vieilles en extase quand on leur souhaite la bienvenue. Aussi ne vous parlerai-je que des enfants.

Il y en a bien cent cinquante ou deux cents, et quelquefois davantage, dans un convoi de six cents personnes. Il y a des convois qu'ils composent presque uniquement. Les voici — regardez-les — qui s'égrènent sur le quai, après l'arrêt du train. C'est jour de fête pour eux. La gare est pavoisée de drapeaux et d'oriflammes tricolores. Ce pays enchanteur de Savoie s'est mis en frais pour les recevoir : le ciel, le lac rivalisent de douceur de teintes, et le dessin des montagnes couvertes de neige se perd à demi dans une brume vaporeuse et presque dorée. Un peu de musique — tambours et clairons — les accueille. Quand cette musique s'est tue, une grande acclamation est partie du train : *Vive la France !* Mais c'était une acclamation grave. Il n'y avait pas d'inflexions enfantines. Les enfants se réservent. Vous comprenez : tout est nouveau pour eux, ils ne sont pas habitués.

Comme ils sont dociles et raisonnables, bien sages, bien stylés, disciplinés ! C'est cela, disciplinés. On s'en aperçoit tout de suite. Sans bruit, ils se rangent d'eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin de parents pour les mettre en ordre. En somme — convenons-en — ils ont reçu une bonne éducation. Regardez ceux-ci : toute une brochette de petits oiseaux. Ils sont quatre, cinq, six. L'aîné a tout au plus quatorze ans. Il n'a pas l'air bien fort, il a mauvaise mine. C'est le bonheur. Il vous a un petit air protecteur tout à fait amusant. Amusant est le mot. Il porte le baluchon de la compagnie, en pliant le dos. Il est un peu trop chargé, mais, à cet âge-là, on aime à jouer au soldat, à se parer d'un sac bien lourd. Cependant, d'un petit signe, il commande sa troupe qui lui obéit comme à un chef. Il donne la main au dernier, et les voilà partis. Sa mère doit être contente d'un tel bonhomme. Sa mère, mais où donc est-elle ? En arrière, sans doute, avec un groupe de femmes. Elle ne se presse pas, elle échange des impressions. Madame, vos enfants sont bien petits pour les laisser ainsi vagabonder, et mieux vaudrait les rejoindre... Personne ne se préoccupe d'eux, et ils s'éloignent dans le cortège. Où donc est passée leur mère ?

Et ce gosse-là : il a bien quatre ans. Une infirmière l'a reçu et posé sur la chaussée. Mais il a mal placé ses jambes et il est tombé assis sur son derrière. L'infirmière le relève et le remet d'aplomb : il tombe encore. Voyez-vous le petit paresseux : on finira par le porter, et il se laisse porter en effet. — Quel âge

a-t-il donc, madame? — Quatre ans depuis un mois.

Cette femme-ci nourrit encore son poupon. — Vous ne l'avez pas sevré? Pourtant il a plus d'un an, c'est certain. — Plus d'un an? Il est né trois mois après la guerre, à la fin d'octobre 14. — Et il est encore au sein? — Vous le voyez. — Ce n'est pas très raisonnable, car vous ne paraissez pas vous-même très bien portante...

Le cortège s'est formé assez vite. Il a de la bonne volonté, le souci de ne donner de peine à personne. Savez-vous de quoi il a l'air? d'un troupeau de moutons que l'on conduit au pâturage. Au pâturage? Oui, au pâturage d'herbe grasse. Les moutons ne sont pas bien gras. C'est l'hiver, et leur laine n'est guère épaisse. Voyez ces habits élimés. Bah! c'est la poussière du voyage. Un coup de brosse et ça partira. Un coup de brosse et tout partira.

Ces enfants ont vraiment une raison au-dessus de leur âge. Voyez-les passer, bien en ordre. Pas de bruit, pas de paroles. Ils semblent faire l'exercice. Sous la casquette, les cheveux s'ébouriffent. Les tignasses blondes, les tignasses rousses ou brunes ont résisté au labour du peigne. Elles ont résisté : c'est bien imprévu. Une tondeuse eût mieux fait l'affaire. Tant de discipline, tant de sagesse, tant d'obéissance : toutes ces qualités conviendraient mieux à de petits tondus.

Cependant on arrive au Casino où la réception aura lieu. De longues tables sont dressées. Les rapatriés

y prennent place, sans bousculade, de préférence par groupes du même village, ou du même quartier de la ville, Saint-Quentin, Laon, Roubaix, etc... Quand ils sont tous rangés, tout à coup la salle s'éclaire. Quelqu'un a tourné le bouton de l'électricité. La lumière a jailli à flots, et c'est alors un murmure, puis, subitement, l'applaudissement jaillit. Ils applaudissent la lumière, comme s'ils avaient passé leur vie dans la cave. Enfin, enfin, enfin, j'ai vu sourire un enfant.

Un orateur a fait un discours, tandis que les infirmières servaient un café au lait bien chaud. Ces gosses vont se précipiter sur la nourriture. Ils sont là, en tas, sans grandes personnes pour les surveiller. Ils vont répandre le contenu de leurs tasses, ou l'avaler avec voracité. Mais non, voyez comme ils sont discrets. — Et toi, tu n'as pas faim? — J'ai déjà mangé ce matin. — Ce n'est pas une raison, mon petit. Et toi, peut-être préfères-tu une orange ou du chocolat! — Est-ce qu'il y en aura encore pour demain?... Tout de même, ils vous posent de drôles de questions.

Maintenant la *Marseillaise* roule son beau tumulte français. A la bonne heure, les enfants l'accompagnent en tapant sur la table avec leurs cuillers. Enfin, enfin, enfin, les enfants ont fait du bruit.

Après, on les répartit en plusieurs groupements. L'un doit se rendre à la douche, un autre à la visite médicale, un troisième au service des fiches d'identité et de renseignements. Il faut suivre les premiers. Nous rejoindrons ensuite les autres. Mon Dieu!

quelles anatomies ! D'où viennent, je vous prie, ces enfants-là ? — Ils viennent du Nord, au bord des Flandres. — Du Nord, au bord des Flandres ? Ce n'est pas possible, vous vous trompez. Les Flandres, le Nord, mais c'est le pays de Rubens, c'est le pays des beaux poupons gras et roses, des enfants Jésus tout joufflus et mafflus, avec des bourrelets de chair qui luit, avec tout l'épanouissement d'être au monde, d'être venus au monde pour le bonheur. Si c'est vrai, que Dieu ouvre son ciel, qu'il nous renvoie nos artistes pour apprécier, pour palper, pour peindre ces petits corps de grenouilles, car il faut que le souvenir en soit gardé pour les siècles futurs. Celui-ci a quatre ans, et il ne marche pas encore. Cet autre a trois ans et demi, et, si sa mère le nourrit, c'est qu'elle n'a trouvé que son lait. Elle s'est épuisée pour qu'il n'eût pas à souffrir, mais il la faut elle-même mettre au lit. Elle n'en peut plus, mais elle l'a ramené. Il est vivant, mais elle va mourir. Petites poitrines grêles creusées de trous profonds entre les côtes, ventres creux, épines dorsales en saillie, cuisses de poulet, pauvres squelettes décharnés, qui ne vous a vus ne connaît pas toute la guerre, car, la nature et les hommes, le cœur peut se durcir assez pour se blaser sur leurs bouleversements et leurs plaies, mais le supplice des enfants, voilà ce qui, jamais, ne s'oubliera, voilà ce qui rajeunit la haine.

Expédions, expédions la visite. Il y a une limite à la colère ; il y a une limite, sinon à la pitié, du moins au spectacle qui l'excite. Voici, maintenant, les

maladies : la vermine, la gale, la teigne, et toutes les épidémies, et la perfide, la hideuse, la trop nombreuse tuberculose. Sommes-nous donc entrés dans le dernier cercle de l'Enfer ? Attendez, vous ne savez pas tout. Voici les fiches d'identité. — Comment t'appelles-tu, mon petit ? — Je m'appelle Antoine. — Et toi ? — Je m'appelle Yvon. — Oui, mais l'autre nom ? — Je ne sais pas. — Tu n'as pas ton père ? — On l'a emmené. — Et ta mère ? — Elle est morte. — La tienne ? — Elle a été tuée par un obus... Comprenez-vous : il y a des enfants qui n'ont plus personne au monde pour veiller sur eux, il y a des enfants qui n'ont plus de parents, plus de maison, plus d'état civil, plus de nom, rien qu'un prénom. Ils étaient nés comme les autres, sous un toit ; un visage de femme avait apaisé avec amour leurs premiers cris, un homme travaillait pour eux ; avec le sang un titre de paysan, de bourgeois, d'ouvrier, leur était transmis qui était le nom, porteur de l'honorabilité, signe d'une lignée ; comme les autres, ils avançaient dans la vie avec confiance, étant appuyés, — et, parce que leur pays a été ravagé par la guerre, ils sont revenus plus dénués que le dernier des misérables. On les a chargés n'importe comment, sur une charrette, ensemble ou séparément, au petit bonheur — *au petit bonheur* ! — et on les a expédiés comme des colis. Mais ce sont des colis vivants.

Ils nous les renvoient. Les petits Français reviennent. C'est le retour des innocents.

II

Ils ne sont pas tous ainsi : oh ! c'est bien possible. Il en est de plus épargnés : je veux le croire. Il en est qu'une mère ou une voisine a préservés : c'est vraisemblable. Il en est même sur qui des soldats allemands se sont apitoyés : apitoyés, ils en sont bien capables, en regardant des photographies. Mais quand a-t-il suffi de s'apitoyer ? Croyez-vous qu'il vous suffira de vous apitoyer ? Il en est, il en est... Mais ceux-ci, je les ai vus.

Il y avait un homme qui s'appelait Thomas et qui n'était pas enclin à la crédulité. Il était disciple du Christ et il aimait le Christ. Seulement, il ne croyait pas que le Christ fût ressuscité. — « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. » Ainsi parlait il aux autres disciples. Et le Christ vint qui lui dit : « Mettez ici votre doigt, et voyez mes mains ; approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Alors Thomas répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Et Jésus dit encore : « Parce que vous m'avez vu, vous avez cru, Thomas. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » — Vous tous qui ne voulez pas croire, la France vous tend ses mains et ses pieds où sont les trous des clous, elle vous présente son côté saignant. Allez, vous qui doutez, allez voir et vous croirez.

Ceux qui ont vu ont été changés. Et c'est parce qu'ils ont vu qu'ils sont aujourd'hui possédés d'une pensée nouvelle. Nous sommes ainsi faits que nous nous engourdissons très vite dans notre bien-être et que nous ne voulons pas en sortir. Nous avons trop peur de n'y pouvoir plus rentrer. Nous nous méfions de la charité et de la fraternité, car elles sont exigeantes. Car elles ne sont jamais rassasiées.

Une jeune femme de Lyon, M^{me} Gillet-Motte, fille de M. Albert Motte, de Roubaix, était allée à Annemasse attendre sa sœur, ses neveux et nièces qui devaient faire partie d'un convoi de rapatriés. Elle vit revenir ce convoi. Certes, l'initiative privée de ce petit coin de Savoie faisait déjà au-delà du possible pour accueillir ces pauvres évacués, mais ses ressources étaient limitées. *Elle vit*, comprenez-vous bien, et, le lendemain, à Lyon, elle dit ce qu'elle avait vu : — Il n'est pas possible que des infirmières françaises plus nombreuses ne soient pas là pour recevoir nos compatriotes. Si vous les aviez vus ! Je vais repartir pour Evian. Je veux m'occuper d'eux.

Un industriel de Lyon, M. Cabaud, qui l'entendait, voulut être du voyage. M. Cabaud avait emporté un sac à main ; il a fait revenir du linge et des vêtements, car il s'est installé à Evian et il n'est plus revenu à son foyer. Ou plutôt si : il y est revenu une fois, pour la permission de son fils, soldat à Salonique.

Ainsi fut fondée l'œuvre du *Secours aux Rapatriés*. M^{me} Gillet-Motte a adopté aujourd'hui plus de 1.800

enfants orphelins ou isolés, plus un contingent considérable de malades, de vieillards, de tuberculeux. Ainsi les choses se sont-elles passées. M^{me} Gillet-Motte, en allant à Annemasse attendre sa famille, ne savait pas que sa destinée l'appelait. M. Cabaud ne savait pas qu'il se fixerait à Evian. Vous qui avez entrepris cette lecture, vous ne saviez pas que vous viendriez en aide aux rapatriés, car vous leur viendrez en aide.

Mais peut-être ne voulez-vous pas savoir. On vous a décrit sans nul doute la vie des pays occupés, les réquisitions en nature, en argent, qui ont dépouillé les communes et les ont mises à nu, la culture des terres exigée mais les récoltes enlevées, le manque de chauffage, le froid, la détresse, le manque de nouvelles, la solitude, l'abandon. Cela a fait l'objet de rapports ; cela, tôt ou tard, sera écrit ; il faut que cela soit écrit, et la vérité historique éclatera.

Les pays occupés, vidés de tout ce qui assure la vie, seraient morts de misère sans le secours du Comité hispano-américain, qui a distribué, qui distribue juste de quoi ne pas périr d'inanition. De ces pays occupés, il est rentré déjà près de quatre cent mille personnes, dont cent cinquante mille enfants. Ces quatre cent mille personnes, ce sont les sujets les moins résistants, les vieux, les femmes chargées d'enfants, les tout petits. Car la servitude du travail a été imposée aux autres. Travail obtenu par la force ou par l'appât des faveurs, par la contrainte ou par le désir de ne plus voir les siens trop souffrir. D'une phrase, un des revenants a résumé l'occupation : dans

les pays occupés, la vie c'est l'esclavage ; dans la zone des étapes, c'est le martyre.

Imaginez maintenant un de ces foyers des pays occupés. Vous avez le choix : prenez un village de l'Aisne ou des Ardennes, un quartier de Saint-Quentin, de Lens, de Lille. Le défenseur naturel du foyer, le père, est absent. Il est absent de beaucoup de foyers de France, mais, du moins, on sait où il est. S'il est absent pour toujours, on sait comment il est mort. Tandis que là, on est sans nouvelles, qu'il soit mobilisé dans l'armée française ou qu'il ait été emmené pour travailler. Sur la mère est retombé tout le poids. Ce qu'une mère est pour ses enfants, chacun le sait. Mais ce que les circonstances ont fait d'elle, dans un foyer des pays occupés, je crains que vous ne le sachiez pas encore suffisamment. Pour les petits, il n'y a qu'elle au monde. Elle seule, pour eux, tient tête à l'ennemi qui est partout, et jusque dans la maison. Elle est sacrée. Elle est le tout. Elle est la Providence et la protection ; elle est, en vérité, pour les siens, l'image de Dieu sur la terre. On ne doit pas pouvoir y toucher, sans quoi c'est l'écroulement du toit sur les gosses. Eh bien ! elle n'est pas épargnée. La mort ose la prendre et l'emmener. La folie, par excès de douleur ou de crainte pour les siens, ose la prendre et l'emmener. L'ennemi ose la prendre et l'emmener. Alors, il n'y a plus au logis personne pour garder du mal, de tous les maux, les petits. Vous pensez qu'il n'y a plus personne, et pourtant quelqu'un prend la place, quelqu'un veil-

lera sur les orphelins, quelqu'un les ramènera, et c'est l'aîné, garçon ou fille, l'aîné qui aura quatorze ou quinze ans, et, quelquefois moins encore.

Ce n'est pas là un fait extraordinaire, cela n'a rien d'anormal, cela s'est passé très souvent. Et parce qu'il faut que vous le croyiez, ne convient-il pas de donner des noms et des témoignages ? Quelques témoignages qui sont inscrits parmi tant d'autres, que chacun peut aller vérifier sur les listes et les fiches de l'œuvre du *Secours aux Rapatriés*, 2, boulevard des Belges, à Lyon.

La petite Sauvage a trois ans. Elle a été ramassée dans une cave, lors du premier bombardement de Lens. Sa mère était devenue folle. Une voisine s'est occupée d'elle et l'a ramenée : — Elle n'est pas belle, s'excusait-elle à Evian, montrant la maigreur de l'enfant. J'ai donné tout ce que j'avais...

Voici Jean et Gilbert Albaret, de Saint-Amand (Nord), cinq ans et trois ans. Celui de trois ans était encore au sein. La mère n'est parvenue jusqu'à Evian que pour y mourir. Elle a légué à l'œuvre les deux petits : — Faites-en des travailleurs. Le pays en aura tant besoin... Quel plus beau testament que ces dernières paroles d'une femme du peuple !

Les Hurier, de Villers-Carbonnel (Somme), sont quatre : André, Louise, Andréa, Albert. Ils suivent, comme des soldats leur chef, l'aîné, André, qui a douze ans. Celui-ci a lui-même raconté leur histoire : — On mangeait la soupe quand un obus est tombé. Maman saignait et ne disait plus rien. Alors je l'ai

tirée dehors. Je me suis arrêté au bord du chemin, et j'ai pleuré. Quelqu'un a passé. Il m'a dit : Laisse là ta maman, je la mettrai sur une charrette... Alors je suis allé chercher les autres, et je les ai emmenés... Ce qu'on a su depuis, c'est qu'il habillait lui-même la dernière, comme le faisait leur maman. Il allait ramasser du bois mort pour les soldats allemands qui lui donnaient un peu de nourriture ou d'argent, et, avec cela, il nourrissait ses frères et sœurs.

Jenny Huart, d'Etaves-et-Bocquiaux (Aisne), a quatorze ans. Sa mère a été tuée en octobre 1914. Elle a ramené six frères et sœurs. Mais il a fallu les envoyer tous au sanatorium d'enfants tuberculeux que M^{me} Gillet-Motte a fondé à Cavalaire (Var).

L'aîné, c'est toujours l'aîné qui sauve la famille. Marie Harelle, de Calonne près Liévin, a perdu son père pendant la guerre (elle ne l'a su qu'au retour) et la mère a été tuée à Liévin d'une balle. Elle a élevé et ramené cinq frères et sœurs.

Certains drames sont plus cruels encore. Il arrive que, dans l'excès du malheur, la raison s'égare. L'ordre est donné à Saint-Quentin d'évacuer un quartier, une rue, immédiatement, sans délai. M^{me} Maicaire, dont le mari a été contraint au travail agricole, a trois enfants : cinq ans, deux ans et demi, quelques jours. On n'emmène pas des enfants tout nus. Il faut le temps de rassembler quelques hardes. La pauvre femme cherche, tremble, s'énervé, et puis, désespérée, affolée, perdant la tête, dans l'épouvante et le désespoir, elle se jette par la fenêtre. Une

vieille femme, la grand'mère, recueille les petits.

Alice Carpentier, dix-huit ans, de Fourmies (Nord), est l'aînée de six qui se pressent contre elle et qui n'ont qu'elle. Le père a été fusillé par les Allemands le 24 septembre 1916 : il était accusé d'espionnage au profit de la France. De tout ce qu'on a pu comprendre, des faits qu'on a pu rétablir, il résulte que ce serait sa femme qui, en se rendant à la kommandantur, interrogée, aurait laissé, par maladresse, échapper quelques paroles compromettantes. A la suite de cette visite auraient eu lieu l'arrestation et la condamnation. Le soir même de l'exécution, la malheureuse, ne pouvant supporter la catastrophe qu'elle avait involontairement déchaînée, se pendit. Ainsi Alice Carpentier devint-elle chef de famille.

Mères tuées, mères folles, il semble que la famille ne peut être davantage éprouvée. Pourtant il y a les mères déportées. Entendez-vous : déportées. Des femmes qui avaient des enfants, et des enfants en bas âge, leur ont été arrachées, ont été emmenées au loin, on ne sait où, pour la fameuse obligation de travail. Cette chose sans nom s'est accomplie. Des hommes, des soldats l'ont accomplie. Des hommes, des chefs, l'ont ordonnée ou, comme Pilate, ont laissé faire. Un homme, tout en haut, porte le poids de cette responsabilité. Que l'on dise donc où est la mère de Marie et de Jules Petit, où est la mère de Marie Bruyer ?

Marie Petit a quatre ans et son frère Jules en a cinq. Mais elle est plus développée que son frère.

Quand on lui demande son nom, elle répond : — Marie Petit. — Et ton frère ? — Jules Petit. Et ton père ? — On ne sait pas où il est. — Et ta mère ? — Les Allemands ont emmené maman... Elle parle très correctement, d'une petite voix qui sait. Quelqu'un, sa mère sans doute, lui a appris à ne pas séparer son prénom de son nom. Elle pèse 10 kilos et elle a quatre ans. Son frère en pèse 14 et il a cinq ans. Est-ce qu'une mère ne leur était pas nécessaire ?

Marie Bruyer (de la Fère, Aisne) a six ans. Elle a deux frères aînés, sept et huit ans. C'est une enfant jolie, fine, qui n'a jamais souri. Voici déjà quelque temps qu'elle est arrivée, et, pas une fois, pas une seule, on n'a pu lui arracher, non pas un rire, mais l'esquisse même d'un sourire. Toutes les nuits, elle est prise d'un cauchemar ; cramponnée à son lit, elle appelle : « Maman ! Maman ! » Elle a des yeux d'épouvante, on ne parvient que lentement à la calmer. Sa mère a été emmenée pour refus de travail, probablement incarcérée. Elle devait adorer sa mère, fine comme elle, jolie comme elle. Son père a été retrouvé le 11 décembre dernier. Il a été détaché aux usines de la Loire. Il était sans nouvelles depuis la guerre. Ces choses-là se passent de nos jours : je le rappelle parce que c'est à se prendre la tête dans les mains et à en douter.

Le petit Pamart, de Lens (treize ans et demi), est devenu fou pour avoir vu tuer sa mère d'un obus, le 10 mars 1917, et reçu le sang maternel au visage.

La petite Rosa Martin, cinq ans, de Neuville-Vi-

tasse (Pas-de-Calais), ramenée par un convoi le 12 mai 1917, avait raconté que sa mère avait eu, à côté d'elle, les deux jambes fauchées et son frère la tête emportée. Le 18 août 1917, un autre convoi dépose deux autres petites filles, neuf ans et sept ans, qui donnent les mêmes détails : on rassemble les enfants à Voiron, et les voilà qui poussent des cris de joie en se reconnaissant. Les Allemands n'avaient même pas pris soin de les réunir pour le départ. Mais, par delà la mort, la mère les réunissait.

Est-ce assez ? Ce ne sont là que dix ou douze faits retirés de l'effroyable chronique de la guerre, quelques récits de misère tirés de la grande misère collective. Misère sans nom, misère insondable, presque décourageante, détresse d'enfants qui ne rient pas, d'enfants qui pleurent sans cris, en silence, dont les larmes coulent, muettes, sur les petites joues creusées.

Mais se contentera-t-on de les plaindre, de gémir, d'avoir pitié ? N'entendez-vous pas les dernières paroles de cette femme qui lègue ses fils : — Faites-en des travailleurs, le pays en aura tant besoin.

III

L'État, qui représente le pays, les recueillera, les alimentera, les redressera. Il a ajouté cette tâche à son labeur formidable de la guerre. Plus tard, on connaîtra toute la puissance de l'effort français qui dressa, contre l'Allemagne convoitant le monde, la barrière infranchie : effort militaire, effort des usines,

effort des campagnes et des villes. Mais l'Œuvre des Rapatriés, c'est plus qu'une œuvre de justice et de réparation : c'est une œuvre qui réclame des cœurs et des mains de femmes, une amitié ardente, une sympathie prolongée, ce goût du bien qui dévore les âmes charitables. Voilà ce qu'elle a trouvé dans le *Secours aux Rapatriés*, dont le siège est à Lyon, dont il faut que vous connaissiez l'adresse exacte, et c'est pourquoi je la veux répéter : 2, boulevard des Belges, à Lyon.

Le *Secours aux Rapatriés* a été fondé pour rendre service aux personnes les plus abandonnées des convois de rapatriés, c'est-à-dire à celles qui ont besoin de soins ou de surveillance minutieuse. Mais, comme il arrive à toutes les œuvres de bienfaisance, d'autres nécessités se sont imposées à lui. Ainsi a-t-il été amené à assurer la réception, les soins, l'éducation des enfants isolés ou orphelins revenant des pays envahis, et à prendre à sa charge les enfants dont les mères malades étaient hospitalisées. Il a dans sa dépendance, ou plutôt dans son assistance, un nombre toujours grandissant d'hôpitaux et d'asiles, à Evian, à Thonon, qui se sont tant dévoués, depuis les premiers convois, pour accueillir nos malheureux compatriotes, et aussi dans la région lyonnaise, dans le Midi. La Croix-Rouge de Londres l'a aidé en fondant à Etrembières, au pied du Salève, un hôpital de 300 lits. La Croix-Rouge américaine a installé, à Evian même, un hôpital pour les enfants atteints d'épidémie et un autre à Sainte-Foy-l'Argentière, près de Lyon, pour les enfants anémiés qu'il faut fortifier.

Mais la Croix-Rouge américaine a inscrit dans son programme l'aide aux populations civiles. Elle sait bien que la guerre ne sépare pas dans ses atteintes les civils des militaires, et ce qu'elle veut, le but qu'elle poursuit, elle le dit nettement : c'est le salut, c'est la force de la France. Elle s'y consacre avec tout son jeune élan, avec ses pratiques organisations.

Cependant, les enfants arrivent toujours. L'œuvre du *Secours aux Rapatriés* est débordée. Elle ouvre sans cesse de nouveaux asiles : à Sylvabelle-la-Croix, dans le Var, un sanatorium d'enfants, à Saint-Maurice-l'Exil un hospice de 150 lits, à la Ferrandière, (chez M^{lle} Rochebillard), au Vernay, près de Lyon, au bord de la Saône, de petits pensionnats de 100, de 120 élèves, etc., etc. Elle passe des baux, meuble des maisons, recrute des infirmières, s'étend au fur et à mesure des besoins sans même savoir où elle trouvera les ressources nécessaires, mais elle doit les trouver. Elle a eu cette ingénieuse idée de réunir dans des établissements voisins les petits garçons et les petites filles qui sont frères et sœurs afin qu'ils puissent se voir, jouer ensemble, recomposer plus tard la famille. Elle cherche, elle trouve les pères sans nouvelles, elle reconstitue des familles dispersées. Elle organise un enseignement ménager, un enseignement agricole, un enseignement professionnel. Elle répare, elle rétablit, elle reconstruit : dans l'immense œuvre de mort, elle est une usine de vie.

Vous prendrez part à cette œuvre de résurrection. Vous ne pourrez pas ne pas y prendre part. La France

entière le doit à ces enfants douloureux. Vous qui avez donné la vie, vous qui voyez rire vos enfants, songez à ces petits à qui il faut apprendre le rire comme une leçon. Vous qui n'avez pas assuré la durée de votre race, assurez celle du pays. Aidez tous à lui faire les bons travailleurs et les honnêtes femmes dont il a besoin...

II. — LE MIRACLE DE SAINT NICOLAS (1)

Avril 1919.

La Saint-Nicolas est célébrée dans tout le Nord de la France presque à l'égal de la Noël. Tout le monde ignore que saint Nicolas fut évêque de Myre, en Lycie, et persécuté par Dioclétien, mais chacun sait qu'il est le patron des petits enfants, parce qu'il en a ressuscité quelques-uns qui avaient été mis à mort et conservés dans un saloir. Grand saint Nicolas, venez dans nos régions dévastées où vous étiez jadis si honoré : la guerre n'a pas tué que les soldats, nos enfants y sont morts par centaines, et, parmi les vivants, il en est tant qui ne vivent qu'à demi, portant sur eux les stigmates de la souffrance et de la misère. Renouvelez pour les enfants de France le miracle de la résurrection...

Or, ce miracle s'est accompli. Il se continue chaque jour. Il ne ressuscite pas les morts, mais n'est-ce pas

(1) Publié dans *l'Illustration* du 26 avril 1919.

encore une résurrection que de prendre de pctits êtres sans souffle, sans jambes, sans flamme dans les yeux, sans joie de vivre, de les envelopper de soins et de tendresse, de les exposer au soleil, de leur apprendre à respirer librement, à courir, à chanter, à rire? Et ce miracle qui s'accomplit tous les jours, bien insuffisamment encore, mes lecteurs n'y sont pas étrangers.

Il y a un peu plus d'un an — le 18 mars 1918 — je publiai dans *l'Illustration* un article intitulé *Le retour des Innocents*. Il faut bien que je le rappelle, car il est sans doute oublié. J'avais été envoyé à Evian et à la frontière suisse pour assister aux arrivées des convois ramenant, par l'Allemagne du Sud et la Suisse, nos compatriotes des départements envahis. C'était, ce fut durant toute la guerre mon unique mission à l'arrière. J'en attendais, je l'avoue, un peu de repos, le plaisir du voyage, le rafraîchissement que me donnerait aux yeux, après tant de spectacles d'horreur, la vue du lac Léman cher à mon enfance et à ma jeunesse. Je quittais le front comme on part pour d'heureuses vacances : je ne savais pas ce qui m'attendait. Les Allemands préparaient alors leur offensive tragique, formidable, désespérée du 21 mars. Ils vidaient les régions de leurs futures opérations, ils en chassaient les bouches inutiles, ils s'y assuraient des cantonnements. A Evian, je vis déferler le flot de cette émigration. Pauvres gens de Saint-Quentin, de Laon, de Lille, de Roubaix et de tous les villages environnants, qui avaient été des pro-

priétaires, des bourgeois, des paysans, des ouvriers, qui avaient eu une maison à eux, des meubles à eux, des champs ou un établi, une famille organisée, réunie, avec des tombes voisines à visiter et des berceaux remplis, et qui n'étaient plus qu'un troupeau de nomades, où manquaient le plus souvent le fils, la fille, ou le père, ou la mère, et dont la fortune tenait dans un baluchon, — ils avaient beau se redresser pour crier en débarquant : « Vive la France ! », ils avaient cet air brisé des vaincus de la vie qui sont résignés à tout parce que la somme des maux endurés a dépassé leur capacité de résistance. Les enfants, surtout, attiraient les regards : pâles, blafards, comme s'ils avaient passé leur courte vie dans les caves, et sérieux, trop sérieux, désespérément sérieux.

J'ai dit alors ce que j'avais vu. Celui qui dit ce qu'il a vu en toute bonne foi se fait toujours écouter. Son témoignage prend sa place. Cependant je ne m'étais point borné à crier la douleur des enfants de France, je montrais aussi l'accueil qui leur était fait, par l'État, par la Croix-Rouge américaine dévouée aux œuvres de vie comme elle le fut sur les champs de bataille, par les bonnes gens de chez nous, et tout spécialement par l'œuvre du *Secours aux rapatriés* que dirige avec tant d'élan, de chaleur de cœur et d'autorité intelligente M^{me} Gillet-Motte, de la famille Motte de Roubaix, initiée par sa propre famille aux tristesses de l'occupation allemande. Je donnais même — subrepticement, mais avec la complicité du directeur de *L'Illustration* — l'adresse de

cette œuvre admirable qui a recueilli plus de trois mille orphelins ainsi ramenés de nos régions envahies : 2, *boulevard des Belges à Lyon*, Certes, je ne demandais rien : l'*Illustration* n'a pas l'habitude d'ouvrir des souscriptions. Et puis, il y avait alors, il y a encore tant d'œuvres de guerre qui sollicitent notre charité. Nous n'avions l'intention que de suggérer les sympathies, les amitiés. Ces sympathies, ces amitiés sont venues innombrables et généreuses. Je ne demandais rien : il est venu plus de 300.000 francs. Il n'y avait pas de souscription ; et, tout de même, une souscription où l'on trouve son nom, et surtout celui des autres, cela encourage, cela excite, cela est une provocation renouvelée. Il y a une contagion de charité. Cette contagion s'est exercée clandestinement. De partout les dons pleuvaient, depuis celui de vingt-cinq centimes, adressé par le lecteur qui a lu l'*Illustration* à la dérobée en se penchant à la devanture d'un libraire, jusqu'au chèque de cinquante mille francs venu d'au delà des mers. Par quelle mystérieuse entente toutes les parties du monde, toutes les classes, tous les âges ont-ils voulu contribuer à protéger ces petits enfants, et n'est-ce point parce que l'on a senti qu'il s'agissait de l'avenir même de notre pays ?

*
* *

Je feuillette avec dévotion le dossier des listes et des lettres qui a été réuni, et je suis tout d'abord surpris d'y trouver tant de souscriptions venues des

lycées, des collèges, des écoles primaires, ou de groupes d'enfants. L'article a été lu à haute voix à l'école par l'instituteur ou l'institutrice, ou en famille, et les petits ont vidé leurs poches ou leurs tirelires. Une institutrice d'un hameau de l'Ariège l'ayant lu en classe, ses gosses se sont mis à pleurer : « Mes petits, dit-elle, sont très pauvres ; ils ont déjà donné, depuis quatre ans, aux orphelins, aux réfugiés, etc., tous leurs petits sous. Je vous envoie leur modeste offrande — à peine arrondie — avec l'hommage de ces cœurs sincères... » Trois enfants des Vosges écrivent : « Ayant lu dans *L'Illustration* combien sont malheureux nos petits camarades rapatriés qui n'ont plus leur papa ni leur maman, nous prenons dans nos tirelires nos petites économies pour vous les envoyer. Je suis content, François et Jacques aussi. — Hubert. » J'aime ce : *Je suis content* du garçonnet qui a donné. Cette joie-là, mon bonhomme, demeure encore la meilleure, et l'on peut l'éprouver jusqu'à la fin de sa vie ; mais chez tant de gens le cœur se referme ou se racornit avec l'âge, au lieu de s'ouvrir et s'épanouir comme la fleur dont les pétales se répandent en se fanant. Et ces quatre petits de Versailles, dont la lettre est bordée de noir et fait une discrète allusion au deuil que l'on devine : « Quatre petits enfants cruellement éprouvés par la guerre dans leurs affections les plus chères peuvent comprendre mieux que d'autres la tristesse et la douleur sans nom de vos chers petits rapatriés... » Mais je ne puis citer toutes les lettres collectives qui furent

envoyées : école de commerce de Paris, lycée de Nice, école Jean-Baptiste Say, collège de Bône, école des filles de Maisonnais, école normale d'institutrices de Clermont-Ferrand, école supérieure pratique de commerce et d'industrie, école pratique des filles de Melay, lycée d'Agen, élèves de 7^e classe de la rue Vignée, à Paris, etc.. car ma liste est incomplète. Souvent les professeurs se sont joints aux élèves. J'aime encore cette charité collective. La guerre n'a-t-elle pas substitué à l'ancien individualisme un désir d'association ? Voici les familles de l'arrondissement de Bône qui se sont réunies pour une collecte. Un régiment d'artillerie lourde a fait une quête. M^{me} D... et sa domestique ont envoyé 20 fr. 05. M^{me} D... n'a donné qu'une initiale ; il est bon qu'elle ait associé sa servante à la bonne œuvre. Les deux femmes se sont unies dans la même pensée de secours. C'est là un précieux exemple de solidarité.

Les classes sociales aussi se confondent. Il faut croire que *L'illustration* pénètre partout. Un aumônier s'excuse de n'envoyer que 2 francs, car il vient d'acheter du tabac pour ses poilus. Un poilu estime, comme Crainquebille, qu'un sou est un sou et que vingt sous, c'est une somme ; cependant il en fait don et signe fièrement : *Un grenadier*. A côté de cet avocat, blessé grièvement et réformé, qui avait promis, s'il revenait de la guerre, de distribuer mille francs quand l'occasion s'en présenterait et qui trouve l'occasion venue, figurent la femme d'un cheminot et la veuve d'un instituteur. Une crèmerie a pris le sou du

franc à sa clientèle qui, pour une fois, n'a point protesté, pour en composer un envoi collectif.

Il faut croire que *L'Illustration* va partout. On ferait une collection de timbres avec ces lettres qui viennent de tous les coins du monde. De France d'abord, villes ou villages, et il y a des noms émouvants : Dormans, Saint-Just-en-Chaussée, menacés par l'offensive allemande et qui veulent contribuer, sous le danger, à sauver l'avenir. Des colonies : Algérie (Alger, Oran, Tlemcen), Maroc (Casablanca, Rabbat), Tunisie (Tunis, Sousse, Goubellat), Sénégal, Calédonie, Guadeloupe, Indo-Chine (Saïgon), Tonkin (Hanoï, Haïphong). A Hanoï, une soirée de bienfaisance, dont l'organisateur refuse de donner son nom, rapporte une recette de 3.000 francs.

Voici, maintenant, nos alliés : Londres, et l'Égypte (Alexandrie, le Caire), et l'Australie qui, de Melbourne, envoie un chèque de 3.000 francs, et les États-Unis d'Amérique, toujours opulents et généreux. Voici les neutres : Bâle, qui a vu passer les trains de rapatriés (la Société Industrielle pour la Schappe envoie un don de 5.000 francs), et Lausanne et Genève ; et la Hollande, et la Suède. Et voici les dons lointains, venus quand vraiment l'on ne pouvait plus rien attendre après de longs mois, du Venezuela, de l'Uruguay, de la Havane où, par les soins de M^{me} Le Mat, femme du président de la Chambre de Commerce, 9.000 francs sont rassemblés ; de Shanghai, enfin, où s'est fondé un comité français des œuvres de guerre qui distribue sur son capi-

tal 601 fr. 50 à l'œuvre des Rapatriés, où s'organise une fête Trianon, fête royale par sa munificence, qui adresse un chèque de 50.000 francs. Je me souviens d'avoir reçu ce chèque comme je partais pour la région de Lassigny où l'on se battait alors (c'était au commencement de juin 1918) et d'avoir pesté contre l'embarras qu'il me donnait, n'étant pas accoutumé de me promener en des endroits suspects avec cinquante mille francs dans ma poche. Mais il fut mieux accueilli par M^{me} Gillet-Motte. Cinquante mille francs, c'était le tiers d'un mois assuré pour ses trois mille enfants qui lui coûtent environ cent cinquante mille francs par mois. Trouvera-t-on que la vie est chère pour ces trois mille petits qu'il faut remplumer, engraisser, fortifier ?

*
* *

Jamais charité ne fut plus nécessaire, ni plus efficace. Dans *Le retour des Innocents* je n'avais déchiré qu'un coin du voile. Dès lors j'avais résolu d'écrire tout un chapitre d'histoire sur la situation matérielle et morale de nos régions envahies, avec les interrogatoires des rapatriés, avec les renseignements contrôlés, et j'avais rassemblé des fiches, des documents, des visions. A peine de retour, la tempête du 21 mars éclatait et, comme toute l'armée, j'y étais replongé tout entier. Je consulte aujourd'hui mes fiches, surtout je relis mes notes. Ah ! je n'avais pris, on ne pourra jamais prendre que quelques gouttes d'eau à la

mer de douleurs qui avait submergé tout une partie de notre pays. Ces notes pourtant, j'en veux donner quelques-unes encore. Ce sera montrer aux généreux lecteurs de *L'Illustration* combien ils ont eu raison de se laisser attendrir, et pourquoi l'on ne fera jamais assez pour les petits enfants de France dont la guerre a détruit le nid.

Cependant il n'y a pas que les enfants. Je trouve dans mes carnets le récit d'une visite au collège d'Evian changé en hôpital de vieillards rapatriés. Là, deux ou trois douzaines de vieux étaient rangés en rond, assis dans de confortables fauteuils d'osier autour du poêle. La doyenne avait quatre-vingt cinq ans. « Avoir vu tout cela avant de mourir ! » disait-elle. Et ses yeux effrayés révélaient ce que signifiait *tout cela*. Ils étaient de divers villages ; ils arrivèrent ballotés, ahuris, las ; ils s'observaient parfois avec méfiance ; ils étaient effarouchés de se trouver en des lieux et parmi des gens dont ils n'avaient pas l'habitude.

Il y en avait deux, je me souviens, le mari et la femme, lui quatre-vingt deux ans, elle quatre-vingts, des environs de Bapaume, paysans de père en fils. Or, on ne pouvait pas les identifier. De leurs bouches sans dents ils articulaient mal leur nom, et ils ne savaient ni lire ni écrire. Ils marmonnaient qu'ils avaient au front quatre fils dont ils étaient sans nouvelles. M^{me} Gillet-Motte s'appliquait avec une ardeur passionnée à leur refaire un état civil. Si l'on pouvait leur donner cette joie : retrouver leurs enfants,

refaire leur famille ! Et la poursuite était angoissante.

— Eh bien, grand-père, cette fois, on va écrire votre nom. Comment s'appelle-t-on ?

— Boubert, dit-il.

— Poupert, dit-elle.

— Grand-père, avez-vous dans votre sac qui est là un papier, une lettre, un souvenir du pays ?

— Oh ! non.

— Vous connaissiez le maire de la commune ?

— Bien sûr.

— Comment s'appelait-il ?

— C'était Alphonse.

Comme des enfants, les vieux ne se rappellent ni un nom, ni un hameau, rien que des prénoms et des généralités. Et pourtant, un nom, un village, et la famille se reconstituerait, et l'on pourrait rechercher les fils, ramener l'un ou l'autre. Inlassablement, avec une douceur qui cachait son anxiété, M^{me} Gillet-Motte reprenait sous toutes les formes l'émouvant interrogatoire, faisait repasser les deux vieillards par toutes les étapes de leurs longues vies, mariage, baptêmes, parentés, écoutait leurs histoires monotones, apprenait que le fils aîné avait épousé Hortense, la fille à Baptiste qui avait les plus beaux bœufs à vingt lieues à la ronde. Soudain le vieux se penche vers la vieille un peu sourde et lui dit tout bas (en criant) :

— Ma médaille.

Un regard circulaire et méfiant, puis un petit geste

discret. Dans la doublure du vieux veston, sous quelques épaisseurs de toile, était cachée la médaille. On découd en tremblant la doublure. Les vieux ont des visages inquiets. Soudain ils se redressent en voyant apparaître la plaque d'or. Et sur cette médaille donnée par le ministère en récompense de soixante ans de travail agricole, le nom de Poubert et celui de la commune étaient gravés.

On lui retrouva ses fils : deux étaient morts, l'un tué à Verdun, l'autre porté disparu au début de la guerre. Ainsi la terre qu'il avait tant servie l'avait-elle désigné comme une divinité protectrice.

Autre scène que je retrouve dans mes notes. Autour de nous, un pauvre vieux que l'on croyait assoupi se réveille et murmure :

— Pauline.

Qui appelle-t-il ? Il ne prononce que ce nom : Pauline. C'est le nom de sa femme. Les Allemands l'ont évacuée avant lui. Comprenez-vous cela ? Ils ont séparé ce ménage : c'est comme si l'on coupait un être en deux. En arrivant en France, il croyait qu'il la retrouverait tout de suite. La France, pour lui, n'était la France qu'à ce prix.

— Quand est-elle partie ?

— Je ne sais pas.

Il ne sait rien, lui non plus. Et il est malade, il faut l'aliter. Il n'a que cette plainte unique :

— Je voudrais revoir Pauline.

Il s'est éteint peu après, et quelques jours plus

tard, trop tard, une lettre venait à son nom, au service des Rapatriés, lui portant l'adresse de sa femme installée dans un hospice depuis quelques semaines.

Les vieillards rapatriés ne s'accommodaient pas des hospices. Ils ne parlaient que de leurs petites maisons aux tuiles rouges ou brunes, de leur jardinet ensoleillé. Songez donc : ils vivaient sur *leur* terre, se chauffaient avec *leur* bois, avec *leur* soleil, mangeaient *leurs* légumes, achevaient sur place *leur* vie de labeur. Les bons soins ne leur étaient de rien : ils étaient malheureux. On eût dit ces vieilles souches des arbres liés au sol, — au sol de France. Elles ne supportent pas d'être déracinées.

Mais voici les enfants. Ce sont toujours eux qui attirent irrésistiblement, et qui retiennent. Eux aussi, je les retrouve dans mes carnets de 1915.

Une femme de Liévin, grande, mince, pâlie, porte sur chaque bras un gosse : l'un a vingt mois, l'autre neuf. A la dernière minute, les Allemands ont gardé le mari pour le travail.

— Comme ils sont blancs, ces deux petits ! Et comme ils clignent des yeux drôlement !

— Ils ne sont pas habitués à la lumière du soleil. On vivait dans la cave, vous comprenez.

— Pendant longtemps ?

— Pendant vingt-huit mois. Un obus, une nuit, y est tombé et a tué mes deux aînés. Ils avaient quatre et cinq ans.

— Alors ceux-ci, ils sont nés dans la cave ?

— Sans doute.

Une femme, là, sanglote en lisant une lettre qui l'attend. Car un ingénieux système de fiches permettait de renseigner les arrivants et de leur remettre le courrier envoyé à tout hasard à leur nom.

— Vous avez reçu de mauvaises nouvelles, madame ?

— Oh ! non. C'est de mon fils qui est à la guerre. Lui, j'y pensais plus. Je l'avais donné au pays. Mais j'avais une fille de vingt ans. *Ils* l'ont emmenée pour le travail, il y a deux ans. Et depuis, je n'en ai jamais rien su...

Il y a de ces drames de famille qui représentent pour l'Allemagne des crimes inexpiables. Une mère revient avec trois enfants.

— Trois, et j'en ai cinq.

— Où sont les autres ?

— Ils étaient trop grands : seize et quinze ans. *Ils* ne les ont pas laissés partir. Mais j'ai pensé qu'il fallait *faire la part du feu* et sauver au moins ceux-ci.

Cet affreux partage a dû se faire. Dans chaque convoi de 650 personnes, m'assurait alors M^{me} Gillet-Motte, qui de tous ces faits cités a des témoignages, il y a bien en moyenne trente familles qui ont dû abandonner là-bas des enfants. Ou bien les parents expédient les plus petits, les confient à une voisine, pour rester avec les plus grands.

Ces enfants qui revenaient sans mère avaient parfois des mots effrayants. Au sanatorium de Sylvabelle,

où l'on envoie les petits malades, les tuberculeux, une fillette de six ans — dont la mère, avaient expliqué des gens du même village, avait été tuée par un obus — était assise au soleil. Une infirmière qui me l'a redit lui contait une histoire. La petite n'écoutait pas, mais passait doucement sa petite main sur sa joue que le soleil brûlait. Elle prend tout à coup la main de l'infirmière et lui fait toucher la joue :

— C'était chaud comme cela, le sang de maman.

Quel souvenir avait traversé cette petite cervelle !

Il y avait les enfants sans mère qu'on n'a jamais embrassés, il y avait les enfants qu'on a trop embrassés. Il y avait toute l'épouvante de la souffrance enfantine.

Se souvient-on du petit Yvon qui revenait tout seul, avec un bras cassé, et dont on n'a jamais su que ce prénom ? Il avait dû tomber d'une voiture dans une évacuation, et sans doute l'avait-on déposé dans un autre véhicule où il n'y avait personne de son village ? Il est mort. Sur une croix on a inscrit son prénom. Une femme suivait le petit convoi : M^{me} Gillet-Motte.

*
* *

J'ai voulu revivre ces tristes jours d'Evian, pour rappeler aux donateurs notre émotion et notre œuvre communes. Aussi bien est-il salulaire d'évoquer ce

passé d'hier quand l'oubli déjà tend ses voiles. Cette œuvre n'est pas finie (1). Elle n'a jamais été plus utile, ni plus féconde. Car il faut maintenant rebâtir sur nos territoires dévastés. D'autres s'occupent de la réfection matérielle, mais il est plus important encore de refaire le corps et l'âme des petites victimes de la guerre.

(1) L'Œuvre du *Secours aux Rapatriés* (2, boulevard des Belges à Lyon) continue en effet après la guerre son entreprise de résurrection. Elle avait recueilli, au 15 juillet 1919, 4 547 enfants isolés et orphelins et 3,350 malades, vieillards ou infirmes dans 27 colonies, sanatoria, hôpitaux, écoles ménagères et agricoles.

Petit à petit, 3.907 enfants ou adultes ont pu rejoindre leur pays d'origine, et, malgré les privations que ce retour laissait entrevoir, ils partaient contents. Les infirmières les accompagnaient jusqu'au pauvre village dévasté, qu'ils revoyaient avec tant de joie, et le Comité avait eu soin de remplir largement leur misérable bagage.

Mais beaucoup d'enfants n'ont pas été réclamés. Ce sont ceux pour lesquels, dans les ruines de leur pays détruit, on n'a pu retrouver aucune trace du passé. . ni famille... ni ami...

Ils ont été regroupés dans 7 formations où le Comité les élève dans les meilleures conditions morales, hygiéniques et climatiques.

Ils seront, dans l'avenir, de braves et de bons petits français.

Au 15 Octobre 1920 :

640 enfants restent à la charge de l'œuvre du *Secours aux Rapatriés* qui a donc besoin encore d'être aidée.

LE PUIITS DE JACOB ⁽¹⁾

Ils étaient du même patelin, de la même année au delà de la quarantaine, qui travaillaient à peu de distance l'un de l'autre à creuser le même boyau. Une de ces mauvaises torpilles qui mènent un grand vacarme et tournent en l'air avant de choir, éclate dans leur voisinage. L'un est blessé et l'autre indemne. Le blessé appelle à l'aide. L'autre accourt, prêt à l'emporter. Il en a emporté tant d'autres à l'ambulance. C'est un homme fort et noueux qui ne mesure pas ses services. Mais cette fois, il voit bien que ce n'est plus la peine. Déjà la mort a mis son ombre sur ce visage terreux. Il s'est penché :

— Mon pauvre vieux, dis tes prières.

Le moribond rouvre les yeux et murmure :

— Je ne les sais plus. Mais toi, dis-les.

L'autre hésite. Il cherche, il fouille et il répond :

— Je n'en sais pas plus long que toi.

— Dis-les quand même, insiste le mourant.

Alors l'homme tend ses muscles. Ainsi qu'on hisse un seau d'un puits, il tâche à retirer du passé des

(1) Voir les *Caplifs déliurés* (Plon, édit.).

syllabes oubliées. Mais le seau remonte presque vide :

— *Notre Père qui êtes aux cieux*, finit-il par dire.

Puis il demeure coi, n'ayant pu trouver la suite. Et déjà le mourant a répété d'une voix qui faiblit :

— *Notre Père qui êtes aux cieux...*

Il reste la bouche ouverte, attendant ce qui doit venir et qui ne vient pas. Ah ! mais patience, on travaille, on aboutira. De nouveau l'homme lance le seau et tire la corde, les veines de son front se gonflent et cette fois il ramène :

— *Je vous salue, Marie.*

— *Je vous salue, Marie*, a redit le blessé docilement.

Et son regard interroge encore. Mais qu'y a-t-il donc après ces paroles ? Quand l'homme était petit, sa mère le savait et le lui avait appris. Oui, mais tant d'eau a coulé sous les ponts depuis cette époque. Il est un territorial des dernières classes. Ce n'est pas sa faute s'il a fait tant de chemin : sur la route, il y a les auberges et c'est là qu'on oublie. Mais quoi ? le camarade en redemande et tourne vers lui un œil suppliant. Va-t-il le laisser dans l'embarras ? Alors, d'un effort à arracher, avec la corde, toute la margelle du puits, il parvient à amarrer ce troisième commencement :

— *Je crois en Dieu.*

Le mourant l'a déjà happé. Il n'y en a pas long. Et puisqu'il en réclame encore, et puisqu'on ne peut décidément lui en donner davantage, voici que

l'homme enchaîne ses trois prises et les fait alterner comme une litanie : *Notre Père qui êtes aux cieux. Je vous salue, Marie. Je crois en Dieu*, jusqu'à ce que les lèvres de son camarade n'aient plus soif et s'arrêtent de remuer.

Verdun, novembre 1916.

TABLE

DÉDICACE	VII
--------------------	-----

I

AVANT LA GUERRE

I. Le Vatican illuminé	3
II. Le miracle des mains qui parlent	13
III. Une chapelle sur des tombes.	22
IV. Dans la peste de Mandchourie (janvier 1911)	33
I. L'avant-garde française	33
II. Le journal d'un missionnaire	38
V. Mgr Jalabert, évêque de Dakar	45
I. La future cathédrale de Dakar	45
II. Parmi les victimes de l' <i>Afrique</i>	52
VI. Une âme d'élite	58
VII. Adèle Kamm	65
VIII. Madame Pasteur	74
IX. Le chanoine Costa de Beauregard	82
X. Une crise d'âme : Maurice Faucon	90

II

DANS LA GUERRE

I. La chronique d'un régiment	107
I. Mes diplômes.	107

II. Le chroniqueur	111
III. Dans la fournaise de Verdun	123
IV. Le 8 ^e régiment sur la Somme	137
v. La mort du sous-lieutenant Dubrulle	154
II. Les Zouaves à la Malmaison	162
I. Le Fort de la Malmaison,	165
II. Le 4 ^e régiment de Zouaves	168
III. La tradition vivante	174
IV. Le départ	177
v. L'arrivée	183
VI. Silhouettes de héros	189
III. Le commandant de Clermont-Tonnerre	192
IV. Le commandant de Surian	201
V. Les mauvais bergers (Noël 1915)	224
VI. Les douleurs triomphantes,	230
I. L'inutile	230
II. Blessés	237
VII. Les petits rapatriés	245
I. Le retour des innocents,	245
II. Le miracle de saint Nicolas	263
VIII. Le puits de Jacob	278
